

UN PARNASSIEN UNIVERSITAIRE

EMMANUEL DES ESSARTS

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE PARIS

PAR

MELVA LIND

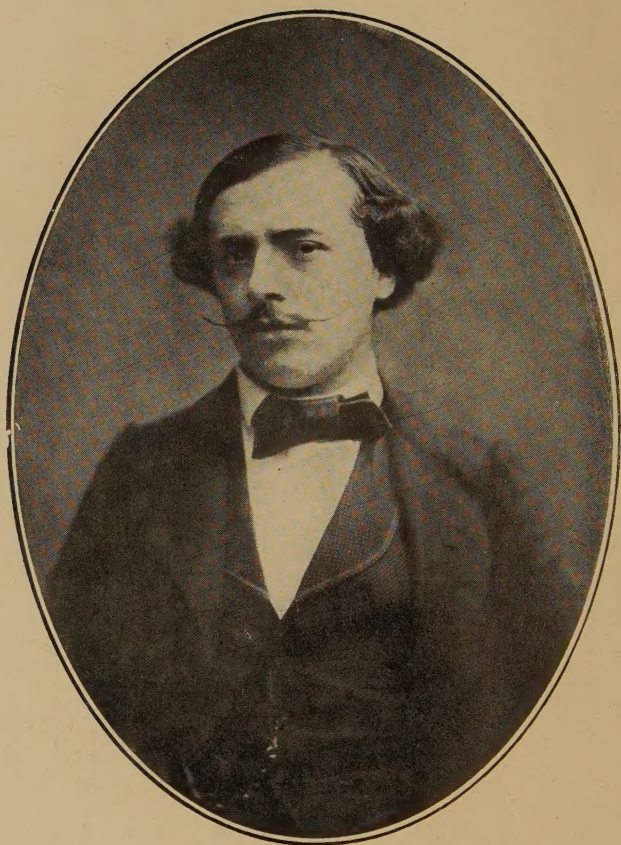
Licenciée ès lettres

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, (v°)

UN PARNASSIEN UNIVERSITAIRE

EMMANUEL DES ESSARTS



Erinnerung des Ennatz

UN PARNASSIEN UNIVERSITAIRE

EMMANUEL DES ESSARTS

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE PARIS

PAR

MELVA LIND

Licenciée ès lettres

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, (v°)

1928

*

17885



TO MY DEAR PARENTS

AVANT-PROPOS

Fils d'un homme de lettres distingué et très répandu dans le meilleur monde parisien, Emmanuel des Essarts s'est formé dans un milieu très intelligent où se rencontraient presque tous les hommes qui ont marqué dans les lettres françaises au dix-neuvième siècle.

A sa sortie de l'Ecole Normale, le but de sa vie est depuis longtemps déjà fixé : il embrassera la carrière des lettres, et, comme « il pense en vers » (1), il espère devenir un vrai poète. Dans une brochure qui annonça les *Poésies parisiennes*, Alfred des Essarts présenta son fils comme un néophyte impatient de se consacrer aux Muses (2).

Et de fait, en une vingtaine d'années, il écrit cinq volumes de prose et de vers qui montrent bien qu'il a l'étoffe d'un véritable homme de lettres. Que lui manquera-t-il pour prendre rang parmi les maîtres ? La volonté tenace, cet esprit critique qui sait se rendre assez indépendant du « moi » pour permettre à l'artiste de prendre du champ et d'apprécier la valeur de son œuvre comme si elle était l'œuvre d'un autre, le désir passionné du mieux, et

(1) Banville : *Petit Traité de Poésie française*, Paris, 1922, in-18, p. 53.

(2) *Les Poésies parisiennes d'Emmanuel des Essarts*, par Alfred des Essarts. Février, 1862, in-16.

le « labor improbus », qui seul permet d'arriver à la perfection relative dont on est capable.

Il a été victime, comme tant d'autres, d'un enseignement intensif qui risque de détruire l'originalité des esprits en les faisant tous passer par le même moule. Depuis son enfance jusqu'à sa vingt-troisième année, il a poussé dans une véritable serre chaude où on lui prodiguait tous les stimulants. Il a donné une belle floraison, mais les floraisons hâtives affaiblissent quelquefois la plante.

Quand il débute comme professeur au Lycée de Sens, il respire librement pour la première fois et se sent toutes les ardeurs du poulain échappé. Jeune, aimable, spirituel, mondain, il est bientôt recherché dans la bonne société de la petite ville, mais se dérobe aussi souvent qu'il peut pour courir à Paris. La vie de salon développe en lui le goût de l'impromptu, de l'à-peu-près, et il se satisfait un peu trop vite. Beaucoup de ses œuvres gardent le caractère d'ébauches qu'il n'a pas pris le temps d'achever; le dernier de ses recueils ne marque pas sur le premier un progrès très sensible. Même dans les *Poèmes de la Révolution*, ce sont les petites pièces qui nous semblent avoir le plus d'éclat et d'agrément. Il ne réussit pas à dégager sa personnalité; en vers et en prose, il redit ce qu'il a appris, et ne parvient pas à l'objectivité qui est comme la marque du génie parnassien. Quand il s'attaque aux grands sujets, il manque de puissance, on sent l'effort; les effets sont obtenus par des procédés artificiels. On n'a point cette impression de source jaillissant des profondeurs de l'âme que nous donnent les vrais poètes.

Nous regrettions tout à l'heure qu'il se contentât trop aisément. Une anecdote caractéristique nous en fait l'aveu sans détour. Catulle Mendès la racontait volontiers aux amis de des Essarts et s'amusait fort de l'idée bizarre qu'avait eue le poète de donner des places, en bon universitaire, aux poètes du temps. Après Hugo, Leconte de Lisle, Banville, Laprade, de Bornier, Hérédia, il se classait le septième. Mendès déclarait plaisamment que, s'il avait eu pareille fantaisie, il se fût mis le premier sans pudeur, « car chacun a sa manière de comprendre la poésie, et personne ne sait quelle est la meilleure manière; c'est à la postérité d'en décider et encore..... sur les bords du Styx il y a certainement des cours d'appel. »

Après dix ans passés à préparer son doctorat, sa thèse fort honorable ne le classe pas, de l'avis d'hommes compétents, parmi les érudits.

Il enseigne dans six lycées, sans obtenir un de ces postes où les grands professeurs donnent leur mesure.

Nommé dans une Faculté à trente-trois ans, il se laisse aussitôt distraire par la politique, lâchant la proie pour l'ombre. L'Administration l'envoie loin de Paris, dans une ville qui vivait alors à l'écart du mouvement intellectuel et où les belles-lettres n'étaient guère goûtées.

La vie de société, éternelle ennemie du grand art, le reprend, l'absorbe bientôt tout entier. A partir de 1888, il ne publie plus rien d'important, vit sur son acquis, et se borne à chanter les mêmes airs avec des accompagnements variés.

Sa tête est pleine de projets, ses tiroirs sont pleins de notes, mais il n'en sort, de temps à autre, que de courts morceaux insuffisamment travaillés. Ses amis disent qu'il pelote en attendant partie, mais la partie, il ne s'y risque jamais. Il a pris sa physionomie définitive qu'il gardera jusqu'au bout. C'est un lettré de la fin du dix-huitième siècle, à la culture brillante, mais superficielle. Il en a l'optimisme candide, le libéralisme éloquent, le patriotisme sincère, les bonnes intentions; il se complaît dans la rhétorique et l'illusion. Ajoutons pour être juste que sa bonté foncière rayonne sur tous ceux qui l'approchent, qu'il répand la joie autour de lui, qu'il est une parure de sa Faculté, le poète attitré de sa ville, l'âme de toutes les réunions. Il a de la gaieté et de l'esprit pour tout le monde, dans une cité quelque peu janséniste et morose.

En cette Auvergne où il a vécu trente-cinq ans, a-t-il sérieusement tenté d'éveiller les intelligences à l'amour des lettres et des arts ? Est-il pour quelque chose dans le renouveau qui s'y produit depuis une vingtaine d'années avec un certain éclat ?

Il nous est difficile de répondre à ces questions. Cependant les témoignages de ceux qui l'ont connu et l'étude de son œuvre nous fournissent des clartés suffisantes pour déterminer une opinion.

A l'exception de quelques éloges à Vercingétorix, La Tour d'Auvergne et Desaix, rien dans l'œuvre de des Essarts ne rappelle son long séjour en Auvergne. Il ne semble pas avoir aperçu ce superbe pays. Pourtant il fréquentait la maison d'Agénor Bardoux dans le beau décor de Saint-Saturnin; il a parcouru

souvent les pittoresques paysages que traversent l'Allier et les Couzes, la splendide vallée de l'Alagnon, entre Lempdes et le Lioran. Pas une phrase, pas un vers ne nous dit les impressions qu'il a reçues de tant d'admirables tableaux, étincelants de couleur sous le soleil d'été, tragiques et désolés sous la neige et les brumes d'hiver.

A-t-il regardé les hommes de beaucoup plus près que le pays ? Les voyant à travers ses idées, il ne leur demandait guère que d'être aimables pour leur octroyer généreusement toutes les qualités et toutes les vertus. Se montraient-ils insensibles à ses avances, c'étaient des Scythes et des Cimmériens qu'il valait mieux éviter.

On peut donc affirmer qu'il n'a jamais songé à jouer en Auvergne un rôle d'animateur. Paris seul l'attirait. L'Académie de Clermont témoigna d'ailleurs une mauvaise grâce non équivoque au poète de la Révolution : la *Revue d'Auvergne* ferma ses colonnes à la poésie. Force fut à des Essarts de se contenter des salons. Il y trouva des hommes et des femmes assez cultivés pour le comprendre, mais personne qui essayât de le tirer de son heureux engourdissement. Cependant ses amis se refusent à admettre qu'il ait passé en Auvergne sans y avoir exercé une bonne influence (1).

(1) Cf. Georges Desdevises du Désert, *Le Mouvement littéraire contemporain en Auvergne*, dans *l'Auvergne littéraire, artistique et félibréenne*, Clermont-Ferrand, octobre 1927.

« La chaire de littérature française a été occupée à partir de 1875 par Emmanuel des Essarts, dont l'enseignement, les ouvrages, et surtout l'action personnelle, ont été pour quelque chose dans le renouveau littéraire de l'Auvergne.

S'il n'a pas eu d'action positive, il a du moins prêché d'exemple, et a installé la poésie dans une chaire de Faculté. A une époque où un professeur risquait de compromettre sa réputation d'homme sérieux en publiant des vers, il en a écrit, il en a lu, et a contribué ainsi à donner aux lettres droit de cité dans la vieille et grave capitale de l'Auvergne, au milieu des hommes de loi, des archéologues, et des généalogistes qui seuls jusque-là y avaient représenté les Belles-Lettres. Il a fait figure de bel esprit au milieu des juristes, des propriétaires, des industriels, des hommes d'affaires qui forment le fond de la société provinciale.

Ses cours publics ont révélé à ses auditeurs une foule de noms qu'ils ignoraient. Ses idées libérales, si étrangères au vieil esprit clermontois, se sont insinuées dans nombre de cerveaux. La forme vraiment choisie de certaines de ses leçons a offert aux curieux de style des modèles d'élégance et de goût classique.

Il a appris aux meilleurs de ses élèves l'art de composer un chapitre, une conférence, un ouvrage, et nous comptons parmi eux des hommes distingués comme Pierre de Nolhac, le poète cantalien Gan-

Après les professeurs en bronze noir de l'époque précédente, le fantaisiste charmant qu'était des Essarts ne pouvait manquer d'exciter l'attention et la controverse. Ses *Poésies parisiennes* et ses *Elévations* étaient déjà publiées. Ses *Poèmes de la Révolution* firent beaucoup de bruit et causèrent quelque étonnement. D'inspiration girondine, le livre laissait une forte impression de libéralisme et n'était qu'une ode enthousiaste à l'idée républicaine. Les uns s'indignèrent, crièrent au scandale; d'autres applaudirent. Clermont connut, pour la première fois depuis bien longtemps, ce que c'est qu'un événement littéraire ».

dilhon Gens d'Armes, Lucien Maury et Albert Dauzat.

Il a assisté et contribué, dans une certaine mesure, au développement de l'Université de Clermont, à la fondation de la Faculté municipale de Droit, réalisée après lui, il est vrai, mais sur le plan qu'il avait tracé dans un rapport présenté au Conseil municipal.

Il a été en somme une des figures les plus marquantes de la Faculté de Clermont. Si son ardent désir de revenir à Paris avait pu être exaucé, il eût trouvé au milieu d'artistes et de lettrés l'encouragement qui lui a manqué dans l'heureuse vie qu'il mena en Auvergne, et il eût sans doute conquis la place brillante que ses dons naturels lui donnaient le droit d'espérer.

* * *

Parmi les poètes de son temps, Emmanuel des Essarts occupe un rang fort honorable, ainsi qu'on le verra par les appréciations élogieuses de ses aînés et de ses contemporains. La plupart des anthologies publiées en France et à l'étranger renferment quelques-unes de ses œuvres, et, parmi les poètes de second rang de la France du dix-neuvième siècle, il est certainement l'un des plus connus.

A l'Université de Minnesota, notre goût pour la poésie parnassienne avait été éveillé par les excellentes leçons de Mademoiselle Marguerite Guinotte et de Monsieur Edward H. Sirich.

Un peu plus tard, quand nous avons poursuivi nos études de langue et de littérature françaises à la Faculté de Clermont-Ferrand, nous nous trouvions dans un pays où le souvenir de des Essarts était très vivant. Nous y connûmes sa famille et plusieurs

de ses amis qui nous engagèrent à prendre son œuvre poétique pour sujet de thèse, et nous donnèrent quelques pièces inédites et des documents dont nous nous sommes servie de notre mieux.

Il nous serait agréable que les pages qui suivent pussent éveiller, pour l'homme comme pour le poète, la sympathie qui lui est due. Nous avons laissé de côté, de propos délibéré, les ouvrages en prose, parce que des Essarts vaut surtout comme poète; ce qu'il appelle des études critiques sont plutôt d'agréables causeries littéraires. Il s'est imaginé un type idéal d'homme de lettres, le romantique classique, et compare à ce modèle les divers écrivains. S'ils lui ressemblent, il les félicite; s'ils en diffèrent, il les blâme. Rien de moins large que cette méthode : il n'est à son aise que dans l'éloge, et voit trop souvent l'ami dans l'écrivain. Cependant ses œuvres en prose renferment des indications précieuses, et c'est pourquoi nous y puiserons souvent.

Après une étude biographique, nous examinerons ses trois recueils, les *Poésies parisiennes*, les *Élévations*, les *Poèmes de la Révolution*, et ensuite les principaux poèmes qu'il a publiés un peu partout, et ses quelques essais dramatiques. Nous parlerons ensuite de sa technique, et terminerons en essayant de dégager sa doctrine littéraire.



Nous exprimons ici nos plus vifs remerciements à Monsieur Baldensperger, professeur à la Sorbonne, qui a bien voulu se charger de la direction de notre

thèse, et qui nous en a facilité l'achèvement par sa haute compétence et ses précieux conseils.

Notre gratitude s'adresse également à Monsieur Georges Desdevises du Désert, collègue de des Essarts à la Faculté des Lettres, un de ses amis les plus fidèles, qui, le premier, nous a donné l'idée de ce travail, et nous a orientée dans nos recherches. Il nous a fait connaître également Madame des Essarts et sa fille Madame Arnauld d'Andilly, qui, avec la plus grande obligeance, nous ont précisé certains détails et communiqué des lettres et divers poèmes inédits.

Nous tenons à remercier également tous ceux de nos amis qui, par leur intime connaissance de notre poète, leurs conseils et leurs encouragements, nous ont soutenue avec une inlassable bienveillance dans nos efforts : Monsieur Giacomelli, Monsieur Emile Henry, ancien professeur à Clermont-Ferrand, et Madame Henry, Monsieur Auguste Ehrhard, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, et Monsieur Charles Collot. Qu'il nous soit permis d'exprimer notre gratitude à ceux qui ont facilité nos recherches : Madame Séligmann-Lui, Messieurs Pierre de Nolhac, Henri Malo, Marcel Bouteron, Adolphe Cohn, C. Bouglé et L. Daux.

Nous devons enfin un hommage ému et reconnaissant à tous nos professeurs qui, dans les Facultés des Lettres de Clermont-Ferrand, Lyon et Paris, nous ont fait un accueil si charmant, et nous ont rendu si attrayante l'étude de la littérature française.

Paris, Juin 1928.

CHAPITRE PREMIER,

SA FAMILLE, SON MILIEU, SA VIE

Le père de notre poète, Alfred Stanislas Langlois des Essarts, fut conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Né à Passy le 9 août 1812, il fut élève de l'institution Caron en même temps qu'Alfred de Musset (1), et suivit les cours du Collège Henri IV où il eut pour camarades Léon Laya, Achille Jubinal et Emmanuel Arago.

A sa sortie du collège, Alfred des Essarts consacra deux années à la peinture (1830-1832). Cette tentative artistique rappelle celle de Théophile Gautier.

Le romantisme triomphait : Alfred des Essarts avait pris part, encore étudiant, à la fameuse première, « la bataille » d'*Hernani*. Admirateur passionné de Hugo, il était lié avec les *Jeunes France* de la rue du Doyenné : Gautier, que ses premières œuvres avaient déjà rendu célèbre, Edouard Thier-

(1) « J'ai, par le bénéfice de l'âge, connu dans mon adolescence éprise des Muses, ceux qui de bonne heure avaient fréquenté Musset, comme étant ses camarades du Lycée Henri IV et de l'Institution Caron, entre autres Paul Foucher, Auguste Robert, mon père Alfred des Essarts, le diplomate Ferrières le Vayer, l'auteur dramatique Léon Laya, l'érudit Achille Jubinal ». Emmanuel des Essarts, *Le Retour à Musset. Revue bleue*, 30 août 1902.

ry, critique influent et remarquable administrateur, Maquet, collaborateur d'Alexandre Dumas, et auteur de romans très populaires, Gérard de Nerval, qui faisait connaître à la France les grands poètes allemands, Alphonse Karr, dont l'esprit mordant était fort goûté, le romancier Ourliac, Arsène Houssaye et bien d'autres (1).

Ses premières œuvres, poésies et romans, parurent de 1832 à 1841. Il s'occupa aussi de critique théâtrale (*Echo Français*), fit jouer *la Ligue des Amants* (2) au Théâtre-Français, et *la Noix Dorée* (3) au Vaudeville. Trois fois couronné par l'Académie française au concours de poésie (4), il publia, par la suite, deux recueils de vers, *les Chants de la Jeunesse* (5), suivis du *Livre des Pleurs*, *la Comédie du Monde* (6) et de nombreux romans et nouvelles, toujours d'une noble inspiration morale, où il exprimait des sentiments délicats. Bien moins styliste que ne le sera son fils, il le dépasse par la variété et la fécondité

(1) *Bulletin Mensuel de l'Académie de Clermont*, 1^{er} juin 1893. Alfred des Essarts.

(2) 18 août 1849. Comédie en un acte, en vers. Paris, 1849. Gr. in-8°.

(3) 22 août 1853. Comédie-vaudeville en un acte, par Messieurs Alfred des Essarts et Lucien Duval. Paris, 1853, in-18.

(4) Concours de 1841 :

Influence de la Civilisation chrétienne en Orient, Paris, in-8°.

Concours de 1843 :

Le Monument de Molière, Paris, in-8°.

Concours de 1856 : *Les Restes de St-Augustin rapportés à Hippone*, Paris, in-8°.

(5) Paris, 1846, in-18.

(6) Paris, 1851, in-8°.

de son œuvre (1). C'était un homme de cœur, doué d'un optimisme souriant. Sa femme, sensible et croyante, avait aussi le goût des lettres et collabora à des œuvres de propagande religieuse (2). Elle mourut en 1846, lui laissant un fils, Emmanuel, âgé de sept ans (3) et une fille, Marie-Blanche-Anna qui épousa plus tard le Colonel Terrisse.

Dans la maison paternelle (4) fréquentaient Victor Hugo, Sainte-Beuve, George Sand, Gautier, Janin, Quinet et Michelet. Le jeune Emmanuel des Essarts passa des heures enchantées dans ce milieu si vivant, parmi ses idoles littéraires. Victor Hugo sera pour lui « le plus bienveillant des patrons, le plus tutélaire des amis » (5); il l'appelle son maître et l'aima comme un second père. A Quinet, il garda toujours une respectueuse affection.

Michelet était l'ami intime de la famille, un ami de toujours. Encore enfant, Emmanuel avait appris à admirer l'historien-poète de la France et de la Révolution. Plus tard, en lui consacrant une de ses études, il s'acquitta d'une dette d'amitié et de reconnaissance (6).

(1) Il a publié plus de trente volumes de prose et de vers, dont les titres seuls montrent la variété des sujets qu'il a traités. Il y fit preuve d'une somme vraiment étonnante de connaissances diverses. Avec un pareil père, l'esprit du jeune Emmanuel devait se développer de bonne heure et largement.

(2) Anna des Essarts : *Le Baptême*, dans *Les Grâces chrétiennes*. Paris, 1842, in-16.

(3) Alfred-Emmanuel Langlois des Essarts, notre poète, était né à Paris, le 5 février 1839.

(4) 38, rue d'Ulm.

(5) Emmanuel des Essarts : *Portraits de Maîtres*. Paris, 1888, in-16, p. 109.

(6) Emmanuel des Essarts : *Portraits de Maîtres*, Michelet.

Non seulement on s'entretenait de littérature dans le salon de son père, mais on y parlait politique. Enfant, il entendait sans cesse parler de la Révolution française. Alfred des Essarts connaissait personnellement Louis-Philippe et était admis à la cour, où il recueillait souvent des souvenirs avérés et des témoignages précieux de la bouche même de gens qui avaient vécu la terrible époque. Les impressions très vives que le fils garda des récits entendus chez son père tiennent une grande place dans les *Poèmes de la Révolution*.

Emmanuel se fit vite remarquer par un esprit éveillé et fin, par son goût pour la littérature et surtout pour la poésie. « Je ne sais pas, disait Alfred des Essarts, si ma fille ne coiffera pas Sainte Catherine, mais ce qui est bien sûr, c'est que mon fils ne coiffera pas Saint-Quatrain ! »

Il fit de brillantes études au Lycée Napoléon, (aujourd'hui Henri IV), remportant les premiers prix de sa classe; dès la cinquième, il obtenait un accessit d'histoire au concours général et fut plusieurs fois, dans les classes suivantes, lauréat de ce concours (1). En 1858, ses succès multiples lui valurent le prix décerné par l'Association des Anciens

(1) En seconde : deuxième prix d'histoire et de géographie, premier accessit de narration latine, deuxième accessit de version latine, sixième accessit de version grecque, huitième accessit de thème grec.

En première : cinquième accessit de version grecque.

En logique : deuxième prix de dissertation française.

Concours Général de l'Université. Distribution des prix du Lycée Napoléon (1847-1853) (1854-1859), Paris, in-8°.

Elèves du Lycée Napoléon et du Collège Henri IV à l'élève qui pendant tout le cours de ses études s'est le plus distingué.

Son excellente culture classique est manifeste dans toutes ses œuvres. De même son goût pour l'histoire. Nous retrouvons là une influence du milieu où il avait passé sa jeunesse. En lisant la longue liste de ses succès scolaires, on n'y trouve pas une seule nomination dans les sciences. L'empereur ne voulant pas qu'on enseignât la philosophie, il n'étudia que la logique. De ses différents professeurs, il en est un qui semble avoir eu une influence sur sa formation poétique. C'est Vérien, poète lui-même, qui ne manquait jamais d'arriver au banquet des anciens élèves avec un poème dans sa poche.

Son goût pour les langues anciennes fut encouragé par Charles Lenient, son professeur de rhétorique, auquel il dédia plus tard sa thèse latine (1).

Nous trouvons parmi ses camarades Charles Lucas, Paul Royer-Collard, Albert de Cheppe, Amédée Collet et Henri Cazalis (qui devait faire partie plus tard, lui aussi, du groupe parnassien). Emmanuel des Essarts, lycéen, s'essayait déjà à la poésie. En 1857, il obtient l'accessit unique au concours de la Société des Gens de Lettres (2).

Il entre en 1858, huitième de sa promotion, à l'Ecole Normale Supérieure, où il passe trois ans sous la direction de Nisard.

A la fin de la première année d'Ecole, il était li-

(1) *De veterum poetarum, tum Graeciae, tum Romae apud Miltonem imitatione*. Paris, 1871, in-8°.

(2) *Paris Nouveau, poème*. Paris, 1857, in-18.

cencié, et le directeur des études (1) émettait ce jugement dans ses notes :

« Ne manque ni de bonne volonté, ni de moyens; mais n'est pas encore maître d'un esprit rêveur et un peu confus, que certains essais poétiques, trop encouragés par un précoce succès, n'ont pas très bien préparé à la tâche actuelle. A su mettre de côté des prétentions qui ne pouvaient s'accorder avec ses nouveaux devoirs, et s'applique de son mieux à nos études. Reçu licencié après de très passables épreuves. Conduite bonne (2) ».

Sainte-Beuve était chargé du cours de littérature française dans les trois promotions. Emmanuel des Essarts a gardé un souvenir charmé de son enseignement lumineux (3). Sa critique, qui s'attachait aux individus et cherchait dans leurs œuvres l'expression de leur tempérament, les suivant dans leur éducation, leur vie intime, leurs fréquentations, remettait les écrivains sur pied, les « rattachait à la terre », disait-il lui-même. La curiosité et l'intérêt de ses jeunes auditeurs étaient vivement éveillés par ses leçons d'une nouveauté si piquante et d'une valeur artistique incontestable (4).

Toujours passionné pour les langues anciennes (5), il en étudie la grammaire avec Egger, travaille la philologie, l'histoire et aussi la philosophie. Il suit

(1) Jacquinet, directeur des études littéraires.

(2) Archives, Ecole Normale Supérieure.

(3) Cf. Emmanuel des Essarts : *Sainte-Beuve, professeur à l'Ecole Normale*, (1859-1861). *Revue bleue*, 24 septembre 1898.

(4) Des Essarts fit publier en deuxième année une étude qui marque déjà son goût pour l'histoire littéraire. *Poètes modernes de la France : Jules Lefèvre Deumier*. *Revue des Races Latines*, 30 décembre 1859.

(5) Son professeur de français, Chassang, s'intéresse également à l'antiquité.

pendant deux ans les cours de Caro, spiritualiste convaincu. Ce fut sa seule formation philosophique, puisqu'au lycée il n'avait fait que de la logique.

Spiritualisme et amour de l'antiquité, voilà l'essentiel de l'enseignement qu'il reçoit à l'Ecole Normale : il en conservera toujours l'empreinte.

L'appréciation qu'avait donnée le Directeur des études était singulièrement juste. « L'esprit rêveur » resta toujours le caractère dominant d'Emmanuel des Essarts.

Son imagination lui représente les idées, les hommes et les choses avec des contours indécis, des nuances incertaines, qu'il atténue ou renforce à sa fantaisie pour y trouver plus d'agrément et des raisons de les mieux aimer. Telle sa foi politique qui suppose l'homme vertueux, sincère et dédaigneux de l'intérêt personnel. Lui-même, honnête homme dans toute l'acception du terme, avait une incroyable répugnance à voir le mal. Poète, il se devait d'être sans cesse à la poursuite d'un idéal. Or, l'idéal, au dire de son maître Gautier, est la chimérique « fleur bleue au cœur d'or qui s'épanouit tout emperlée de rosée sous le ciel du printemps, au souffle parfumé des molles rêveries (1) », et le départ entre nos tendances sensuelles et spirituelles est si difficile à faire, qu'on l'excusera de poursuivre l'idéal en ménageant son effort.

Homme de lettres et mondain, il entend rester professeur et répondre à l'attente de ses supérieurs et de ses élèves, sans s'imposer une discipline gênante

(1) *Mademoiselle de Maupin*. Charpentier, 1877, in-18, p. 251.

qui l'éloigne des cercles littéraires et des journaux, où il se retrouve dans son élément. Certains furent d'un autre avis. Aussi change-t-il souvent de poste et demande-t-il plus souvent encore à en changer, parce que l'avenir lui apparaît toujours plein d'atrayantes promesses et qu'il est sûr, en cas de refus ou de déception, de se consoler vite. La moindre chose vue ou entendue — une analogie, un nom, un mot, suffisait pour changer le cours de ses idées. Comme il sied à un poète, continuelles étaient ses distractions, et il revenait de très loin quand un nouveau « rien » le ramenait sur la terre, absolument ignorant de ce qui s'était dit ou fait en son absence.

A Paris, il fréquenta le salon de Madame Ancelot, contemporaine d'Alfred des Essarts, et habituée comme lui du salon de Lancy.

« Fidèle à ce joli précepte, que le nombre des convives ne doit pas être inférieur au nombre des Grâces ni dépasser celui des Muses, M. de Lancy donnait tous les dimanches un petit dîner de neuf personnes; il réunissait quelques-uns des jeunes écrivains attachés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec quelques amis du dehors, et tout ce qui composait sa société; sa famille et la bibliothèque passaient successivement à ce dîner, dont je faisais presque toujours partie et qui a été un des plaisirs aimables de ma vie;... Les dîneurs des dimanches précédents venaient le soir, et une vingtaine de personnes remplissaient le salon; alors quelques poètes disaient des vers nouveaux, et l'on entendait ainsi les légendes charmantes... de Monsieur Charles Lafont, les fables si fines et si ingénieuses de M. Porchat, de beaux vers de M. Alfred des Essarts;..... » (1).

(1) Madame Ancelot : *Les Salons de Paris, foyers éteints*, Paris, 1858, in-18, p. 149-151.

Lorsque notre poète, amené par son père, fut admis rue Saint-Guillaume, le salon de Madame Ancelot n'avait plus l'éclat du temps où Chateaubriand, Hugo, Vigny, Stendhal, Mérimée et d'autres y fréquentaient assidûment. La maîtresse de maison elle-même n'était plus « la romancière, dramaturge et *peintresse* (1) » adorée d'autrefois qui, hospitalière et accueillante, avait créé un foyer intellectuel dont elle alimentait sans cesse la flamme et donné aux grands esprits de son époque l'occasion de se connaître et de s'apprécier.

Alphonse Daudet nous a fait la description de ce salon vieilli.

« Parfois, le salon se rajeunissait. On y voyait ces jours-là Lachaud, le célèbre avocat, avec la fille de Madame Ancelot qu'il avait épousée : elle, un peu triste, lui, gras et glabre avec une belle tête de Romain, de jurisprudent du Bas Empire. Des poètes : Octave Lacroix...; il m'impressionnait fort, quoique assez bénin d'apparence, étant secrétaire de Sainte-Beuve. Emmanuel des Essarts venait là amené par son père, écrivain distingué, bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Emmanuel des Essarts était alors un tout jeune homme débutant à peine, et portant encore, autant qu'il m'en souvient, la palme verte des Normaliens à sa boutonnière » (2).

A côté de cette vie mondaine, il mène la vie d'étudiant, hante le Quartier Latin et les Brasseries, où l'on se retrouve entre camarades pour parler littérature, art, et politique. La politique est la grande affaire pour ces jeunes gens passionnés de liberté.

(1) L.-X. de Ricard : *Petits Mémoires d'un Parnassien. Petit Temps*, 17 novembre 1898.

(2) Alphonse Daudet : *Trente ans de Paris*. Fayard, 1888, in-8°. *Les Salons Littéraires*, p. 39.

Les Normaliens étaient très républicains à cette époque (1). Si parfois les opinions politiques différaient, les admirations littéraires restaient les mêmes, et, devant l'ancienne maison de Victor Hugo, à deux pas de la rue d'Ulm, tous ressentaient une profonde émotion.

« Que de fois, par les bonnes et longues soirées de l'Ecole Normale, avons-nous promené nos regards avides sur ces espaces sacrés comme pour y surprendre la trace de ce passage glorieux ! » (2).

C'est le moment où il se fit recevoir comme membre de la *Conférence La Bruyère*, fondée « pour étudier et discuter des questions de littérature, d'art et de philosophie... pour admirer le beau, rechercher le vrai, respecter le bien » (3). Quoique toute discussion ayant un caractère religieux ou politique fût interdite, il s'en produisait fort souvent.

Ceux qui voulaient faire partie de cette société de-

(1) Désiré Nisard, ce galant homme si mal jugé par ses détracteurs et si méconnu par le public, avait ouvert à l'Ecole une ère de libéralisme intelligent, et permis aux élèves de collaborer aux revues et même au *Courrier du dimanche*, à côté de Weiss et de Paradol. Les professeurs rencontraient une incomparable largeur d'esprit. Caro, quoique ami du régime impérial aimait et recherchait le talent précoce sans s'inquiéter de la tendance : Janet, Zeller, Berger et Chassang, favorisaient discrètement l'essor des idées libérales. Entre élèves, la tolérance régnait véritablement; les disciples d'About et de Sarcey coudoyaient avec une respectueuse sympathie l'excellent Huvelin et Ollé-Laprune.

Emmanuel des Essarts : *Sainte-Beuve, Professeur à l'Ecole Normale*, (1859-1861). Revue bleue, 24 septembre 1898. *Pas-sim*.

(2) Emmanuel des Essarts : *Voyages de l'Esprit*. Paris, 1869, in-8°. *La Jeunesse d'un Poète*, p. 179.

(3) Ibrovac : *José-Maria de Hérédia*, Paris, 1923, in-8°, p. 56.

vaient justifier de titres littéraires et se faire présenter par trois parrains, avant d'être admis par un vote au scrutin secret. A la *Conférence* de 1860-1861 (1), des Essarts donna quelques poésies, entre autres *le Rêve de Platon* (2). Lafenestre, Sully Prudhomme et Hérédia furent aussi membres de cette *Conférence*, où se nouèrent les amitiés des premiers adeptes du Parnasse futur.

La vie sentimentale du jeune étudiant n'offre rien de remarquable. Il a de petites aventures, qu'il chantera en vers faciles où abondent les réminiscences (3) : de la fraîcheur, de la poésie sans profondeur; rien d'original. Le caractère optimiste et primesautier de des Essarts ne fut jamais entamé par les soucis ni l'inquiétude.

Quand il quitte l'Ecole avec son petit bagage littéraire et sa courte expérience de la vie parisienne, il est nommé professeur à Sens (4). Là, il écrit une

(1) Dont les membres se réunissaient dans une salle de la mairie du troisième arrondissement. Cf. Ibrovac : *José-Maria de Hérédia*, p. 56.

(2) *Ibid.*, p. 58.

(3) En voici un exemple, tiré des papiers de famille : *Berger Païen, Bergère Watteau*.

Antique ou moderne, l'Eglogue
Se plaît dans les bois clandestins
Où la Dryade et le lutin
Entremêlent leur dialogue.
C'est là que, loin du pédagogue,
Il faut nous risquer un matin,
Et par les mousses de satin
Danser sur un vieil air de vogue.
Parmi le thym et les lilas,
Ma chlamyde et tes falbalas
Associeront leur double rite;
Et nous allierons en secret
La pastorale de Lancret
A l'idylle de Théocrite.

(4) Chargé de cours en seconde, 8 octobre 1861. Dossier, (Ministère de l'Instruction Publique).

pièce de vers à l'occasion du Banquet de la Saint-Charlemagne (1) et publie son premier recueil, *Les Poésies parisiennes* (2); deux ans plus tard, sa tragédie, *Le Retour du Fumiste* (3), qui montre avec quelle facilité sa muse changeait de ton.

La proximité de la capitale lui permet de suivre de près le mouvement littéraire. Il fait de fréquents voyages à Paris, et présente à ses amis Stéphane Mallarmé, avec qui il s'est lié à Sens, où le futur « prince des lyriques » poursuivait ses études, tout en s'essayant à peindre en vers des scènes à la Watteau (4).

Une anecdote rapportée par J. Levallois nous donne à penser que des Essarts travaillait déjà aux *Poèmes de la Révolution*. « On raconte qu'un jour, apercevant l'un de ses camarades sur l'impériale de l'omnibus, il lui fit signe de descendre avec des gestes tellement expressifs, tellement désespérés, que l'on pouvait croire qu'il était en proie à quelque noir chagrin, ou menacé de quelque catastrophe :

Qu'as-tu, que se passe-t-il ? — Je suis heureux de te voir, répond Emmanuel, j'avais à te parler. — Me voilà tout oreilles. — Eh bien ! mon cher, j'ai absolument besoin de savoir ce que tu penses de Charlotte Corday (5). Tête du camarade ! » (6).

Il a toujours rêvé de la Provence (7). Ses vœux sont

(1) *Le Banquet du Souvenir*. Sens, 28 janvier 1862, in-8°.

(2) Paris, 1862, in-16.

(3) Sens, 1863, in-8°.

(4) Cf. Emmanuel des Essarts : *Souvenirs littéraires, Stéphane Mallarmé*. *Revue de France*, 15 juillet 1899.

(5) Voir Adam Lux dans les *Poèmes de la Révolution*, Paris, 1879, in-18, p. 155.

(6) Jules Levallois : *Mémoires d'un Critique*, Paris, 1896, in-18, p. 269-270.

(7) Cf. *Provence*, dans les *Elévations*, Paris, 1864, in-18.

exaucés quand, en 1864, il est nommé au Lycée d'Avignon. C'est pour le jeune Parisien un exil bien doux. La limpidité du ciel provençal et la gaieté qui règne en maîtresse dans la cité des Papes, sont faites pour lui plaire.

Mais lui, nourri de l'antiquité, regarde cette autre Attique avec les yeux d'un païen. Les Zéphyrs pour lui « baissent en la Provence une sœur de la Grèce » (1). C'est pour lui un acte de foi. Il reste en extase devant ce pays inondé de lumière, où il entend bourdonner les abeilles de l'Hymette et résonner la flûte d'Orphée. Il ne serait pas surpris de voir

..... un essaim turbulent, au détour de la route,
Le Thryse en main, l'acanthé au front..... (2).

Tous les beaux sites du midi languedocien, provençal, comtadin, la Fontaine de Vaucluse, le pont du Gard, Font-Clarète, Font-Segugne, « noms de villages qui résonnent comme des modulations de lyre... (3) » sont ses buts de promenade préférés. Son âme s'émeut à la vue des lieux qu'a aimés Pétrarque.

Plus tard, dans ses poèmes, il redira la joie qu'il eut de vivre en ce charmant pays : toujours il restera sous le charme de la Provence.

De plus, il y a des amis, et s'intéresse vivement

... Une hirondelle
Ne vous a-t-elle point parlé
De ce rêveur inconsolé,
De ce cœur tendre,
Qui, seul dans le Nord inclément,
Effeuillait ses jours tristement
A vous attendre ?

Sept. 1860.

(1) *La Terreur Blanche, Poèmes de la Révolution*, p. 329.

(2) *Ibid.*

(3) Emmanuel des Essarts : *Poètes Contemporains : Le Félibre Félix Gras*, Clermont-Ferrand, 1901, in-8°, p. 3.

au mouvement Félibréen (1). Son affection pour Mistral est « toute fraternelle (2) ». Elle s'étend à tous les Félibres (3) et particulièrement à Théodore Aubanel, dont il est pendant deux ans, le compagnon « quotidien » (4).

De ses intimes fut aussi Félix Gras, dont les tendances républicaines ne pouvaient manquer de plaire à des Essarts (5).

« Il me souvient qu'aux fêtes de Pétrarque en Avignon, fêtes que la municipalité d'alors avait faites plus italiennes que françaises, Félix Gras (6) parmi tous ces toasts, qui n'oubliaient rien que la Patrie, porta seul un *brinde* au drapeau tricolore qui retentit dans nos cœurs (7) ».

En tout cas, les fraternels banquets des Félibres lui avaient laissé des souvenirs attendris :

«Là, devant le soleil couchant qui dore si poétique-

(1) «ayant été presque le seul des lettrés parisiens qui ait, pendant des années consécutives, vécu dans l'intimité de ces lyriques provençaux. En effet, aux heures de la jeunesse... j'ai eu le privilège des relations intimes avec les Félibres... ».

Emmanuel des Essarts : *Poètes Contemporains : le Fébre Félix Gras*, p. 2.

(2) *Voyages de l'Esprit : Mistral*, p. 162.

(3) Des Essarts, bien qu'ayant de l'amitié pour ces poètes, et s'intéressant à leur tentative, ne partageait pas leur doctrine littéraire, qui rattachait la poésie aux sources de la tradition populaire. Si les Félibres avaient eu de l'influence sur lui, ils lui aurait appris à regarder la nature.

(4) Lettre à Hector Giacomelli, 30 août 1894.

(5) Félix Gras, Capoulié des Félibres après Mistral, avait écrit *la Carmagnole*, pièce politique si violente qu'elle fut interdite. On a de lui trois recueils poétiques et deux de prose.

(6) Rapporteur, en 1874, aux Fêtes du Centenaire de Pétrarque.

(7) Emmanuel des Essarts : *Félix Gras*, p. 10.

ment le château des Papes et les remparts d'Avignon, dans des soupers prolongés bien après le lever des étoiles, Mistral et ses émules ont échangé des causeries alertes, brillantes, toujours honnêtes et le plus souvent élevées, donnant l'essor à la fantaisie, au rêve, aux grandes ailes des Muses !

Qui ne tiendrait compte de ces repas d'amis poètes, ne comprendrait pas l'originalité du Félibrige, son caractère de poésie, à la fois superbe et familière, subtile et primitive, artistique et naturelle. Il y a là vraiment un échange de vie fraternelle qui ne peut exister qu'entre commensaux. Quiconque a senti ce charme et goûté cette expansion fraternelle ne les oubliera jamais » (1).

Ses *Elévations*, écrites depuis quelque temps déjà, paraissent en 1864. On y trouve partout l'influence de Victor de Laprade pour qui il avait un véritable culte. Il le tenait pour un héros et un saint : c'était à ses yeux *le poète par excellence*, « doué d'un talent aussi neuf que pur, d'un génie vraiment inspiré, religieux, élevé, patriote, c'était le poète tel que l'ont été les Eschyle, les Sophocle, les Dante, les Milton, les Corneille, c'est-à-dire les plus nobles modèles du génie humain » (2).

L'année suivante, chargé de prononcer le discours d'usage à la distribution des prix, il choisit comme sujet : *Du Sentiment de l'Admiration*, et cet écrit de circonstance le montre « chercheur d'idéal » et patriote.

De 1865 à 1872, il enseigna successivement dans les Lycées de Moulins, d'Orléans, de Nancy et de

(1) Emmanuel des Essarts : *Félix Gras*, p. 3.

(2) Lettre d'Emmanuel des Essarts. Cf. J. Condamin; *La Vie et les Œuvres de V. de Laprade*. Lyon, 1886, in-8°, p. 438.

Nîmes (1). A Moulins, il laissa de chaudes et fidèles amitiés qu'il retrouva plus tard en Auvergne.

Il était à Moulins quand il fit paraître dans la première édition du *Parnasse Contemporain*, recueil de vers nouveaux, trois sonnets et un poème où s'affirment ses tendances poétiques (2). Étroitement lié au groupe de jeunes poètes qui se réunissaient passage Choiseul dans l'entresol de l'éditeur Lemerre (3), ce Parisien si fortement attaché à la capitale profitait de toutes les occasions pour venir se replonger dans le milieu littéraire qu'il aimait tant (4).

Durant ses séjours à Paris, il fréquentait le salon de la marquise de Ricard où se rencontraient les premiers parnassiens (5). On le retrouve ensuite, pro-

(1) Moulins, 6 octobre 1865; Orléans, 3 janvier 1868; Nancy, 11 octobre 1869; Nîmes, 11 mai 1871.

(2) *A Celle qui est trop loin, Les Délivrés, Placida, Les Vierges*, 1866.

(3) « A partir de la publication du premier *Parnasse Contemporain*, il y eut, pour tous les jeunes porteurs de lyre, un rendez-vous quotidien, passage Choiseul, dans l'entresol de l'éditeur Lemerre. Là se réunissaient, sous l'invocation de Victor Hugo et de Leconte de Lisle, qui étaient comme les Pénates du lieu, Valade et Méral, Dierx et d'Hervilly, Armand Renaud, Coppée, Sully-Prudhomme, Jean Lahor, Theuriet, Lafenestre, Armand Silvestre, Emmanuel des Essarts, José-Maria de Hérédia, Verlaine, Mallarmé, Anatole France..... Je ne saurais les nommer tous ».

Edmond Estève : *Leconte de Lisle*, Paris, 1922, in-8°, p. 236.

(4) Nous trouvons en effet dans *l'Entresol du Parnasse*, de Gabriel Marc :

On y rencontre aussi Mendès.
Des Essarts venant de Rhodéz
Lui lit un sonnet fantaisiste.

Cf. Catulle Mendès : *La Légende du Parnasse Contemporain*. Bruxelles, 1884, in-12, p. 244.

(5) « Ce salon, dirigé par la vraie largeur d'esprit et la bonne grâce exquise, réunissait, autour du maître et de la maîtresse de la maison, les amis intimes de leur fils Louis-Xavier, poète lui-même de haut vol, tels que Léon Dierx,

fesseur à Orléans, dans le milieu un peu bohème de Nina de Villard (1).

Grande est son admiration pour Théodore de Banville, qu'il considère dès lors comme son maître et dont il devient l'intime ami (2). De cette époque date également sa liaison avec Coppée, que le temps n'a jamais affaiblie. Même durant ses dernières années

Paul Verlaine, Catulle Mendès, Edmond Lepelletier, Adolphe Racot,... Georges Lafenestre, Sully Prudhomme, Albert Glatigny, Léon Valade, Albert Mérat,... Armand Renaud, Henri Cazalis, Armand Silvestre,... Stéphane Mallarmé,... François Coppée,... Ernest d'Hervilly, enfin celui qui signe cette étude ».

Emmanuel des Essarts. *L'Ecole Parnassienne : son histoire et sa doctrine. Revue bleue*, 5 juillet 1902.

(1) « C'était une femme bien singulière que cette Nina de Villard qui, en 1868 et les années suivantes, accueillit tous les poètes, les écrivains, les musiciens, les peintres, les sculpteurs, et les hommes politiques de son époque. Enumérer les innombrables visiteurs qu'attirèrent le sans-façon et la cordialité de l'aimable femme équivalait à dresser la liste de ceux qui étaient déjà célèbres en 1868, ou qui allaient le devenir. Nina recevait François Coppée, Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès, Anatole France, Verlaine, Edmond Lepelletier, Albert Mérat, Emile Goudeau, Jean Richepin, les trois frères Cros, Bazire, Manet, Degas, Mallarmé, Marcelin Desbouts, Rochefort, Lockroy, des Essarts, Coquelin cadet, Maurice Rollinat, etc... ».

Albert de Bersaucourt : *Au temps des Parnassiens; Nina de Villard et ses amis*. Paris, s. d., in-16, p. 7-8.

(2) John Charpentier : *Théodore de Banville, l'Homme et son Œuvre*. Paris, 1925, in-16, p. 106-107.

« Une élite fréquente chez lui, ou à côté des vieux amis et des disciples restés fidèles, d'Edmond de Goncourt, d'Alphonse Daudet, de Léon Cladel, de François Coppée, d'Emile Bergerat, de Catulle Mendès, de Mallarmé, d'Albert Mérat, d'Emmanuel des Essarts, et d'Armand Silvestre, se groupent quelques romanciers... ».

« Je me rappelle avoir vu dans son logement de la rue de l'Eperon, tous ces portraits d'ancêtres dont il fait passer la revue ».

Emmanuel des Essarts : *Théodore de Banville. Revue bleue*, 22 août 1903.

à Clermont, il ne manquait jamais d'aller voir son vieil ami (1).

En 1869, il est à Nancy, l'une des villes de France dont les caractéristiques d'ancienne capitale restaient le plus marquées. Là, il rencontra Emile Gebhart, sorti récemment de l'Ecole d'Athènes. Un triple idéal les rapprochait, « la nostalgie de l'hellénisme, la ferveur pour la Renaissance, et devant l'agonie anticipée du Second Empire, le rêve impatient d'une république athénienne » (2).

Cependant le jeune maître de rhétorique a toujours les yeux tournés vers Paris. Il publie ses *Voyages de l'Esprit*. Le poème *les Amants de la Liberté*, paraît dans le deuxième *Parnasse contemporain* (3). Son patriotisme ardent lui inspire *Le Passage de la Sambre*, publié dans l'*Almanach de la Révolution* pour 1870 (4) et qui se retrouvera dans les *Poèmes de la Révolution*.

Il reste à Paris pendant la guerre, s'engage dans la Garde Nationale, où il est élu officier et fait son devoir pendant le siège. C'est la période de sa grande amitié avec Claretie.

Au mois de mai 1871, il est nommé à Nîmes. Il y admire les monuments de la grandeur romaine, et,

(1) Lettres à H. Giacomelli.

(2) Emmanuel des Essarts : *Emile Gebhart. Revue bleue*, 25 juin 1904.

(3) Ce volume porte la date 1869, mais n'a paru qu'après la guerre, en 1871.

(4) Publié par Jules Claretie, avec le concours de Jules Michelet, Louis Blanc, Louis Combes, A. France, Em. des Essarts, Marc Dufraisie, Eugène Pelletan, Xavier de Ricard, A. Royannez, E. Spuller, Louis Ulbach. Paris, 1869, in-24.

dans la campagne brûlée par le soleil, croit revoir sa Grèce bien-aimée.

En 1871, il présenta à la Sorbonne ses deux thèses : *Du type d'Hercule dans la littérature grecque* et *De veterum poetarum tum Graeciae, tum Romae apud Miltonem imitatione* (1). Son titre de docteur lui valut en 1872 un poste de professeur suppléant à la Faculté des Lettres de Dijon.

Dans l'enseignement supérieur, où il pouvait choisir le sujet de ses cours, il comptait tout d'abord célébrer devant un public prompt « à vibrer pour toute idée généreuse, pour tout sentiment patriotique », les poètes ses maîtres et ses dieux (2). Eugène Hallberg, normalien de sa promotion, Petit de Julleville, Henri Joly le philosophe étaient ses collègues à la Faculté. Herbault, qu'il retrouvera plus tard à Clermont-Ferrand, professait au lycée.

A Dijon, des Essarts rencontre Amédée Collot, son ancien camarade d'Henri IV, qui l'introduit dans le milieu le plus distingué de la ville, où l'on se flatte d'aimer les idées libérales et la poésie. Il y fait admirer *les Châtiments* de Victor Hugo, que, dans son exaltation républicaine, il met au-dessus des autres œuvres du maître.

Lorsque, l'année suivante, Thiers eut assuré le paiement de l'indemnité de guerre à l'Allemagne et l'évacuation du territoire, les monarchistes tentèrent de relever le trône, et y auraient peut-être réussi

(1) Paris, 1871, in-8°.

(2) Emmanuel des Essarts : *Origines de la Poésie lyrique en France au XVI^e siècle*. Dijon, 1872, in-8°, p. 8.

sans l'obstination du comte de Chambord, qui refusa d'accepter le drapeau de la Révolution.

Des Essarts se devait, croyait-il, de prendre résolument parti contre une tentative qu'il jugeait détestable. Sans s'inquiéter de faire quelque scandale, il afficha bruyamment ses opinions républicaines (1). Ses supérieurs, plus prudents, demandèrent aussitôt son changement, et on l'envoya expier à Clermont ses effusions inconsidérées.

Pour ajouter à sa disgrâce, on lui retira la chaire de Littérature française qui fut donnée à un historien, et on le nomma chargé de cours pour la littérature étrangère. « Mais je ne sais que l'anglais ! » objectait le malheureux. « Tant mieux, lui répondit le Directeur, vous aurez moins d'idées préconçues ! »

Clermont est une de ces villes que l'on prend en grippe ou en amitié dès l'abord. Beaucoup de ceux qui y viennent s'y plaisent, s'y établissent, et deviennent Clermontois d'âme et de cœur.

Il trouva à Clermont une toute petite Faculté des Lettres. Dans ce milieu, des Essarts représenta l'élément jeune et enthousiaste, le talent littéraire et poétique. Damien savait probablement plus de grec et de latin que lui, Pingaud plus d'histoire, Arren plus de philosophie, mais des Essarts plaisait par sa chaleur juvénile, sa joyeuse humeur et son extrême sociabilité. Il ne tarda pas à se faire une foule d'amis, et, à la fin de l'année 1874, il obtint la chaire de Littérature française pour laquelle il était tout désigné. Il devait l'occuper sans interruption pendant trente-

(1) Il entra au café en criant : « Garçon ! *La République Française* », son journal préféré.

cinq ans, détenant ainsi le record de la durée parmi tous ceux qui ont jusqu'ici passé à cette Faculté.

En cette année 1874 il eut la douleur de perdre sa première femme (1) après un an de mariage. Une seconde union, contractée en 1878 avec Mademoiselle Alice Lagarde, le fit entrer dans une des plus honorables familles de l'Auvergne (2).

Nous remarquons parmi ses intimes Bourget, recteur de l'Académie, et son fils Paul, le célèbre romancier; Agénor Bardoux, ancien Ministre et sénateur du Puy-de-Dôme, écrivain de talent; Auguste Ehrhard, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon; Desdevises du Désert, professeur d'histoire, successeur de des Essarts au décanat, et Audollent, correspondant de l'Institut; Gabriel Marc, homme de lettres thiernois; Hector Giacomelli, le peintre des oiseaux; Lockroy; Herbault, inspecteur d'Académie et tout ce que les villes de Riom et de Clermont comptaient d'amis des lettres et d'esprits distingués.

En été, il était heureux de retrouver Victor de Laprade qui venait prendre les eaux à Royat (3). C'est là, sous les marronniers du parc, que se réunissaient le soir les amis de la poésie : Anatole France, Frédéric Plessis, Louisa Siefert, la duchesse de la Roche-

(1) Il avait épousé Mademoiselle Hortense Gasquet à Dijon en Octobre 1873.

(2) Son beau-frère M. Antoine Lagarde fut préfet des Bouches-du-Rhône et Conseiller d'Etat : son neveu par alliance, M. Léonce Lagarde, a représenté la France avec éclat auprès du négus d'Abyssinie, Ménélik.

(3) « Nous avons », écrit des Essarts en parlant de Laprade dans ses *Portraits de Maîtres*, p. 229, « souvent entendu sur ses lèvres l'expression de son découragement monarchique, quand il venait chaque année demander à Royat le soulagement de ses souffrances incurables ».

Guyon, et d'autres, pour écouter Bardoux lire, avec un art incomparable, les vers des grands maîtres (1).

Il eut pendant huit ans la joie d'avoir à son foyer son père, pour lequel il avait une affection et une vénération touchantes. Le vieillard avait gardé son esprit, son exquise courtoisie et sa grâce. Malgré son âge, il écrivait encore avec le même enthousiasme, travaillait toujours avec la même ardeur et apprenait l'espagnol à soixante-dix ans.

Emmanuel des Essarts continuait à entretenir avec ses amis parisiens une active correspondance, qui ne serait pas une des moindres curiosités de son œuvre, si elle pouvait jamais être réunie.

Il publia en 1879 ses *Poèmes de la Révolution* (2). *Pallas Athéné* fut couronné en 1887 au concours de poésie de l'Académie française. Les *Portraits de Maîtres* parurent en 1888.

Ses travaux de critique et ses ouvrages poétiques le mettaient en bon rang, pensait-il, pour présenter sa candidature à la Sorbonne. L'administration se laissa-t-elle, comme on l'a dit, influencer par le bruit qu'avait fait la pièce à *Marie-Antoinette* (tirée des *Poèmes de la Révolution*), où il accusait la reine d'avoir trahi la cause de la France et appelé l'étranger ? La violence de ce réquisitoire et peut-être aussi d'autres considérations amenèrent le conseil des professeurs à l'écarter du poste qu'il ambitionnait, et

(1) Cf. Emmanuel des Essarts : *Un grand Lettré, Agénor Bardoux*. *Revue de France*, octobre 1898.

(2) Paris, in-18.

Deux *Poèmes, Languinais*, et *Danton au Cimetière* avaient déjà fait partie du troisième *Parnasse Contemporain*, 1876.

où fut nommé Petit de Julleville, dont la haute valeur n'était contestée par personne.

Ce fut pour le poète une grosse déception. Il demanda un poste de recteur. Le Directeur était alors Louis Liard, qui, tout en estimant beaucoup des Essarts et son talent, ne le croyait pas doué des qualités d'application, d'ordre et d'autorité qui sont indispensables à un administrateur, et ne le nomma point.

Des Essarts ne fut donc ni professeur en Sorbonne, ni recteur; mais grâce à l'amitié d'Agénor Bardoux qui fit valoir ses réels mérites il obtint le ruban de la Légion d'Honneur. Quand la limite d'âge atteignit Chotard, la Faculté désigna des Essarts comme doyen au choix du ministre et lui renouvela cinq fois de suite sa confiance, juste récompense de sa bonté constante, de son indulgence, et de l'amitié qu'il inspirait à tous. Ses anciens collègues parlent encore avec émotion des « jours d'or de des Essarts » où la Faculté des Lettres ne formait qu'une famille, où nul n'avait en vain recours à lui, où la salle du conseil prenait des airs de salon.

La mort de sa fille aînée, Marguerite, en 1901, lui porta un coup cruel. Frappé bientôt après d'une congestion dont il ne se remit jamais complètement, il était pourtant en activité de service lorsque la mort vint l'enlever le 17 octobre 1909, quelques jours avant sa retraite. Une plaque de marbre, apposée aux murs de la Faculté des Lettres de Clermont, rappelle son nom, ses services, et ses ouvrages.

Ce qui domine dans le caractère de des Essarts, c'est la loyauté parfaite et la bonté, une bonté qui ne

s'est jamais démentie. Ami sûr et dévoué, toujours serviable, toujours de bonne humeur, heureux de vivre et de se faire aimer, incapable de dire ou de faire du mal, il ne tolérerait pas qu'on touchât à ses amis.

Sa bonté allait parfois jusqu'à la faiblesse. Aux examens il était d'une indulgence souvent exagérée, et ses collègues devaient se montrer plus sévères pour obtenir plus de justice. Il ne recommandait jamais personne : l'abus des recommandations en Auvergne l'avait découragé. Un jour, cependant, il fit appel à la mansuétude des examinateurs. « Je m'en excuse, dit-il, mais je serais heureux du succès de ce garçon, car je ne connais pas d'homme qui ait été plus désagréable pour moi que son père ».

Il était sans rancune et mettait une coquetterie très sincère et très jolie à se faire pardonner par ses adversaires le chagrin qu'ils lui avaient fait.

Il n'eut jamais de véritable antipathie que pour ses ennemis politiques. Ardent patriote, libéral, il a vécu dans une période troublée où ses opinions étaient quelquefois difficilement acceptées. Les *Poèmes de la Révolution* lui ont valu les attaques véhémentes du parti clérical de Clermont.

Si l'étude des Grecs et des Romains l'avait voué, dès sa jeunesse et pour toute sa vie, au culte de la Liberté et de la Beauté, il lui manqua toujours le sens artistique. Les beautés de la nature ne l'ont jamais ému qu'à la surface. Il a vécu trente-cinq ans en Auvergne sans apercevoir la figure sublime et imprévue, brusque et grandiose de ce pays qu'on ne peut oublier quand on l'a compris. Au milieu du splendide

décor qui l'entourait, il n'a pas vu ses horizons déchiquetés, le tumulte de ses volcans, ses torrents et ses lacs, ni la mélancolie fantasque et bourrue de son ciel (1). Il ne regardait qu'en lui-même et rarement autour de lui quand on le forçait à sortir de sa contemplation intérieure.

La vie quotidienne lui fournissait de multiples prétextes à versifier. Il se dispersait en mille petits riens : banalités mondaines, cérémonies amicales, visites, petits billets, douceurs, congratulations...

Il aimait le monde et y était aimé. Aimable causeur, il contait avec agrément ses souvenirs de choses vues et d'hommes connus : c'était un homme de salon du dix-huitième siècle, désireux de plaire, qui savait briller dans le feu de la conversation. Il conviait ses amis à des dîners que son père présida tant qu'il vécut, et qui sont restés fameux à Clermont par la bonne grâce et le ton parfait des hôtes et aussi par une chère excellente, qui disposait les convives à écouter des vers avec bienveillance.

Epicurien comme Horace, il estimait qu'on peut aimer à la fois la liberté, la vertu et tous les plaisirs, choisis avec goût et pris avec mesure. Petit de taille et replet, il regrettait de n'avoir pas été façonné par les dieux sur le modèle des statues grecques et disait un jour à son ami Desdevises du Désert :

« Faut-il que je vous aime, pour vous aimer, grand comme vous êtes ! »

« Ce charmant professeur avec un brin de myrte à la toque », comme disait Daudet (2), était aimé

(1) Ajalbert : *L'Auvergne*. Paris, s. d., in-4°. Préface, *Pas-sim*.

(2) *Trente ans de Paris*, p. 39.

de ses élèves. Ses conférences spirituelles et alertes étaient suivies non seulement par le milieu universitaire, mais aussi par la société clermontoise (1).

Il s'était vite accommodé de la vie de province, bien qu'il souffrît encore d'être loin de la capitale, où il ne pouvait faire que de courtes apparitions, et son talent eût sans doute gagné à des relations plus étroites avec le milieu littéraire qu'il avait fréquenté dans sa jeunesse (2).

Dans l'histoire « légendaire et symbolique » de Charlotte Corday, Jules Levallois peint des Essarts sur le vif. « L'histoire, l'esthétique, la poésie ont été l'occupation, l'enchantement et le but de sa vie. Elles n'en ont pas fait seulement la joie, elles en ont fait aussi la pureté, la dignité. Il a eu la religion du beau, le culte de la Révolution française, il a même eu les superstitions de famille. Son père, Alfred des Essarts, longtemps bibliothécaire à Sainte-Geneviève,

(1) Jean Prouvaire, lui consacra dans le *Moniteur du Puy-de-Dôme*, le 23 janvier 1884, une pièce de vers. En voici deux strophes :

Mais chut ! Monsieur des Essarts entre
Calme et très correct dans son frac ;
Le feu des regards se concentre
Sur lui. Mais il reste sans trac..

Nous ferons de la poésie,
Nous lirons des vers radieux,
Et nous boirons de l'ambroisie
Dans la coupe même des dieux.

(2) « L'éloignement de Paris et l'isolement des villes secondaires sont trop souvent mortels aux vocations lyriques. A Paris l'on est d'un groupe, d'une école, on se sent soutenu par les camarades, on marche dans le rang ! En province on reste seul ou presque seul et l'on se trouve dans des conditions d'infériorité dont il faut tenir grand compte au poète convaincu qui persiste néanmoins et, d'un pas ferme, continue sa course à la poursuite du laurier ».

Emmanuel des Essarts : Préface, *Pensées et Sourires, poésies*, de Louis Chalmeton. Paris, 1875, in-12, p. 8.

et l'un des derniers représentants de la vieille courtoisie nationale, a toujours été aux yeux de son fils un grand poète. Il y a des illusions moins respectables. En somme, si la part du rêve a été grande dans la vie d'Emmanuel, il faut reconnaître que ce rêve avait sa noblesse, et je souhaiterais volontiers aux jeunes gens d'aujourd'hui d'oublier telle idole de passage pour se consacrer avec lui à célébrer Pallas Athênê (1) ».

(1) Jules Levallois : *Mémoires d'un Critique*, p. 270.

CHAPITRE II

POESIES PARISIENNES

Les *Poésies parisiennes* furent le premier volume que publia des Essarts. Le recueil, paru en 1862, contient un frontispice et quatre groupes de dix pièces qu'il écrivit de 1857 à 1861 (1). L'auteur avait dix-huit ans quand il le commença et vingt-trois quand il l'offrit au public; c'est un livre de jeunesse avec les qualités et les défauts habituels des productions de ce genre.

Le recueil est dédié à son père. Dans la brochure dont nous avons déjà parlé (page 5), Alfred des Essarts énumère à son fils tous les périls qui l'attendent, le fils opposant à la sagesse paternelle ses impatiences de jeune homme :

Tu ne m'écoutais pas, pressé d'ouvrir ton aile,
Te disant que la peur est chose paternelle,
Que ton printemps sonnait, et que le chant nouveau
Appartient au jeune homme aussi bien qu'à l'oiseau.
Pour la première fois tu tentes le voyage,
Ardent navigateur, oublieux du naufrage,

(1) Sauf cinq exceptions, tous les poèmes datent de son séjour à l'Ecole Normale (1858-1861) : *A Valentine*, 1857; *A Théodore de Banville*, 1857; *Frivolités*, 1861; *La Porte*, septembre 1861; *A Madame la princesse de Solms*, 1861.

Risquant avec audace, et dès le même jour
Toute une cargaison de fraîcheur et d'amour.

Et le jeune homme part bravement en chantant *La Fortune de Lazare*.

De la Seine au Mançanarès,
Les vrais riches sont les Orphées.
Notre nectar vaut le Xérès.
De la Seine au Mançanarès,
Nous avons, pour faire florès,
Des rentes au pays des fées.
De la Seine au Mançanarès,
Les vrais riches sont les Orphées !

Il est accompagné d'un nombreux chœur d'amis et de camarades auxquels il dédie les prémices de son talent : Gautier, les deux Deschamps, Méry, qu'il a connus chez son père, Banville, Mendès, de Bornier, Hérédia, Henri Cazalis, Vacquerie, Janin, Houssaye, et bien d'autres, la plupart hommes déjà classés, sur la bienveillance et l'appui desquels il compte.

Dans tout ce volume, la volonté romantique est manifeste. Il débute, comme l'avait fait Banville, par des imitations de Musset et de Hugo qu'il admirait avec passion.

De même en politique il suit le courant.

L'Ecole Saint-Simonienne, après 1830, avait essayé de fixer et de répandre les doctrines de son fondateur : plus de concurrence, d'héritages ni de guerres; libre association de tous fondée sur l'amour; « à chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres ». Le Père Enfantin fondait son église de Ménilmontant dont les prêtres devaient distribuer le travail et répartir les gains. Parallèlement Fourier, qui entendait remplacer dans les rapports so-

ciaux la contrainte immorale par l'attraction passionnelle, s'efforçait d'organiser ses phalanstères où la vie en commun serait aussi économique que féconde en bénéfices. Mises en pratique, ces doctrines ne conduisaient à rien de bon, comme un peu plus tard, la tentative de colonie communiste de Cabet au Texas. Dans la société que rêvait Fourier, les artistes auraient le rôle splendide de précepteurs de l'humanité. Sainte-Beuve, séduit tout d'abord, avait proclamé l'évangile de « l'école utilitaire », école nouvelle qui entendait exercer sur la société, par la littérature, une influence plus énergique que ne pouvait avoir « l'école confidentielle » des *Méditations*, des poésies de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. Il fut de bon ton de condamner « le sensualisme et les couleurs extravagantes » des *Orientales*, et Hugo dans les *Feuilles d'Automne* parut « fléchir au temps sans obstination ». C'est l'époque où les romans socialistes de George Sand et les chansons de Béranger ont le plus de popularité, où les écrivains descendent dans l'arène politique pour se pencher sur les misères et les soucis actuels des peuples, où Musset croit les larmes des poètes un baume souverain pour les souffrances humaines (1). Les écrivains reprennent l'offensive contre la religion et l'autocratie. En effet le mouvement saint-simonien et fouriériste laissa une empreinte profonde qui persista longtemps dans beaucoup d'esprits, séduits par des théories généreuses, mais bien difficiles à réaliser.

Après avoir cédé quelque temps, Gautier mena la

(1) Cf. Martino, *Parnasse et Symbolisme*. Paris, 1925, in-16.

contre-réaction de l'Art pour l'Art. Toutes ces variations, romantisme « intime », « pittoresque », Parnasse, symbolisme, malgré des aspects contradictoires et la véhémence verbale de leurs apôtres, ne sont pas plus éloignées l'une de l'autre que les doctrines de Fourier ne diffèrent de celles de Saint-Simon ou plus tard de Proudhon. Elles se touchent en bien des points et le but qu'elles se proposent est toujours le même : en littérature, un art plus parfait, en politique, un bonheur plus grand des hommes. L'expérience a montré que le premier de ces buts est moins inaccessible que l'autre.

Des Essarts sort de l'Ecole Normale tout imprégné de l'esprit d'opposition très vif du milieu qu'il quitte. Il restera toujours républicain, mais ne se souciera jamais de se mêler à un mouvement socialiste ni anti-religieux. Le monde dans lequel son père et lui vécurent ne l'aurait pas admis, et eux-mêmes, croyants sincères, en étaient très éloignés d'instinct. Jamais ils ne se permirent une attaque contre les idées traditionnelles.

* * *

Quand le jeune poète entre dans la carrière, il se soucie moins de politique que d'amour et de plaisir. Aussi va-t-il imiter Musset qui a si joliment chanté les aspirations et les chagrins des jeunes gens et des femmes. Il se livre avec un enthousiasme juvénile aux plaisirs à la mode. Peu à peu son entrain faiblit : il sent le vide de cette gaieté factice, et, comme dans

la *Nuit de Décembre*, voici qu'un spectre lui apparaît, le spectre de la tristesse qui lui fait horreur ! (1).

Les vers d'amour tiennent naturellement une grande place dans ces premières compositions. Le souvenir de son *Premier Roman* lui dicte quelques jolis vers.

Que nous étions naïfs, les pauvres écoliers !
 Eh quoi ! pour tout miroir la source cristalline,
 Je n'avais pas de stick, ni vous de crinoline...
 Mais que nos cœurs battaient au détour des
 [halliers ! (2)..

Il est déjà moins novice quand il célèbre le *Retour de Mignonette* :

Juin par qui tout est rajeuni,
 A pris pitié du désuni :
 La colombe revient au nid.
 Un peu lasse et toujours fidèle,
 Elle hésite, elle bat de l'aile...
 Entrez sans peur, Mademoiselle.

La pièce est agréable.

Dans les *Baisers de Géronte*, il tonne contre les Céladons en cheveux gris et maudit la concurrence des « Lauzuns attardés, des Rollas de contrebande, des Dons Juans de regain et d'arrière-saison », dont les succès l'exaspèrent.

Vieux drôles, Saluez la jeunesse qui passe !
 Ce salut, s'il s'obtient, est une piètre consolation !

(1) Elle vient me prendre la main,
 Froide compagne,
 Glace d'un baiser mes couleurs,
 Et laisse se risquer ses pleurs
 Dans mon champagne.

Soupers. Le troisième et le quatrième vers nous semblent difficilement pardonnables.

(2) Cet hémistiche lui plaît — on ne sait pourquoi — on le retrouvera dans *Mademoiselle Mariant*.

L'Idylle sur le Quai est d'un goût plus relevé. Il ne s'agit plus d'une amourette passagère; l'âme du poète est touchée. Il a rencontré dans le monde la femme de ses rêves, et s'est fait aimer d'elle. Un soir ils se promènent au clair de lune, le long des quais, dans le merveilleux décor parisien auquel il n'est pas plus sensible qu'aux paysages. Les vers, très bien venus, contiennent des images et des expressions visiblement empruntées à Victor Hugo.

La cité calme avait des pompes grandioses
Et les voix de la nuit s'élevaient comme un chœur,
Tout semblait pacifique et rien n'était moqueur.
J'effeuillais ces moments heureux comme des roses,
Dont le parfum suffit pour enivrer le cœur !
.....

Et la lune sourit à sa beauté songeuse,
Et je sentis — penseur que son rêve séduit —
Descendre lentement sur ma tête orageuse
La bénédiction sereine de la Nuit !

Les amoureux ont des querelles; il en conte une assez amusante. Sa bien-aimée l'a traité d'*enfant* ! — *Enfant* ! lui qui a vingt ans sonnés, qui porte une fine moustache, et vient d'être reçu à l'Ecole Normale ! il se fâche, il boude,

il est morose,

Tout comme un papillon blessé par une rose, (1)...
et exhale sa plainte en alexandrins dolents. Pourquoi se montre-t-il si sensible à ce coup d'éventail ? Peut-être parce que le coup a frappé juste et que le poète est destiné à garder toute sa vie une naïveté d'enfant.

(1) *La Seconde Enfance.*

Il en est parfois du cœur comme de l'argent; on ne le place pas toujours en des mains sûres, et *Le Délaiissé* éclate en plaintes contre l'infidèle, tout en sachant très bien que sa colère tomberait, si la volage revenait à lui :

Elle me raille et m'abandonne,
Mais, ô printemps, soleil, lilas,
En votre nom je lui pardonne !

Le poète glorifie la passion romantique, invincible et fatale, lorsqu'il s'écrie :

O Sainte Passion ! il t'a chassée un jour ! (1).

Il espère toujours en rencontrer une de ce genre, connaître les extases et les tourments d'un grand amour, mais l'oiseau rare n'apparaît pas et c'est de ses recherches infructueuses que proviennent ses tristesses. Alors il avoue avec simplicité :

Son éternité fut d'une heure,
Le pauvre amour enseveli (2).

Devant la *Porte* de celle qu'il a aimée, le poète reprend le vieux thème que tous les amants ont chanté et qui a inspiré à Musset sa belle pièce *Souvenir*.

Mais, malgré tout, la jeunesse est si bonne et si agréable que le poète termine son livre par un souhait téméraire : *Avoir toujours vingt ans* ! La pièce est vraiment jolie et vaudrait d'être citée tout entière (3).

(1) *L'Eternel Gulliver*.

(2) *Le Délaiissé*.

(3) En voici trois strophes :

Croire à l'amour ! sentir toujours un cœur qui vibre
À ce divin signal qui se prolonge en nous,
Au cri mystérieux qui nous courbe à genoux,

Nous aimons infiniment moins une série de pièces d'allure sombre où l'auteur a cru certainement montrer plus d'art et une psychologie plus profonde en s'efforçant de suivre Baudelaire dans une région désenchantée qui répugnait à sa nature heureuse. Bien qu'il eût le goût assez sûr, il se laissa parfois prendre aux faux brillants et aux vives couleurs d'un romantisme outré.

Dans *Mademoiselle Mariani*, il a mis en vers un récit peu attachant d'Arsène Houssaye (1). L'héroïne, « symbole d'un amour que le monde a banni », se tue pour avoir été dédaignée. Chaque soir son spectre revient tourmenter l'infidèle. La mise en scène est du plus pur clinquant romantique : horloge, poignard, apparition, et la forme laisse fort à désirer (2).

Le Repentir de Paul offre les mêmes caractères,

Et nous fait abjurer le souci d'être libre
Pour servir la beauté dont les Dieux sont jaloux !
.....

Unir dans ses pensers l'action et le rêve,
Ces frères désunis par la réalité;
A l'idéal de l'art mêler l'humanité;
Et, lorsqu'au firmament notre regard se lève,
Y chercher ton étoile, ô vierge Liberté !
.....

Se sentir plus de sève au cœur que les grands chênes,
Plus d'amoureux baisers que les nids palpitants,
Faire envie au soleil, faire honte au printemps,
Et marcher sous le ciel sans craintes et sans haines.
Oh ! le rêve divin. Avoir toujours vingt ans !

(1) *Mademoiselle Mariani*, Paris, 1859, in-18.

(2) On y voit un amas de réminiscences mal venues ou d'un goût douteux, des expressions banales, trop d'épithètes fâcheuses. Nous retrouvons l'hémistiche « au détour des halliers » du *Premier Roman*. « Les Don Juans de contrebande » remplacent « les Rollas de contrebande » des *Baisers de Géronte*. La pièce est insuffisamment travaillée : c'est un premier jet encore assez informe.

plus accentués peut-être et plus déplaisants (1). Paul dédaigne celle qui l'aime pour une femme ensorce-lante, « une étrange et superbe statue », « une folle et fragile beauté ». Mais ce nouvel amour ne lui apporte que déceptions et misères. Repentant, il veut alors revenir à l'abandonnée qui le reçoit comme il mérite de l'être.

La Petite Céleste est l'histoire d'une naïve enfant qu'une femme vicieuse veut lancer dans le demi-monde parisien. Le poète tremble pour son innocence et lui conseille de retourner dans son village. La virulence romantique ne parvient pas à dissimuler la banalité des idées.

Le pire mélodrame reparaît dans *les Revenants d'Alice* avec les accessoires accoutumés : poignard, coupe de poison, roses effeuillées sur des coussins de velours.

Ces pièces sont « des péchés de jeunesse ». Il n'est pas encore question pour des Essarts d'une doctrine poétique, il s'amuse à faire à propos de tout des vers dont la forme est souvent peu soignée. Il est encore loin du Parnasse et aspire à la chaleur, à la force des romantiques, ne sachant pas que cette

-
- (1) ... Ses yeux brillaient ainsi que deux volcans,

 Et toujours ces regards, au milieu des valseurs,
 Plus ardents que les yeux des louves d'Hyrcanie,
 Enveloppaient mon front d'une effluve infinie.

Quand il ne doit pas rimer avec *Hyrcanie*, *effluve* est masculin.

Voici une strophe où s'entassent les images :

Elle me dit : « Aimez ! » Jamais l'ardente arène
 N'a repoussé les flots d'azur : les voyageurs
 Marchent droit à la source : il est peu de nageurs
 Qui ne s'attardent point au chant de la sirène.

force lui manquait et qu'il trouverait une voie plus facile vers le Parnasse — parce qu'il est moins malaisé de sertir des mots que d'avoir des idées.

Une Femme de Trente Ans nous paraît très supérieure : la pièce est plus travaillée, les épithètes sont mieux choisies et moins déclamatoires.

Elle a plus de trente ans... elle a vingt ans, te dis-je.
Je ne t'explique pas ce ravissant prodige;
Heureux de l'admirer, je ne veux pas savoir
Si la fleur qui m'embaume est une fleur du soir, —

et les strophes continuent voluptueuses et triomphales.

La Boîte de Pandore va nous être une déception :

Tu m'as ensorcelé, perfide : je t'adore,
Jettatrice ! et, malgré l'exorcisme aux vains mots, (1)
Nos amours sont liés ainsi que des jumeaux, (2)
Et qu'on les désunisse, ils se joindront encore !

Après ce début prometteur, ce sont seulement des curiosités assez peu relevées qu'il nous dévoile.

* * *

La vie littéraire tient une place éminente dans les *Poésies parisiennes*. Elle remplit presque exclusivement toute la seconde partie du volume, et abonde en renseignements sur les amitiés et les admirations du poète, sur ses tendances, sur son caractère.

(1) La qualification, « aux vains mots », serait applicable dans la pièce à bien d'autres choses qu'à l'exorcisme !

(2) Une image que l'auteur aurait été bien embarrassé de représenter, à moins qu'il n'ait pensé aux fameux frères siamois !

Il faut noter, à sa louange, qu'il se plaît à célébrer la gloire des autres.

C'est avec une joie généreuse qu'il consacre un long éloge aux *Emaux et Camées* de Théophile Gautier (1). Le jeune disciple de vingt ans veut lutter avec le vieux maître d'invention verbale et de somptuosité. Sut-il jamais ce qu'il fallait entendre par

Les fauves rayons des halones,
et
L'éclair magique où les termites
Fondent leurs élans amoureux ?

Ce n'est pas très probable. Il ne voyait là sans doute que des *vocables rares*, faits pour montrer aux profanes à quel degré de richesse peut s'élever l'imagination d'un poète. Il loue dans d'agréables quatrains la variété des rythmes.

.....

O divine variété,

Qui fais dire, fée immortelle,
Par ton changement infini :
C'est le ciseau de Praxitèle,
C'est le crayon de Gavarni !

L'intention est louable, l'admiration sincère et souvent joliment exprimée. Le jeune peintre, encore inexpérimenté, a mis sur sa palette toutes les couleurs du maître pour le glorifier (2).

Il reprendra plus tard dans les *Portraits de Maîtres* cette idée dont il est déjà pénétré dans *Elle et Lui*,

(1) Troisième édition, 1858.

(2) On sent aussi, en voyant associés les noms de Praxitèle et de Gavarni, l'élève de Banville et la marche vers le Parnasse.

qu'il ne faut pas critiquer le génie, mais l'accepter et l'admirer sans s'arrêter aux défauts du marbre ou aux détails du coup de ciseau (1).

On a tout dit sur les tristes amours de George Sand et de Musset, mais des Essarts n'admet pas que l'on touche à ces amours de dieux.

Leur union n'était qu'un duel et qu'une guerre,
Et chacun d'eux, muet comme un tortionnaire,
Dans un de ces combats qui veulent un vainqueur,
S'efforçait d'aspirer le sang de l'autre cœur,
Quand un des deux lutteurs s'est affaissé — mystères
Qui n'ont pas arrêté les tardifs pamphlétaires,
Secret qui ne devait être su que de Dieu !
Qui de vous a compris ces ivresses de feu ?...

Saluez avec respect, et bornez-vous à dire :

..... « Ils furent grands et beaux ! » —

car la beauté excuse tout, et il cherche à nous donner une vision de leurs enlacements « de géante et d'archange » (2).

C'est la Beauté encore qu'il glorifie dans *Philoxène*

(1) *George Sand*, p. 113.

« Mais qui donc oserait faire un crime à ce loyal esprit d'un excès de confiance dans la nature humaine ? De pareils excès n'appartiennent qu'aux grandes âmes ; ils ne sont pas à la portée des âmes médiocres, véritable rebut et fléau de notre temps. Visions, illusions, soit ; ceux qui n'ont jamais rien su voir sont bien à l'abri des visions et, quant aux illusions, ceux qui n'ont cru jamais à rien en sont préservés ».

(2) Les expressions vont parfois jusqu'à des exagérations ridicules.

Eux dont chaque caresse était une torture,
Et qui, presque étouffés dans leurs bras palpitants,
Faisaient craquer leurs os comme deux combattants.

.....
Les bois déracinés par leur puissante main.

.....
Et les cris effrayants qui sortaient de leurs bouches,
Faisaient mugir l'écho dans les antres farouches.

Boyer, c'est elle qu'il célèbre dans l'art précieux et déjà démodé de *Théodore de Banville*, son véritable modèle, son ami d'élection.

Le sonnet qu'il lui dédie est une mosaïque amusante de mots rares et de rimes riches comme *Banville* les aimait.

Le poète voudrait, loin des bruits prosaïques,
Bercé dans les langueurs du kief oriental,
Rêver au doux pays parfumé de santal,
Dans les kiosques à jour, pavés de mosaïques.

Même inspiration dans cette sorte de Marseillaise poétique, la *Chanson de Janvier*, où il fait vœu d'aimer l'art avant tout, de lutter, de chanter, de souffrir pour le triomphe de l'art.

La Beauté, « fille des Dieux », peut prendre des formes très diverses. Dans sa *Chanson du Lundi*, il énumère les écrivains de son entourage en qualifiant d'un mot flatteur le genre de chaque talent.

Fier à dominer un Serbe,
Belle à charmer un Roméo,
La chanson la plus superbe
Sort des lèvres de Théo.

Familière et provocante,
Avec son ton aigrelet,
La chanson la plus piquante
Part de Charles Monselet (1).

(1) Peut-être présentait-il qu'il figurerait dans l'amusante pièce *Inventeur et Inventés* (Monselet, *Poésies Complètes*, Paris, 1889, in-18, p. 230).

Et, sur le seuil de la gazette
Me tenant, par ce flot heurté,
Jé dis à chacun et répète :
Mais voilà longtemps, ô poète,
Que je vous tiens pour inventé !...

Svelte comme une bergère,
Sautillante comme un nain,
La chanson la plus légère
C'est la tienne, cher Janin.

Il a horreur de la vulgarité où aboutit si facilement le réalisme et voue aux dieux infernaux, dans son invective *aux Petits Poètes*, tous ceux qui conduisent la Muse en mauvaise compagnie, et mèneraient à la guinguette la déesse au blanc peplum.

Qu'un journaliste virulent comme Veuillot se mêle de faire des vers, il ne le veut pas tolérer, parce qu'il ne mettrait pas le grand lutteur catholique à sa véritable place et ne voyait pas ce qu'il y avait en lui de force, de courage et d'éloquence. Pourtant Veuillot s'apparente aux grands révolutionnaires que des Essarts admirait tant et qu'il chantera avec une si naïve conviction dans les *Poèmes de la Révolution*. Il pousse l'injustice jusqu'à déclarer que les vers de Veuillot ne vaudront jamais rien et que :

Il leur manquerait toujours
Les signes des grands artistes,
Le rayon d'or des amours,
La finesse des contours,
Le charme des grâces tristes.

La tendresse du penseur,
Pour toute chose fragile,
Le dédain de l'oppresseur
Et la sereine douceur
Qui chante aux vers de Virgile ! (1)

Vous le savez, Aicard, Catulle,
Aimés des nouveaux Renduel;
D'Hervilly, plus léger qu'un tulle
Et des Essarts fils, cette bulle....
(Pour les dames, Emmanuel).

(1) *Veuillot chez la Muse.*

C'est vrai, mais Veuillot avait autre chose, et qui valait mieux, l'étoffe d'un Juvénal, et des Essarts prenait cette puissance pour de la brutalité.

Lui aussi, s'est essayé dans la satire et l'on ne peut dire qu'il y ait échoué. L'honnêteté parfaite de son cœur lui a dicté un vigoureux sonnet contre un homme d'argent (1) et une pièce philosophique sur l'incertitude des jugements humains (2). Ce sont d'honorables essais qui font pressentir le futur poète de la Révolution.

L'Eternel Gulliver repose sur cette idée que toutes nos représentations se déforment selon notre âge. Le poète disait, en écrivant cette page, sa propre histoire et celle de tous les hommes qui prennent jeunes ou vieux des illusions pour guides et voient les hommes et les choses en grand ou en petit, en beau ou en laid, suivant leur passion du jour.

* * *

Assurément il semble plus à l'aise dans la fantaisie et le genre léger que dans le domaine de la philosophie : les pièces alertes et pimpantes où débordent son cœur épris de danse, d'élégance et de beauté, sont les meilleures du livre.

Dans *Une Parisienne de Watteau*, il imagine les personnages du peintre transportés dans le monde

(1) Ce sonnet, à *Paul Juillerat*, ne manque pas de force et reste toujours d'actualité.

Le blason lui survient sans qu'on s'en formalise,
S'il a peu de devoirs, il se sait tous les droits,
Bien avec le théâtre, et mieux avec l'Eglise.

Prosternements des grands et caresses des rois,
Encensoir du poète et baisers de la femme,
Il a tout ce qu'on gagne au monde... A-t-il une âme ?

(2) *L'Eternel Gulliver*.

parisien du dix-neuvième siècle et trouve ces jolis vers :

Vous seriez reine à Trianon,
De par la grâce et la toilette,
Vous auriez pour sceptre mignon
L'ivoire fin d'une houlette.

Ces évocations du passé, de « cet âge bleu, jonquille et rose » le ravissent,

Et saisi d'un charme nouveau,
J'invite en parfait mousquetaire,
Une fille du grand Watteau,
A l'embarquement pour Cythère.

Dans *Soupers*, il peint la vie du fils de famille qui fréquente un monde très mêlé :

Poète, causeur, amoureux,
Je me suis senti bien heureux,
Heureux de vivre.

J'ai vu que l'esprit des aïeux
Narguait encor de mieux en mieux
L'humeur bourgeoise,
Et qu'on trouvait sous les volants
De mainte femme de trente ans
Une Gauloise !

Au gré de son caprice il suit les rêveries légères qui l'emmenent « loin de ce vent des proses » qui fane les lilas...

Nous avons beaucoup d'actions
Dans le soleil et dans la lune.

Il aimait la danse avec passion, et la chantait comme un art délicieux. Dans *la Danse Idéale*, de gracieuses jeunes filles tourbillonnent aux bras de leurs sveltes cavaliers. Un bal lui donne l'illusion

de vivre dans une fête perpétuelle et lui rouvre le paradis perdu.

Un peu moins que les vers toujours j'aimai la
 Voyage d'un moment vers un pays meilleur !
 [danse,

J'ai vu les vents du soir et les étoiles blondes
 Valser dans l'infini sur un air allemand.

Que de fois il dut, en valsant, esquisser un quatrain ou une ballade et rimer des triolets ! Les poèmes à forme fixe que Banville a tant aimés, étaient faits pour lui plaire : *Frivolités* est un rondeau redoublé, *le Dieu Caprice*, *Brunes et Blondes*, *les Petites Fleurettes* sont des ballades (1) et *le Mariage d'Araminte* une villanelle.

Il aurait voulu naître sous le ciel de la Grèce pour éterniser dans le marbre la beauté féminine. La femme le ravit par « ses poses que règle un art intelligent » ; elle est tour à tour Psyché, Hypathie, Pandore. Parfois il s'arrête à la contempler avec recueillement.

Je me sentais heureux d'admirer en silence
 La grâce féminine et la perfection (2),

mais le silence pèse au poète et il préfère lui parler, jeter à ses pieds des roses et des rimes. Tel jour, un

(1) Catulle Mendès en parle ainsi dans son rapport sur *le Mouvement Poétique français de 1867 à 1900*, Fasquelle, 1903, in-8°, p. 147.

« Je n'oublierai pas, surgi parmi les premiers, Emmanuel des Essarts qui, avant Théodore de Banville, restaura la ballade, et depuis témoigna par mainte œuvre de charme et de force, d'élévation fougueuse, l'activité d'un très pur esprit... ».

(2) *La Danse Idéale*.

sourire l'invite à d'aimables badinages, le lendemain quelque contretemps verse dans sa coupe une goutte amère.

Ainsi le sonnet où il exprime ses regrets de n'avoir pu assister à une réunion où l'avait convié la princesse de Solms. Une comédie, — et chez une princesse ! Quel rêve ! — et il avait fallu que le professeur du Lycée impérial de Sens y renonçât !

Que de trésors perdus et de ceux qu'on mendie,
Accueil princier, plaisirs choisis, rythmes dansants,
Un dialogue antique aux modernes accents,
Tout ce que l'élégance à la grâce dédie (1).

Autant que le bal il aimait le théâtre, tragédie classique, comédie sérieuse ou légère, comédie de salon. *La Pantomime* aussi lui inspira un long poème. Sous les masques de personnages qui appartiennent autant à Watteau qu'à la Comédie Italienne, il retrouve les grimaces des pauvres humains, dansant et riant pour se tromper eux-mêmes et tromper le public :

Ton drame est le drame éternel
Que la triste humanité joue.

Il aimait le spectacle pour lui-même, et aussi la salle ruisselante de lumière, les loges pleines de femmes richement parées, et les causeries dans les loges, à l'orchestre, dans les coulisses, où il se fait raconter les petites aventures des actrices pour les mettre en petit vers. *Le Mariage d'Araminte* est une fine raillerie, aux sonorités et aux rythmes moqueurs.

(1) *O mes regrets ! volez vers la noble applaudie...*

C'est une villanelle fort bien réussie et tout à fait régulière :

Araminte se marie !
 C'est la nouvelle du jour !
 Je ne veux pas qu'on en rie !
 Plus d'un déjà s'expatrie
 De l'orchestre ou du pourtour.
 Araminte se marie.

Il pleure les actrices aimées que la mort emporte en pleine jeunesse, en plein succès, et il couvre leur tombe de lauriers et de roses. Sa belle pièce à *Mademoiselle Fernand*, dédiée à Henri Cazalis, est empreinte d'un sentiment à la fois chaste et passionné, d'une émotion et d'une tristesse sincères.

Idéaliste, certes, il l'était plus que bien d'autres, mais le fantaisiste ailé ne dédaignait nullement de redescendre sur la terre pour faire un tour au buffet avec son ami Monselet. Il appréciait comme lui, en fin connaisseur, toutes les bonnes choses et admettait une *Fée de la Gourmandise*, comme il y en avait de la poésie et du ballet. Là encore il se montrait bon Parisien, et c'est un plaisir de l'entendre vanter cette belle qui a l'air

Bien moins d'une diva que d'une friandise.
 Son entretien choisi, par de fines saveurs
 Eveille le désir dans l'âme des rêveurs.
 Ses yeux qui dans les cœurs ont fait plus d'un
 [ravage
 Ont l'éclat fier et doux de la mûre sauvage.

Tout le morceau est pétillant de verve, une vraie coupe de champagne qu'il vide en l'honneur d'une appétissante beauté.

Ce sont des élans de jeunesse, ces *Poésies parisiennes* :

Avoir toujours vingt ans,.....
Faire envie au soleil, faire honte au printemps !

Des Essarts a suivi son programme. A sa jeunesse nous sommes redevables de ses enthousiasmes, de sa sensibilité, et de sa grâce.

Malgré la diversité de la forme, le fond reste toujours à peu près le même : il peint sa joie de vivre, ses impressions et ses goûts, — admiration pour les poètes contemporains, horreur de tout ce qui est trivial, laid ou triste. Il nous raconte sa vie d'étudiant et nous confie quelques-unes de ses aventures avec candeur. Son imagination flotte entre la fantaisie mélancolique d'un Musset très naïf et des visions de fêtes galantes dans le genre de Watteau, et sa gaieté naturelle l'emporte toujours. Jamais rien de profond dans ces poésies; ses chagrins d'amour sont vite oubliés et il repart pour Cythère sur un rythme joyeux. Dans ses accès de mélancolie, il aperçoit toujours « un doigt de rose ».

Certes il est romantique, mais incapable, heureusement pour lui, de la désespérance d'un Werther ou d'un René (1). Il est peu sensible à la nature : ses descriptions sont rares et imprécises en dépit d'épithètes abondantes et recherchées. On peut même dire que le sens du pittoresque lui manque, et il n'a pas l'air de s'en soucier autrement. Le style est vivant, les images sont ingénieuses. Les vers lui viennent sans effort, il n'a qu'à laisser courir sa

(1) La contrainte qu'il s'impose est très apparente dans les pièces mélodramatiques dont nous avons déjà parlé et où il nous semble avoir mal réussi, (*Les Revenants d'Alice*, *Le Repentir de Paul*, etc.).

plume « la bride sur le cou »... Ainsi la villanelle est de tous points charmante.

S'il a des modèles qui lui plaisent, il n'a pas encore de doctrine et n'est pas maître de sa forme. Il n'a sûrement jamais remis vingt fois sur le métier son ouvrage, et il ne faut pas le regretter : il en aurait peut-être terni la fraîcheur. L'impression qu'on garde du livre est en somme agréable.

CHAPITRE III

LES ELEVATIONS

Dans les *Elévations* (1) le talent de des Essarts s'affirme. Ce ne sont plus les essais d'un très jeune poète, mais l'œuvre déjà mûre et plus soignée d'un homme en pleine possession de ses idées et de sa langue poétique.

C'est en 1864 que parut ce recueil. La critique l'accueillit avec faveur : Sainte-Beuve, dans les *Nouveaux Lundis*, Théophile Gautier, dans son rapport sur *Les Progrès de la Poésie Française depuis 1830* (2), où il en donne cette appréciation flatteuse :

« Nourri de l'antiquité grecque et latine, des Essarts la mélange dans les proportions les plus heureuses avec la modernité la plus récente. Parfois, la

(1) Des Essarts n'est pas le premier qui ait trouvé ce titre : Vigny avait projeté de grouper douze poèmes sous le titre *Elévations*. Deux seulement ont paru dans le *Livre Moderne*, — *Les Amants de Montmorency* (27 avril 1830) et *Paris* (16 janvier 1831). Les autres n'ont pas reçu leur forme définitive.

Cf. les notes de M. Fernand Baldensperger, *Poèmes*, [*Œuvres Complètes d'Alfred de Vigny.*] Conard, 1914, in-8°, p. 359.

Baudelaire a donné le nom d'*Elévation* à un des poèmes des *Fleurs du Mal*.

(2) *Histoire du Romantisme suivie de Notices Romantiques et d'une Etude sur la Poésie Française*, (1830-1868). Paris, 1874, in-18, p. 376-378.

robe à la mode dont sa Muse est revêtue dans *les Poésies parisiennes* prend 'des plis de tunique et appelle quelque chaste statue grecque... Une goutte de vieux nectar mythologique tombe parfois au fond du verre à vin de Champagne et en empêche le pétilllement trop vif... Dans *les Elévations* l'auteur peut laisser ouvrir à son lyrisme des ailes qui se seraient brûlées aux bougies d'un salon; il vole à plein ciel, chassant devant lui l'essaim des strophes, et ne redescend que sur les cimes ».

En 1874, des Essarts en donne une nouvelle édition. Il regardait ce recueil comme un de ses meilleurs ouvrages et l'avait retaillé et poli, comme il nous l'explique dans sa préface :

« C'est un volume tout nouveau qu'en réalité nous soumettons à la critique, un volume accru de six morceaux qui ne figuraient pas dans l'édition première, mais, en revanche allégé d'une vingtaine de pièces trop inspirées par des réminiscences mythologiques et cet amour de la Grèce dont les poètes ne cesseront jamais d'être blessés » (1).

Le recueil devenait ainsi plus homogène, mais il est regrettable qu'il n'en ait pas groupé les différentes pièces d'après les idées principales d'où elles procèdent. En effet la plupart d'entre elles sont dérivées de théories chères aux grands Romantiques et qu'il a pieusement gardées telles qu'il les avait reçues de ses maîtres. Ce sont des réponses à ces trois questions :

(1) Il se proposait d'ailleurs d'y revenir plus tard dans une série de pièces sur l'antiquité. Nous traiterons ces pièces dans le chapitre des *Poèmes détachés*.

Comment le poète conçoit-il l'idée de Dieu et le rôle des religions ?

Quel rapport voit-il entre l'homme et la nature ?

Quelle est la mission du poète parmi les hommes ?

Nous essaierons de voir comment il les a comprises et développées dans ses *Elévations* qui constituent la profession de foi idéaliste la plus enthousiaste et la plus sincère.

En lui débordent « les sensations, les nobles désirs, les aspirations généreuses; le jeune auteur voudrait tout réunir, tout embrasser » (1).

* * *

Elevé dans un milieu respectueux des croyances religieuses, et où les vertus et les beaux sentiments étaient habituels, il avait en son père un parfait exemple de l'écrivain pour qui les questions d'intérêt et de vanité comptent peu. Dans la dédicace de son livre, le fils rend hommage à ce père qui lui a appris à aimer la Beauté et lui a tracé une règle de conduite qu'il suivra toujours invariablement droite.

Ton cœur est un soleil où j'ai puisé la flamme
Des adorations et des nobles ferveurs,
Croyance à l'Idéal et culte de la femme.

Il le remercie de l'avoir élevé dans l'idée chrétienne et montre aussitôt que sa religion est surtout de tendance philanthropique.

Vers les bleus horizons tournant mes yeux rêveurs,
Tu m'as fait contempler, à travers la nature,
Celui qui pour les croix suscite les Sauveurs...

(1) Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, vol. X, de la *Poésie* en 1865, Paris, 1868, in-18, p. 119.

L'amour des opprimés, ainsi qu'une pythie,
Tressaille dans mon être, et j'ai toujours fêté
Celui qui, pour sa foi, s'offre comme une hostie.

A plusieurs reprises il est revenu sur ces idées en essayant de les préciser. *La Vie harmonieuse* marque comme le point de départ de son évolution philosophique et morale. Il regrette de n'être pas né citoyen d'une de ces villes grecques qu'il s'imaginait si belles.

Son éducation universitaire en a fait un gréco-latin; sa vraie patrie d'adoption c'est Athènes, et c'est Rome. Il connaît très bien les grands auteurs et serait capable de citer par cœur les plus beaux passages des tragiques grecs, de Lucrèce ou d'Horace.

Sous la splendeur de la phrase antique, il aperçoit des cités blanches peuplées d'hommes diserts qui s'entretiennent, en se promenant sur l'agora ou le forum, de politique, de philosophie, de poésie et d'art. Mais s'il connaît à peu près l'histoire politique des cités grecques et de Rome, il ne sait rien de leur histoire économique ou sociale et ne voit pas les tares du monde antique, comme s'il avait oublié que la vie civilisée reposait alors sur l'esclavage, la contrainte, la violence et la douleur.

C'est en des vers limpides qu'il nous expose le charme de la vie eurythmique qui se déroule noblement et sans à-coups, à la façon d'un chœur. Il eût été

Heureux d'un idéal visible et limité.

J'eusse borné mes vœux et mesuré mon rêve
Au soleil fugitif, au mois, à la saison,

A tout ce qui se voit, à tout ce qui s'achève,
Aux contours arrêtés d'un petit horizon...

O ! la vie adorable, élégante et facile ! (1).

Il ne semble pas voir que cette vie d'égoïste et de dilettante, on peut fort bien la mener dans le monde moderne, et qu'une foule d'épicuriens, parmi lesquels il serait permis de citer Anatole France, paraissent y avoir trouvé des charmes infinis.

Cependant des Essarts n'est pas un simple dilettante : il pouvait exalter la sérénité du païen « grand dans la familiarité et simple dans la grandeur : inaccessible à l'émotion violente, ignorant du cri discordant, du geste tumultueux, de la note fausse, du sanglot véhément, et laissant couler la parole comme le regard ou le sourire » (2), mais le sentiment de la responsabilité morale s'est pour toujours imposé à son esprit et à son cœur : il se sait des devoirs à remplir et des obstacles à vaincre pour obéir à la loi divine qui domine la vie.

Sa conception du Christianisme est toute philosophique. Il connaît très superficiellement le dogme et s'en préoccupe peu. Le Christ est pour lui un génie divin qui s'apparente à Platon et a surtout enseigné à avoir pitié des foules, des faibles, des humbles, des pauvres, dont les dieux païens ne daignaient point se soucier. Des Essarts n'a pas été chrétien comme Chateaubriand, par admiration des temples et des rites auxquels il n'a jamais fait grande attention. Il l'a été par bonté de cœur, mais, — comme

(1) *La Vie harmonieuse.*

(2) *Voyages de l'Esprit*, p. 80.

la pitié gâte le plaisir de vivre, — littérateur, il gardera la mentalité d'un aristocrate grec ou romain; philosophe, il regrettera toujours la sérénité de la vie antique. On lui saura gré de sa fidélité constante à l'idéal chrétien, longtemps à la mode chez les Romantiques, mais qui commençait à céder la place à des conceptions toutes différentes. Cependant on remarquera que des Essarts ne fut jamais un esprit d'avant-garde et qu'il faut toujours tenir compte avec lui d'un certain retardement de la pensée. Il en usera d'ailleurs librement avec le Christianisme, au point de ne pas repousser absolument la métempsychose, ni le salut sous la forme du Nirvâna.

Il faut noter ici la grande influence de sa femme, dont « les nobles tendances et le goût sévère » avaient dicté le choix des poèmes à conserver dans *les Elévations*. Protestante, elle avait étudié les Evangiles avec intelligence et l'avait ramené beaucoup plus près du véritable idéal chrétien. On le voit clairement dans *le Veilleur de Nuit*, d'une inspiration toute morale et qui n'a plus rien d'antique :

De même l'âme humaine, aux voluptés livrée,
Dans les flots du Léthé semble s'être énivrée,
Et, dans l'oubli des sens noyant tout son passé,
S'endort sur un hamac par l'Amour balancé,
Quand un appel vibrant, au milieu du silence,
Trouble de son sommeil la stupide indolence,
Et, pâle réveillée, elle écoute venir,
Comme un veilleur de nuit, le lointain souvenir.

Les idées chrétiennes apparaissent très nettement dans *le Rêve de Platon*, pièce assez singulière, mais qui offre de réelles beautés et relie la pensée ancienne à la pensée nouvelle. Platon, entouré de ses

disciples, rêve sur les destinées humaines. Le philosophe est bien présenté : le tableau, sobre et grave, rappelle beaucoup les beaux vers de Laprade :

Sunium ! Sunium ! ô divin promontoire
 Que la mer de Myrtho baigne amoureusement,
 Ta cime a vu trôner le sage dans sa gloire !
 Il a mêlé sa voix à ton gémissement !

Ses disciples, drapés dans leurs manteaux de laine,
 Dans les myrthes en fleurs se groupant au hasard,
 Recevaient en leurs cœurs, muets et sans haleine,
 Le baume qui coulait des lèvres du vieillard (1).

Des Essarts nous montre Platon détrompant ses disciples : ils croient que le maître a vu l'Atlantide sortir au loin des flots. Tous ces vieux mythes sont morts, leur dit-il, ce n'est pas d'eux que l'humanité recevra la révélation de la vérité suprême. Et dans une vision beaucoup trop précise pour être vraisemblable, Platon aperçoit le Calvaire.

.....sur ce gibet un Juste est étendu.

Calme comme un enfant, et doux comme une femme,
 Qui, le front rayonnant d'une céleste flamme,
 Semble un esclave-Dieu sur la croix descendu...

C'est le révélateur des clartés éternelles,
 Aux proscrits de la terre ouvrant les cieux fermés;
 C'est le libérateur qui vient donner des ailes
 A l'esprit retenu dans les prisons charnelles;
 C'est le consolateur de tous les opprimés...

Prométhée, ô captif absous ! brise tes chaînes;
 Une main vengeresse a tué le vautour;
 Et, pour guider nos fils vers les ères prochaines,
 Où la nuit du passé fuira devant le jour,
 Lève-toi sur le monde, aurore de l'Amour !

(1) Victor de Laprade : *Sunium, Œuvres poétiques*, tome I, Lemerre, p. 177.

Cet écho de Laprade surprend un peu à une époque où, dans le camp libéral, le respect de la religion devient plus rare et l'intolérance plus vive et où le Romantisme se flétrit avec *les Fleurs du Mal* (1) pour laisser le champ libre au Parnasse que le symbolisme et le naturalisme éclipseront bientôt. Le Christianisme est donc salué par lui comme une force de renouvellement du monde et une énergie philanthropique. La théologie reste vague, l'image du Christ imprécise, les côtés profonds et si tristes de la doctrine sont laissés dans l'ombre... Jésus est un ami des pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Le poète n'en a pas cherché davantage. C'est le thème de l'oratorio de César Franck (Rédemption) qui expose « la déchéance du monde païen et le rachat de l'univers par le message du Christ, puis, la nouvelle inquiétude de l'humanité et les promesses nouvelles de mansuétude et de pardon » (2).

Et, comme il vantait tout à l'heure l'état grec

Songe de Pythagore, rêve d'un Dorien,
Harmonieux état réglé par la musique,
Où la loi se conforme au Rhythme aérien, (3)

il s'éprendra à l'occasion des rêveries de l'Inde et dédiera à Auguste Vacquerie une pièce sur *les Métempsychoses*, où il ne paraît avoir vu qu'un amusement,

(1) Bien que Baudelaire soit aujourd'hui considéré par certains esprits comme revenu au catholicisme intégral par sa violente exécution de la vie et de l'amour, ce n'est pas sans doute sous cet aspect que ses contemporains l'avaient vu et il nous semble qu'il y a quelque chose de paradoxal dans cette découverte.

(2) F. Baldensperger : *César Franck, l'Artiste et son Œuvre. Courrier Musical*, 15 mai 1901.

(3) *La Vie harmonieuse*.

et la termine par une conclusion très précise en faveur du Nirvâna.

Dans la flamme qui divinise,
Plonge ton vacillant flambeau
Sur les cimes où fraternise
Le Bien suprême avec le Beau.
Et libre enfin de tes épreuves
Aux corps multiples dis adieu,
Et va, comme à la mer les fleuves,
T'absorber pour jamais en Dieu !

Le poète a parcouru ainsi tous les cycles des grandes religions. Parti du paganisme, dont la beauté l'enchanté, il a salué en passant « le Bon Dieu » des Chrétiens, puis s'est arrêté complaisamment devant les croyances brahmaniques et s'est aventuré jusqu'à l'anéantissement du bouddhiste. C'est le « que sais-je ? » de Montaigne.

Deux fois, il s'est arrêté devant le problème de la mort, et, dans les deux poèmes nous trouvons la même absence de précision. Dans *Libera Nos*, il invoque la mort comme une libératrice.

J'aspire au rendez-vous fraternel des esclaves
Où, comme un Spartacus qui nous rouvre l'espoir,
La Mort brise des fers et nous dit de la suivre;
Et je cherche au lointain cet Ange qui délivre,
Passant à travers l'ombre avec un drapeau noir !

Ubi Mors paraphrase un mot de Sénèque « Quidquid aetatis retro est, mors tenet », et déclare

La Mort c'est le passé, ce n'est plus l'avenir !

Son esprit candide ne paraît pas voir que l'avenir va devenir le passé, après la minute fugitive où il

aura été le présent : si donc la Mort possède tout le passé, comme elle est certaine de posséder un jour tout l'avenir, elle possède en réalité tout. Il est vrai qu'au-delà du tombeau,

Loin des communes épouvantes,
Au-dessus de l'église et du caveau profond,
Avenir, présent, tout s'unit et se confond
Dans les éternités vivantes —

mais c'est un pur acte de foi qui ne résout pas la question.

On pourrait soutenir que la religion de des Essarts, au temps de sa jeunesse, ne fut pas autre chose que le culte de la Beauté, l'idée de beauté, telle que la concevait Platon : ce qu'il y a d'absolu dans notre connaissance de la beauté des choses, le type éternel que notre intelligence peut saisir alors que nos sens ne perçoivent que le particulier et l'individuel; la beauté physique qui charme à la fois nos sens et notre intelligence; la beauté intellectuelle manifestée dans les œuvres de l'esprit; la beauté morale manifestée dans les œuvres des vertus, qui ne charme que la seule raison. Au-delà de ce que voit et entend notre intelligence, elle peut imaginer des corps plus parfaits, des esprits plus vastes, des actes plus nobles que ceux dont elle a constaté la réalité. C'est le champ de l'idéal ouvert devant le poète : le but est inaccessible parce qu'il est divin, mais il faut s'efforcer de s'en rapprocher.

Parmi les créations de l'esprit, c'est à la beauté littéraire qu'il est surtout sensible, car il était peu musicien et n'était pas connaisseur en art. C'est pour

cela qu'il dédie son *Hymne à la Beauté* à Théodore de Banville, le dieu de la rime et de la saine poésie :

O donneuse de vie, et d'immortalité,
Mère au flanc généreux des Vénus et des Eves,
C'est toi, c'est toujours toi que poursuivent mes rêves,
Toi seule que j'invoque, ô parfaite Beauté !

Il l'a cherchée jusque dans l'Olympe, à travers les œuvres des sculpteurs, des peintres, des poètes; il a prié aux genoux de la Vénus de Milo et il a compris que l'amour est l'offrande par excellence dont se réjouit le cœur de la Beauté. Il a aimé la Beauté vivante, sous les espèces de la jeune fille et de la femme (qu'il a copieusement chantées dans les *Poésies parisiennes*) et il finit par ne plus bien distinguer entre la Femme et la Muse qui se confondront, pour lui, dans *l'Inspiratrice*, lorsqu'il aura trouvé, dans sa première femme, une conseillère d'esprit ferme et de goût averti.

La pièce qu'il dédie à sa mémoire, dans la seconde édition des *Elévations*, nous semble une de ses meilleures œuvres, parce qu'elle lui fut dictée par un sentiment vrai et profond, et que la part de la rhétorique y est réduite au minimum :

Qu'il t'appartienne encor ce livre, ô noble femme,
Qui fus, dans l'union de nos cœurs fiancés,
Mieux qu'épouse et que sœur, la moitié de mon âme.

Comme deux vols d'oiseaux fraternels, nos penses
Tendaient d'un même élan aux cimes poétiques,
Nos rêves par un souffle unique étaient bercés.

Moi plus souvent épris des souvenirs antiques,
Toi sans cesse attentive à l'idéal chrétien,
Chaque jour rapprochait nos ailes sympathiques.

.....
Sois Béatrice ! au fond d'un ciel inexploré,
Dans un astre de gloire et d'azur, ta demeure,
Plane sur ma misère, ange transfiguré !

* * *

La magnificence de la Nature a inspiré nombre de Romantiques. Ils se sont glorifiés de l'avoir retrouvée, d'avoir su la contempler, la peindre, la faire parler, lui prêter un cœur et une âme. Le sentiment du mystère qui entoure les grandes forces de la Nature, l'horreur sacrée des grands bois, la pureté orgueilleuse et farouche des montagnes, l'humeur sauvage de la mer, la variété inépuisable de ses aspects, ils ont essayé de tout peindre et de tout dramatiser. Des Essarts n'a pas eu assez d'imagination pour les suivre : il regardait à peine ce qui l'entourait et il n'a jamais cherché à le faire voir. Devant les plus beaux spectacles, ses impressions restent sommaires.

Dans la pièce de son père, qui précéda la publication des *Poésies parisiennes*, se trouve une description pittoresque et exacte de la côte basque, entre Biarritz et la frontière espagnole. C'est bien vu et bien « mis en place ». On ne rencontre rien de pareil dans l'œuvre du fils. On notera par-ci par-là quelques esquisses qui sont souvent des réminiscences. S'il dit dans *le Veilleur de Nuit* :

Dans les vieilles cités de notre blonde Alsace,
Quand la lune fidèle argente la rosace
Des églises aux murs brodés de trèfles blancs,

on se rappelle involontairement que Hugo avait déjà admiré l'Alhambra,

Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs ! (1).

Dans *Consolatrix Afflictorum* on sent l'influence du chantre de Milly. C'est une des pièces les mieux venues et les plus musicales du recueil, mais, en somme, il ne fait que reprendre le thème de la Nature au sein de laquelle l'homme malheureux peut toujours retrouver la paix. C'est *l'Alma Parens* de Victor de Laprade qui, malgré son apparente indifférence, prend part aux joies et aux peines de ses enfants bien-aimés.

Quand il écrit *le Parc*, une de ses plus longues pièces descriptives, il reste vague et imprécis :

Qu'il était beau ce parc aux feuillages antiques,
Ce parc, où la tribu des arbres exotiques
Flottait, mélodieuse, au frôlement de l'air.

Il se dit

Las des prés flamboyants où se dore la gerbe,
sans paraître se douter que le blé ne pousse pas dans
les prés mais dans les champs. S'il parle des pins
sacrés et des chênes divins, c'est qu'il pense à Dodone. Il ne s'est intéressé à ce parc que parce qu'il
lui rappelait un des plus doux souvenirs de sa jeunesse. Et la nature lui semble refléter l'état de son
âme parce qu'il lui prête ses propres sentiments.

Mais t'aurais-je admiré d'une ivresse si franche,
T'aurais-je dit adieu d'un si profond émoi,
O parc, si le gazon, le nid, la fleur, la branche,
N'étaient, à l'heure intime où notre âme s'épanche,
Autant de confidents et de témoins pour moi.

(1) *Grenade, (Orientales).*

.....
Pas une aile d'oiseau qui me soit étrangère,
Pas un atome errant qui ne me soit ami !

C'est un véritable chant d'amour qu'il adresse à la
Provence. C'est encore d'amour que parle *le Rossignol à la Rose*, quand il se croit dédaigné :

A l'heure où, la corolle close,
Lasses, sous les nids roucouleurs
Dorment les fleurs...

La souffrance est *La Sœur de l'Amour* dont elle
relève la saveur.

La fleur de la tendresse au calice embaumé
Répand plus de parfums sous les premières larmes,
Comme après la rosée un lilas ranimé.

On retrouve là l'accent de la *Nuit d'octobre* (1).

Il ne manque jamais de prendre à témoin les
vents, les chênes frémissants, les pins sonores, les
yeuses, les roseaux. Dans toutes ces pièces, c'est la
Nature qu'il voit à travers lui-même, c'est lui qu'il
perçoit à travers les choses.

* * *

Nous arrivons enfin à l'idée chère entre toutes :
glorification du poète et exaltation de sa mission
prophétique dans l'humanité.

« Après Juillet », dit L. Dorison dans son étude
sur Vigny, « ce qu'ont rêvé les poètes, c'est de pré-
parer un nouvel âge social et moral. Par les vers,
par le roman, et par le drame, ils entreprennent

(1) La joie a pour symbole une plante brisée.
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.

leur enseignement... il leur semble qu'ils ont charge d'âmes... Lamartine s'adresse au peuple en langue rythmée..., Hugo, Dumas, Vigny changent le théâtre en tribune. Sainte-Beuve est au *Globe* près de Pierre Leroux » (1).

L'orgueil des poètes fait sourire quand il n'a pas l'excuse du talent, mais, chez le véritable artiste, c'est un sentiment noble, respectable, et fécond, car le poète *crée*, fait quelque chose de rien, et, les mots seuls formant sa matière première, son industrie se révèle supérieure à toutes les autres, puisqu'il n'a pas besoin d'instruments comme le musicien, de couleurs comme le peintre, de marbre comme le statuaire. Il prend les mots dont le vulgaire fait souvent si mauvais usage, les rend lumineux tant il les charge de sens, les rend harmonieux tant il les dispose avec art. Il émeut les cœurs, enflamme les courages et déchaîne les indignations. Il donne aux rêves un relief et une intensité que n'aura jamais la vie; il fait œuvre divine : il est vraiment fils des dieux.

Des Essarts n'a pas été un grand poète; cependant il fut poète : c'est en vers qu'il s'est le mieux exprimé, qu'il a donné le meilleur de lui-même, et chanté, en toute sincérité, la grandeur de la vocation poétique.

Pour la célébrer plus dignement, il a été chercher les vieux mythes de Prométhée et de Psyché.

Prométhée, condamné aux plus affreux supplices

(1) Needham, *Le Développement de l'Esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX^e siècle*. Champion, 1926, in-8°, p. 76.

pour avoir dérobé le feu du ciel, n'est-ce pas le poète
que son larcin sublime a fait presque un dieu ?
Comme il est beau, sur le roc désolé, où il n'a pour
visiteur

Que l'éclair dont la dent vient déchirer la cime,
Pour compagnon que le vautour (1).

Comme il est grand dans les fers et brave héroï-
quement son bourreau !

Mais sur toi l'injustice a passé comme une onde
Dont le sillon s'efface au baiser du soleil.
Tu ne te repens plus de ton œuvre féconde
Et tu souffres, joyeux, pour le bonheur du monde
Qui te doit son premier réveil.

Si Prométhée a contre lui les dieux et leur puis-
sance, il a pour lui la pitié des belles Océanides :

C'est assez pour un dieu, c'est beaucoup pour un homme.
Ainsi, quand vous souffrez, ô lutteurs, ô penseurs,
Vous, tribuns qui rêvez ou de Sparte ou de Rome,
O grands faiseurs d'ingrats et de parjures, comme
Vous succomberiez sans vos sœurs —

et le mythe s'achève en péan en l'honneur des
femmes.

La Boîte de Psyché célèbre encore la douloureuse
recherche de l'artiste :

C'est le désir humain, ce chercheur tourmenté,
Qui croit porter en lui l'éternelle Beauté,
Et, trop impatient de contempler son rêve,
Tombe mort à l'aspect de la réalité !

La Pourpre serait à citer presque tout entière, car
nulle pièce ne grandit le poète de façon si démesurée.

(1) *Les Océanides.*

Pour Hégésippe Moreau :

C'est un roi qu'un poète, et la hache des lois
Tua Chénier du temps que l'on tuait les rois... (1).

Pour des Essarts le poète est plus encore, c'est un dieu, c'est la colonne lumineuse marchant vers Israël.

Quand le poète passe au travers de la vie,
En jetant à la foule, irritée ou ravie,
Aux faibles comme aux forts, aux bons comme aux
[méchants.

La bénédiction sublime de ses chants;
D'où vient, qu'à nos regards, tout son être étincelle ?
Un flot tourbillonnant de lumière ruisselle
Sur son corps, et l'on voit resplendir ses haillons
Plus que le fauve acier des hardis bataillons.
C'est, qu'à son flanc blessé qui palpite et qui saigne,
Il porte, roi proscrit, la pourpre de son règne;
Qu'il soit Goethe ou Byron, triomphant ou martyr,
Jamais on n'éteindra cette flamme de Tyr,
Flamme à l'éclat fidèle et qui toujours désigne
Ce compagnon de l'aigle et ce frère du cygne.

Si le poète est grand, presque jusqu'à être divinisé, c'est qu'il surpasse les autres hommes en intelligence et surtout en valeur morale. Prêtre de la Beauté, incorruptible gardien de son culte, héros des grandes entreprises, inspirateur de magnanimité et d'héroïsme, c'est lui le roi d'armes de la noblesse morale, qui dénonce les félons et les traîtres, qui est toujours prêt à saisir la lyre pour battre le rappel de la vaillance et de l'idéal.

Le temps où écrivait des Essarts (1864) n'était pas un temps héroïque; le plaisir était à l'ordre du jour.

(1) *Lacenaire Poète. Poésies*, Lemerre, 1890, p. 127.

Le poète en est réduit à envier les *Jeunes d'Autrefois*, qui avaient pu mettre l'action au service de leur rêve. Ceux-là avaient une foi plus robuste que la nôtre; ils ignoraient le doute et la vanité qui craint le ridicule; plus braves que nous, ils savaient oser :

Et vous avez — heureux ! vécu votre idéal !

C'est un aveu mélancolique de notre impuissance dans une société très compliquée, où mille liens nous entravent; c'est le regret d'un temps où les personnalités étaient plus fortes et plus libres d'obéir aux élans de leur génie ou de leur conscience.

Il se rendait vaguement compte que sa faiblesse physique et le manque absolu d'entraînement lui interdisaient un rôle vraiment actif dans la vie. Il ne pouvait être ni soldat ni marin, ni même tribun; il avait besoin d'une atmosphère paisible, d'une vie calme et réglée, d'affections vigilantes toujours en éveil autour de lui. Il savait qu'il ne pouvait jouer un rôle que par l'intelligence et le talent et il le regrettait : ce pacifique rêvait de lauriers et choisissait Hercule comme sujet de thèse.

La révolte de la Pologne contre la tyrannie moscovite trouva chez lui de chaudes sympathies. *La Martyre* célèbre la vaillance d'une femme polonaise qui soutient le courage de ses compatriotes révoltés et périt, massacrée par des cosaques. La pièce, inégale, renferme de réelles beautés : il y passe vraiment un souffle épique :

Une femme, soldat d'hier, tu ne sais pas
Ce qu'est la femme à l'heure étrange des tueries;
Son apparition vient, comme les féeries,
Diviniser l'horreur du meurtre et du trépas.

Dans *le Plongeur*, le poète admire la hardiesse de celui qui va cueillir les perles au fond des mers. Ce travail le fait penser aux recherches historiques, alors si à la mode, pour retrouver les trésors spirituels du passé. Mais l'époque n'était plus propice aux grandes actions, car

L'histoire a pour égoût des temps comme les nôtres !...

Cependant on pourrait encore se passionner pour la liberté que « l'homme de Décembre » venait d'escamoter. Toute la jeunesse frémissait de rage en lisant *les Châtiments* sous le manteau de la cheminée, et en souhaitant le rétablissement de la République, aboutissement logique de toute l'histoire politique de la France depuis la Révolution. L'histoire vraie de la Révolution était encore à faire, et personne ne prévoyait les répercussions sociales que devait provoquer l'installation prolongée du régime républicain.

Comme tous les classiques, des Essarts avait l'âme républicaine au sens strictement politique du mot, et il se promit de vouer toutes ses forces au service de la Liberté. Il lui est resté fidèle et rien ne l'honore davantage : malgré bien des désillusions, il fut jusqu'à son dernier jour libéral et républicain.

Dès *les Elévations* on le voit prendre parti :

Résolu contempteur des triomphes iniques,
J'abhorre la victoire où le droit est absent,
Ma conscience, alors, se révolte et ressent
Un obstiné dégoût de ces lauriers cyniques (1).

Dans *les Amants de la Liberté*, il célèbre sa Déesse : la Liberté est proscrite mais elle a une cour :

(1) *Les Vaincus*.

Jamais en ses festins Cléopâtre adorée
Ne jeta dans les cœurs des désirs plus fougueux
Que cette vagabonde aux reines préférée,
Plus noble que les grands, plus pauvre que les gueux.

Et tous ces courtisans du malheur n'ont qu'un espoir, c'est de nous ramener leur grande fiancée pour lui donner enfin son temple et son autel ! L'ingratitude de la foule, sa haine, les supplices, la mort, rien ne les effraie.

Le poète enfin, dans *la Cité de l'Ame*, esquisse l'image de la cité rêvée. C'est le songe candide et irréalisable d'un pur intellectuel, qui ne connaît pas la loi d'airain de la concurrence et ne sait pas de quel poids pèsent dans la balance les nécessités économiques. Si les hommes n'étaient que de purs esprits, peut-être parviendraient-ils à s'entendre, mais leurs appétits les tiendront toujours en état de guerre ouverte ou sournoise, toujours aussi injuste et féroce.

* * *

En 1864 la jeunesse française avait encore bien des candeurs disparues depuis. Des Essarts a pensé comme la plupart de ses contemporains. Son livre serait peut-être plus concluant s'il l'avait présenté en meilleur ordre. Tel qu'il est, il lui fait grand honneur. S'il est vrai, comme l'a dit Banville, que le lyrisme est « l'expression de ce qu'il y a en nous de surnaturel et de ce qui dépasse nos appétits matériels et terrestres » (1), on peut dire que tout poète a l'âme religieuse, quel que soit le Dieu qu'il adore. Et, dans *les Elévations*, notre poète a su faire une œuvre vraiment lyrique.

(1) Banville, *Petit Traité...*, p. 115.

CHAPITRE IV

Poèmes de la Révolution

Quand les *Poèmes de la Révolution*, son ouvrage le plus achevé, parurent en 1879, Victor Hugo lui écrivit : « Vous avez fait un noble livre. Le poète y grave ses vers avec le style du citoyen. C'est bien. C'est beau. »

Les poètes s'occupaient volontiers de politique. Si Lamartine seul joua un grand rôle actif, Barbier écrivit des pamphlets en vers (*Iambes*, 1830-1831), Méry (*Némésis*, 1831), Béranger, Pierre Dupont (*Chant des ouvriers*, 1846) propagèrent leurs idées avec ardeur. Hugo dans *les Châtiments* (1853) attaqua furieusement l'Empire, et Laprade publia ses *Poèmes civiques* en 1873. Les historiens eux-mêmes ne s'abstenaient pas de proclamer leurs tendances et grâce à eux, les poètes trouvèrent dans l'histoire un fonds inépuisable de sujets où ils purent manifester à l'envi leur ardeur civique. Les Parnassiens avaient même cherché là l'antidote obligé de l'excès du lyrisme personnel (1).

(1) « La Révolution de juillet et l'esprit social et politique de l'époque n'ont d'autre résultat que de pousser certains poètes plus loin dans l'enthousiasme pour la liberté et de les fortifier dans la conception sociale du poète : ainsi Lamartine et Hugo ».

Needham : *Le Développement de l'Esthétique sociologique...*, page 66.

La Révolution offrait, plus que tout autre période de l'histoire, des thèmes d'une variété et d'une richesse merveilleuses; des Essarts ne l'avait pas sérieusement étudiée et n'avait d'ailleurs pas la puissance nécessaire pour évoquer ses grandes scènes et faire revivre ses grands acteurs. Il en avait appris l'histoire, comme tous les hommes de son temps, dans les *Girondins* de Lamartine, dans Michelet, Quinet, Louis Blanc et d'autres écrivains, qui, comme les philosophes de l'Encyclopédie, se refusaient absolument à pratiquer la « soumission du sujet à l'objet » (1), ne voulant pas se condamner eux-mêmes, ni l'opinion qu'ils entendaient faire prévaloir.

Ils n'avaient retenu que les documents favorables à leur doctrine, alors que, selon la vraie méthode scientifique, il n'est pas de théorie si séduisante qu'elle ne doive être abandonnée, dès que l'expérience la désavoue. Jusqu'aux *Origines* de Taine, tous les ouvrages, tous les cours traitant de la Révolution étaient conditionnés par l'esprit révolutionnaire et les idées qu'ils devaient répandre. C'est exactement le contraire de la soumission de l'histoire aux faits, qui doit être absolue si l'on veut élever l'histoire au rang de science.

Ce n'est pas des tableaux de la Révolution que des Essarts nous montre, mais la façon dont il aime à se les représenter, tels que Michelet les avait vus. Ce que Faguet dit du grand écrivain s'applique très bien à des Essarts. Michelet veut que les événe-

(1) Gaxotte : *La Révolution française*, Fayard, s.-d., in-12, p. 58.

ments « concourent à la réalisation d'une idée suprême;... l'histoire prophétisera la démocratie... parce qu'il est démocrate, et parce que, ainsi vue, l'histoire ressemble à un douloureux et magnifique exode » (1). Comme il est le plus candide et le meilleur des hommes, il ne cache pas son jeu : il écrira l'histoire en sectaire et en grand poète; il l'illuminera magnifiquement par un style rempli d'émotion et de couleur. Dans beaucoup de ses pièces, des Essarts lui a emprunté non seulement le thème mais des traits et jusqu'à des expressions. Quand on rapproche les textes, le génie poétique de l'historien est ce qui frappe le plus.

La sympathie de des Essarts pour les révolutionnaires est si chaude qu'elle se répand sur tous, à très peu d'exceptions près, en effusions lyriques, donnant l'impression d'une connaissance très imparfaite des événements et de la volonté systématique de glorifier les personnages. L'ouvrage saisit cependant par sa sincérité, par l'exubérance d'un jeune enthousiasme. Il traduit les émotions que le poète a ressenties en lisant les historiens qu'il chérissait personnellement et en écoutant avec avidité les conversations des amis de son père et de ses collègues. Il n'avait jamais eu recours aux archives : personne du reste ne l'avait encore fait sérieusement pour cette période brûlante dont il fallait avant tout mettre les beaux côtés en évidence, sans insister sur les autres.

Républicain dès sa jeunesse, des Essarts ne renon-

(1) Faguet : *Dix-neuvième siècle : Etudes littéraires*, Paris, 1896, in-18, p. 354.

cera jamais à une seule de ses illusions. Il faut un effort auquel on se résigne difficilement — de plus en plus difficilement à mesure qu'on avance en âge — pour réapprendre ce qu'on croyait savoir, reconnaître ses erreurs et accepter le bouleversement d'idées sur lesquelles on a toujours vécu. Il resta donc un « Girondin de Lamartine » : ce républicanisme parut trop véhément dans les premières années de la troisième République et lui procura quelques déceptions.

La période dont il s'occupe s'étend de 89 à 96, sept années pendant lesquelles les événements se précipitent, où l'idéologie philosophique, exaspérée par les rivalités des partis, conduit à la guerre extérieure et à la guerre civile et fournit d'éloquents justifications aux folies et aux crimes des politiciens; cependant que dans le peuple, les vertus traditionnelles, survivant à l'effroyable tourmente, se manifestent partout — particulièrement aux armées — par une multitude de faits admirables ou glorieux.

C'est le droit des poètes de tout se permettre, et nous ne reprocherions pas à des Essarts de peindre les événements et les hommes de la Révolution tels qu'il les voyait, s'il ne faisait qu'œuvre de poète. Mais sa volonté est trop visible de nous amener à les juger, tels qu'il les montre. Sous le masque du poète, le polémiste s'improvise historien — de la meilleure foi du monde — pour nous faire partager les enthousiasmes de son âme candide. Il a la foi républicaine et révolutionnaire et croit au rôle providentiel de l'artiste qui doit guider les hommes. Est-il sûr de montrer la bonne route ? Aujourd'hui que

nous connaissons mieux l'histoire de cette période extraordinaire, beaucoup de ses jugements nous semblent contestables, ou appuyés sur des erreurs reconnues. Nous devons, pour être équitables, nous souvenir des sources douteuses où il a puisé et du zèle républicain dont il était à la mode alors de se parer, particulièrement dans le monde littéraire. Pour lui, la Révolution n'est pas seulement « l'Iliade du peuple » comme s'écriait Michel de Bourges, c'est aussi le Plutarque de la France nouvelle (1) : les grandes figures ne lui manqueront pas parmi les géants de la sanglante épopée.

* * *

Des Essarts a groupé ses poèmes en dix séries suivant à peu près l'ordre des événements, et a donné à chaque groupe un titre qui le situe dans le temps ou indique son caractère général. La Constituante et la Législative, (*Les Premiers Temps*, premier groupe) n'ont pas retenu son attention, il n'en parle qu'en courant, le plus souvent par allusions, tant il est pressé d'arriver à ceux qu'il aime d'un amour égal à sa haine des tyrans (2).

Dès la septième pièce, *l'Arrivée des Girondins*, il nous décrit ces hommes selon son cœur — beaux, jeunes, éloquents, des âmes romaines saturées d'idéal

(1) Cf. Emmanuel des Essarts : *L'Amitié sous la Révolution*, *Journal Officiel*, 9 janvier 1871.

(2) « Allons d'abord aux plus sympathiques, aux Girondins. C'est à eux que s'attache toujours la curiosité la plus émue. Les premiers immolés à la faim du symbolique Saturne, ils garderont éternellement ce prestige du martyr qui ne leur est pas exclusivement dû ». (En effet, ils sont une trentaine parmi d'innombrables victimes). Em. des Essarts : *L'Amitié sous la Révolution*, *Journal Officiel*, 9 janvier 1871.

et d'héroïsme tragique — quand il faut agir, d'une faiblesse étrange, qu'ils dissimulent avec de grands gestes, défiant les despotes et déclarant la guerre à l'Europe pour lui assurer les bienfaits de la Liberté, par la violence si la persuasion ne suffit pas.

La Convention se réunit et la lutte des *Frères Ennemis* (c'est le titre du deuxième groupe de poèmes) commence. La Gironde voudrait arrêter la Révolution maintenant qu'elle en est maîtresse, mais les Montagnards la ruineront par les moyens dont elle s'est servie contre l'ancien régime : Danton sera écrasé entre les deux partis et le plus violent triomphera, comme il arrive toujours.

Dans le deuxième et le quatrième groupes (*La Chute des Girondins*), le poète a mis en scène les principaux personnages de la Gironde, leurs amis et quelques-uns de leurs adversaires qui lui plaisent par l'éloquence et la beauté des attitudes. Dans le troisième groupe, *la Rue*, sont des figures de moindre importance et des tableaux de la vie de tous les jours, qui continuait autant que le permettait la Terreur. Le cinquième, *Foudres et Flammes*, célèbre l'énergie du Comité de Salut public, et le sixième, *le Peuple Français debout contre les Tyrans*, chante les exploits de l'armée républicaine. Viennent ensuite *les Hécatombes* (septième groupe), et la chute de Robespierre, *le Talion*, (huitième groupe). Les deux derniers, *Après Thermidor* et *les Derniers Jours*, finissent par la promesse d'un prochain âge d'or que la Liberté, l'Egalité et la Fraternité ne peuvent manquer d'assurer aux Français « en moins de deux cents ans ».

On voit partout, dans ces poèmes, déborder la personnalité de l'auteur. Qu'il est loin de l'objectivité et de l'impassibilité parnassiennes, lui qui se montre si scrupuleusement fidèle aux lois édictées par Banville ! En le lisant, on admire qu'un homme pacifique et bon en arrive, quand la passion politique le transporte, à excuser des actes qui lui feraient horreur s'il était de sang-froid, il déraisonne, il a soif du sang de ceux qui refusent de penser comme lui. C'est des Essarts qui s'écrie :

Je suis homme et n'ai point le souci d'être un ange.
 Dans mon cœur chaud bat un sang prompt.

.....

Je vous comprends et sens parfois dans mes entrailles,
 Bondir la fureur d'un lion (1).

On se sent inquiet, dans l'attente de quelques chants terribles « de l'Iliade du peuple ». On prévoit des tableaux tirant de l'ombre du passé des scènes épiques et lyriques, où les émotions du peuple insurgé, des Assemblées, de la Commune, des clubs, nous seront indiquées par de larges traits et des masses d'ombre et de lumière, où les idées générales et les sentiments principaux trouveront, pour s'exprimer, des images saisissantes et neuves, peintes avec des couleurs bien à lui (2)... mais on est tou-

(1) A *Quelques Thermidoriens*.

(2) Les titres de plusieurs poèmes annoncent en effet des tableaux de grand style, tels par exemple : *la Marseillaise dans l'Orage*, *la Crise*, *31 mai-2 juin*, *les Enragés*, (il y avait là à nous montrer l'insurrection devenue un moyen de gouvernement, successivement employé par tous les partis), *l'Apothéose des Girondins*, *le Comité de Salut public*, *l'Armée de Mayence*, *le Cri Suprême*, (Danton devant le tribunal révolutionnaire), *Le Faubourg Antoine*, *Thermidor*, *la Terreur Blanche*.

jours déçu. Le grand tableau d'histoire va se réduire tout de suite aux dimensions d'un tableau de genre, d'un épisode ou d'une anecdote. Le poète s'est rendu compte que le souffle lui manquerait s'il se risquait à emboucher un cor démesuré comme celui du grand sonneur de la *Légende des Siècles*. Il se contentera donc de justifier le titre de ses pièces par une description fragmentaire de la scène attendue, et introduira un ou plusieurs personnages pour ne plus s'occuper que d'eux. Voilà le tableau changé en portrait, en éloge, en apostrophe virulente, en satire ou en caricature. Prestement, le polémiste a arraché le pinceau des mains du peintre, et la passion politique l'entraîne à des erreurs et à des exagérations incroyables : il n'a que des exécutions pour ses adversaires, et d'infinies réserves d'admiration et d'indulgence pour les pires atrocités des hommes de son parti — des Girondins à Gracchus Babeuf ! « Le Penseur », comme il se désigne souvent, avait, une fois pour toutes, épousé les idées qui lui plaisaient, celles de Michelet, et ne pensait jamais beaucoup par lui-même. Il répétait avec chaleur la même leçon, s'enivrant de la sonorité des mots, et combattait à outrance pour soutenir une opinion souvent aventurée.

Ainsi des Essarts a reculé devant un récit de la prise de la Bastille, et de l'assaut, suivi de massacres, quand la foule insurgée eut pénétré dans la citadelle du despotisme, gardée par quatre-vingt-deux invalides et trente-deux Suisses. La Bastille n'était pour lui qu'un symbole, et il acceptait la légende qui, du reste, persiste encore. Il se bornera donc, dans la

Première Cocarde à nous présenter un de ses héros favoris, auquel il consacrera encore plusieurs poèmes :

...Trente ans; il s'appelle Camille !

Camille Desmoulins, un fils du Vermandois :
Il a toute la vieille Athènes sur ses lèvres...

A nous la liberté ! Je la prends sous ma garde,
La vierge antique en proie aux despotes jaloux;
Mes frères, des fusils ! les dieux sont avec nous :
Voici déjà votre cocarde !

Il dit, et le premier, un ruban vert au front,
Il s'élance, entraînant Paris, le bon Camille :
Tous s'arment sur ses pas, et demain, ô Bastille,
Tes murs orgueilleux tomberont.

Nous avons donné cette longue citation parce qu'elle est tout à fait caractéristique de sa manière d'esquiver les grandes compositions et de son style enthousiaste et flou. Il est désormais certain que « le bon Camille » a pris la Bastille et délivré glorieusement d'innombrables prisonniers, pitoyables victimes de l'odieuse tyrannie.

De même quand il nous donne un aperçu sommaire des années 89-90-91, « trois ans où tout fut bon, fraternel et clément », l'enthousiasme sacré le saisit :

Oh ! ces trois ans, ce fut une riche saison,
Toute une sympathique et chaude floraison
Où s'épanouit l'âme humaine :
La Révolution, tendre chez les vainqueurs,
Pacifique et prenant pour conquêtes les cœurs,
L'univers ému pour domaine.

Vision naïve d'une félicité sans ombre : il n'a pas vu les tribunes dominant l'Assemblée, qui n'est plus

libre; les clubs et la presse prêchant l'insurrection, le meurtre et l'incendie et provoquant les émeutes des 5 et 6 octobre; ni la confiscation des biens du clergé, le serment civique, etc... De tout cela des Essarts ne dit mot, il tresse des couronnes à Mirabeau, à Lafayette, « modeste contempteur du superbe laurier », aux Girondins, aux Cordeliers, aux Jacobins, — moins Marat, Robespierre, et quelques massacreurs, qu'il juge, si indulgent que le fasse son zèle, avoir exagéré.

Tout était jeunesse, amour, gloire,
Triomphe, et l'on croyait au bonheur éternel.

Les peuples étrangers en auraient leur part, et ici la légende est d'une candeur qui dépasse l'expression :

Ivre de l'avenir, l'Europe renaissait :
Dans la rue à Florence, à Vienne, on s'embrassait
Après nos grands jours olympiques;
Tant les peuples savaient que nos bras généreux,
Epris de délivrance et combattant pour eux,
Aux rois seuls destinaient leurs piques.

C'est un abrégé en vers, de tout un développement de Michelet (1).

Quand nous examinons *l'Amazone du Vingt Juin* et l'apostrophe à *Marie-Antoinette*, qui se suivent de près dans le livre, nous nous attendons à ce que des Essarts ait mieux évoqué la figure de Théroigne de Méricourt, qu'il n'aura su comprendre celle de la reine, et c'est bien, croyons-nous, l'impression que laisse la lecture des deux pièces.

D'abord c'est la blonde Théroigne, bondissante,

(1) *Histoire de la Révolution française*, édition définitive, Flammarion, 1897, 7 vol., in-8°. Tome IV, (l. VIII, ch. I).

échevelée, à la tête de l'émeute, dont il admire le corps nerveux et les costumes artistement composés. Avant d'être la sœur des guerrières épiques, elle fut la sœur d'Eros...

Elle vous entendit sous les nuits langoureuses,
 Au son des arpèges lointains,
 Mots d'amour odorants comme des tubéreuses
 Sur les lèvres des plus hautains —

et même d'un « empereur soucieux » (1). Maintenant elle guide le peuple qui

Semble suivre ardemment l'antique Mimalone,
 Le lierre au front, le thyrses en main.

Toujours les mêmes variations ! La pièce est cependant bien venue, et le portrait assez ressemblant.

La diatribe contre Marie-Antoinette, qui lui fit refuser, dit-on, la chaire qu'il ambitionnait à la Sorbonne, nous semble de moindre valeur à tous égards :

Oui ! femme, le mauvais génie est encor toi,
 Toi seule ! tu perdis et ton peuple et ton roi.
 Pour tous tu fus néfaste, et pour tous meurtrière !

Si encore elle avait osé lancer un appel aux Chouans !

Puis si, panache au front, à cheval, plume au vent,
 Tu te fusses jetée en plein péril devant
 Les Bleus pensifs
 Ton nom viendrait à nous, sacré par les batailles,
 Eclatant, vénérable entre les noms haïs.

Singulier regret qu'elle n'ait pas assailli les « Bleus pensifs » et déchaîné la guerre civile ! — Quand ? Deux ans avant le soulèvement de la Vendée ? —

(1) Nous avons cherché partout quel pouvait être cet « empereur soucieux », sans arriver à le découvrir.

Pour conserver le sceptre et ton fragile empire
Que t'importait de faire égorger tout Paris ?
Car elle disait vrai dans ses rauques débris
La chanson à la bouche en feu, la Carmagnole.

Oh ! que de fois, à l'heure où le soir rossignole,
Tu dus songer avec des regrets instructifs
Aux matins de printemps, lorsque par ses motifs
Riait et gazouillait le « Devin du village ».

Il semble difficile de traduire en vers plus mauvais,
malgré leurs rimes impeccables, une accusation, du
point de vue historique, bien exagérée.

Sa trahison, amis, savez-vous ce que fut
Sa trahison ? vingt rois contre nous à l'affût,
Des torrents d'étrangers sur toutes nos frontières
Débordant, et nos bourgs changés en cimetières.

Elle a commis assurément bien des fautes et des imprudences, mais, comme le dit Michelet, le souvenir de sa mère influa beaucoup sur elle — « à tort — la mère avait pour elle le peuple, la fille l'avait contre elle » (1). Elle avait aussi contre elle toutes les haines ameutées par le Duc d'Orléans qui payait d'ignobles pamphlets pour la salir. Les affronts et les violences inqualifiables qu'elle avait subis comme femme, comme épouse et comme mère, expliquent aussi, s'ils ne l'excusent pas dans une large mesure, ce qu'on a appelé sa trahison.

Il est intéressant de remarquer qu'Alfred des Essarts était d'un avis tout contraire : « Notre conscience place l'infortunée Marie-Antoinette parmi les plus hautes illustrations de la France. Oui, de la France : car cette reine fut Française de cœur et

(1) *Hist. Rév. fr.*, tome II, page 90 (livre III, chapitre 5).

d'esprit, et en mourant elle n'eût pas une parole amère pour sa patrie d'adoption. Elle ne sut que pardonner (1)... Ce *crime* porte la date du 16 octobre 1793 » (2).

Il a mieux réussi sa *Marseillaise dans l'Orage* (3). Dans Paris endormi, les Marseillais de Barbaroux suivent les quais en rythmant leur marche par un chant qui les transporte, chant sublime où s'exhalent

..... les colères
Que sous de grands soleils, les tocsins populaires
Feront retentir tant de fois.

Depuis plus de six mois les Girondins sont à Paris, et le poète nous raconte avec ravissement leur *Arrivée*.

En eux la grâce antique est la sœur de la force
Et ce sont des amants autant que des vainqueurs.

Suit un long éloge, en vers souvent heureux, qui s'inspirent de Michelet; l'anecdote du voyageur qui les a rencontrés, et qui dès lors, ne quitta plus la France, lui a été donnée tout entière par l'historien (4). C'est une des meilleures pièces du recueil.

Ces Girondins, nourris d'Athènes et de Rome, de l'Encyclopédie et de Jean-Jacques Rousseau, dédaignaient le peuple inculte et grossier, mais entendaient s'en servir. Des Essarts n'essaie pas de démêler les causes profondes de leur insuffisance. Ce sont, comme lui, des idéalistes, incapables d'envisager les

(1) *Les Célébrités françaises* : Paris, 1862, gr. in-8°, p. 466.

(2) *Ibid.*, p. 472.

(3) Cf. Michelet, t. III, p. 504-507 (vi-9), le superbe morceau que l'historien-poète consacre à la Marseillaise.

(4) Michelet, t. III, p. 267-268 (vi-1).

faits et d'y plier, selon le besoin, leurs théories abstraites. « Ces hommes séduisants ont été ... des hommes funestes », dit Monsieur Desdevises du Désert. « Ce sont des dogmatiques, des doctrinaires, des orthodoxes, même des pharisiens du dogme révolutionnaire. Ils ont presque des prétentions à l'infaillibilité — en politique ! Ils connaissent la loi, — et ils sont décidés à l'appliquer, même si l'application les entraîne jusqu'à l'inique et jusqu'à l'absurde. Ils sont merveilleux de suffisance et de témérité » (1). Notre poète leur ressemblait trop pour blâmer leurs inconséquences. Ce sont des « dieux quittant les bleus sommets » ; leur esprit, grec et français à la fois, lui paraît encore plus grand quand il le compare à la mentalité brutale des Jacobins qui convoitent furieusement le pouvoir, et, pour le conquérir, supprimeront tous leurs adversaires. A leur tête, deux chefs éminents :

Brissot — un Thémistocle achevé par Franklin,
Penseur vaillant qu'aurait élu Philadelphie (2),

et Vergniaud, le plus éloquent parmi tant de grands orateurs. Des Essarts a célébré *Vergniaud* dans un long poème où, fidèle à son procédé habituel, au lieu de nous faire entendre la voix puissante et harmonieuse du tribun, qui ébranle les trônes, il nous raconte ses amours avec Julie Candeille (3).

La République et toi ! mes vivantes délices,
Double et sacré génie ! ô mes muses, mes dieux,

(1) *Le Ministère Girondin, Revue des Cours et Conférences* 17 mars 1898.

(2) *Les Précurseurs*.

(3) Cf. Michelet, tome III, p. 337-338 (vi-4) et tome V, p. 43-44 (ix-2).

Pour qui j'affronterais l'acier des froids supplices
Et la morne descente à l'Erèbe oublieux.

Tous ces adjectifs ne parviennent pas à nous émouvoir non plus que les dialogues entre les deux amants, où l'abus des réminiscences grecques ôte tout naturel aux sentiments exprimés.

Le poème, *Madame Roland à la Conciergerie* nous montre cette femme, « la reine de la Gironde » (1) revivant les grandes émotions qu'elle a éprouvées tandis qu'un aboyeur lisant *le Père Duchesne* dans la rue, couvre les Brissotins d'injures. C'est encore une manière de dialogue et le portrait est bien fragmentaire. Quelques mots prétentieux sur sa chaste jeunesse, son grave hyménée avec Roland, « homme antique et vrai stoïcien dont elle a partagé le labeur ». Trois strophes consacrées à Buzot :

Héros aimé, tribun que j'adorai sublime,
De mes jours ténébreux unique et pur flambeau,
Je puis bien t'avouer au seuil de mon tombeau
La triste volupté de notre amour sans crime.

Elle apparaît moins préoccupée que dans ses *Mémoires* de sa pose devant la postérité, quoique le poète ait saisi les traits principaux de son caractère : la vanité, et la recherche de l'attitude théâtrale. Mais il n'a pas vu « la Stoïcienne à l'âme sereine, se transformer en tribun et presque en furie », estimant « que le rôle d'un bon patriote est d'enflammer le courage des bons citoyens, de réclamer, de tonner, d'effrayer » (2). Voilà le portrait qui nous eût in-

(1) Michelet, tome VI, p. 455.

(2) Georges Desdevises du Désert, *Le Ministère Girondin, Revue des Cours...*, 17 mars 1898.

téressés et que Plutarque, dont elle s'était nourrie, n'aurait pas manqué de faire.

Autour des Girondins, quelques figures ont séduit le poète : *Anacharsis Cloots*, citoyen de l'univers, orateur du genre humain, ennemi personnel de Dieu, qui rêvait des jours fortunés

Où, le monde n'étant qu'une patrie, enfin
Les hommes ne seraient qu'une famille... ô rêve !

C'est aussi l'*Abbé Fauchet*, qui prêcha l'Evangile de la Révolution, le Jésus des pauvres, le Jésus des Sans-Culottes, le Jésus des douleurs qui eût chassé les trafiquants du temple :

Jésus du Calvaire qu'on raille,
Que l'on renie et que l'on fouaille,
Qu'on tue ainsi que la canaille,
Mais qui, trois jours après le deuil,
Brise l'édifice d'orgueil,
La Bastille de son cercueil.

On est affligé de tels vers !

Le Testament de Condorcet n'est pas autre chose qu'une profession sincère et complète des convictions du poète.

Il croit au Bien, il croit au Mieux, il croit au Juste :

.....

Embrasse de ses yeux pensifs
Les siècles à venir et l'époque prochaine
Où, libre des maux primitifs,
A jamais affranchis des fourbes et des maîtres,
Purifiés et réjouis,
Dans leur fraternité paisible tous les êtres
Iront sous les cieux éblouis.

Toute la pièce, de ce ton, vante la résignation

stoïque de Condorcet, « dédaigneux des bourreaux, pur de haine », et professe des illusions que des Essarts gardera toujours.

Après nous avoir raconté dans *la Crise* les dernières luttes des partis à la Convention et dans *31 Mai-2 Juin*, la chute des Girondins, deux pièces à peu près semblables comme forme et comme fond d'idées, il nous parlera de la fuite des quelques Girondins qui ont pu échapper à l'échafaud.

Dans les *Grottes de Saint-Emilion*, il a visiblement essayé d'imiter Hugo : ces antres antiques et solitaires... « auraient-ils jamais pu pressentir » que les montagnards vainqueurs pourchasseraient leurs adversaires avec un tel acharnement ? Et que

Pour reprendre un Guadet, les proconsuls infâmes,
A bout de sinistres moyens,
Avec un calme étrange à la piste des âmes
Lanceraient des meutes de chiens ?

Toute la pièce est de pure rhétorique et non de la meilleure. On y entend avec fatigue :

Le retentissement énorme des Curètes
Et des noirs Telchines soufflants.

Le Second Roman de Louvet, en quatre parties, est d'une fadeur fâcheuse, mais contient quelques jolis vers. *Les Loups* sont une meilleure pièce, décrivant l'horrible mort de Pétion et de Buzot :

Près d'eux soudain brilla comme une gerbe oblique
D'éclairs... Buzot rexit encor : « O République ! »
Pétion répondit encor : « O Liberté ! »

Les loups firent leur œuvre avec tranquillité.

L'imitation de Hugo est évidente.

Dans *la Fée* (1) est chanté l'admirable dévouement d'une jeune femme de Bordeaux à ses compatriotes proscrits, qu'elle soutient dans leur effroyable isolement. Sa grâce, son charme et sa beauté rendaient leurs épreuves supportables, mais, sachant qu'elle risquait sa vie, ils la suppliaient de ne plus venir. Elle répondait : « Si je n'étais pas là; que deviendriez-vous ? » La noble femme fut guillotinée peu de temps après ses amis.

Il lève ensuite les yeux vers l'Elysée qu'il nous décrit en des vers souples et harmonieux, dans *l'Apothéose des Girondins*. C'est un jardin idéal peuplé de toutes les idoles chères aux amants de la Grèce, où sont accueillis les martyrs girondins par les héros d'Athènes et de Rome. Périclès s'éloigne d'Aspasie pour écouter Madame Roland; Démosthène reconnaît un fils en Vergniaud; Buzot et Caton, Gracchus et Grangeneuve se réunissent avec Brutus pour chanter « un cantique amoureux à la très sainte, à la très belle République ! » Ce que le poète révere en ces jeunes stoïciens, c'est la résignation antique, le respect de la légalité, la noblesse des attitudes, la beauté morale, la toute puissance de la parole. La

(1) « Entre ces hôtes du malheur... se distingue une femme généreuse qui eut plus que tous conscience de son dévouement, et qui embrassa résolument la mort, du jour où elle se voua aux proscrits. Cette femme, promise à l'échafaud bordelais, se nommait Madame Bouquey. Elle était jeune et belle : les fugitifs l'appelaient leur fée. Que ce nom lui reste attaché; car ce fut une fée que celle qui sut prolonger l'existence de ces martyrs républicains et adoucir par les enchantements de la pitié les tortures d'une vie qui n'était plus qu'une mort anticipée ».

Emmanuel des Essarts : *L'Amitié sous la Révolution*, *Journal Officiel*, 9 janvier 1871.

pièce, à cause des défauts habituels que nous avons signalés déjà, reste incolore et froide.

* * *

Après la chute des Girondins, des Essarts, comme Paris et la Convention, se jette dans les bras des Cordeliers. Danton déborde de génie, plus encore que Desmoulins. Tous deux sont des cœurs généreux, ouverts à la clémence, et comme Barère est éloquent !

Sa phrase large roule un flot métaphorique.
C'est le débordement des mots enorgueillis,
Le tourbillonnement impétueux des gloires
Passant dans l'image aux longs plis (1).

Le poète ne pouvait être insensible à de telles séductions, bien que ces hommes se fussent rapprochés de la Commune après le 10 août et mis d'accord avec elle et Marat pour les massacres de Septembre : — « On ne fait pas la Révolution en buvant du thé » disait Danton — des Essarts croyait-il que celui-ci avait voulu sauver les Girondins ? Sans doute avec autant de mollesse que les Girondins avaient voulu sauver le roi. En réalité, après la trahison de Dumouriez, où il se sentait compromis, Danton avait fait alliance avec Robespierre et demandé à la Convention, dans deux discours véhéments, de déclarer la guerre aux ennemis intérieurs, accusant les Girondins d'être de connivence avec le général transfuge. Singulière façon de préparer leur salut ! (2) Mais la légende de la clémence n'en a pas moins persisté.

(1) *Barère à la Tribune.*

(2) Et le terrible pamphlet de Desmoulins, *l'Histoire des*

Aussi des Essarts nous peindra « Danton au grand cœur » navré du massacre des Girondins, cherchant l'oubli dans les bras de sa seconde femme. Le grand tribun se perd par cette imprudence :

C'est bien, Danton, poursuis ton rêve Idalien;
Donne cette saison d'amour virgilien
A tes tendresses frissonnantes.

Mais ce sera la ruine de son espoir sublime : les Français délivrés de la Terreur et gouvernés par un Comité de Clémence (1).

Déjà, dans une autre pièce, *Danton au Cimetière*, il nous l'avait montré en proie à une étrange frénésie d'amour, faisant déterrer sa première femme sept jours après ses funérailles, et couvrant le cadavre de caresses ardentes. En admettant que le fait soit vrai, il est odieux. C'était une faute de goût que de se complaire à orner de détails révoltants le sobre récit de Michelet (2), sans doute avec le désir de nous faire entrevoir jusqu'où peut aller la passion dans une âme aussi tumultueuse.

La voix même de Danton retentit dans *le Cri Suprême*. Il parle devant le tribunal révolutionnaire, faisant l'apologie de sa conduite, et flétrissant ses accusateurs. Il y a là de beaux vers :

Je suis la voix d'airain d'un peuple, le canon
Qui proclame aux échos sa joie ou sa colère,

Brissotins, « plus qu'aucune chose a mené les Girondins à la mort ».

Michelet, tome V, p. 455 (x-7).

(1) *Danton à Capoue* : on admire volontiers des mots comme *Idalien*, que presque personne ne comprend, parce que tout le monde veut paraître le comprendre. Le thème est emprunté à Michelet, tome VI, (xiii-6).

(2) Tome VI, p. 184 (xi-4).

Le dur métal sonnant le tocsin populaire,
 La voix ! J'ai prononcé l'universel holà ;
 La Révolution par mon verbe parla,
 Et, tour à tour ardente, effarée ou farouche,
 Surprit les battements de son cœur sur ma bouche.

Les juges, écrasés par ses mépris superbes, répondent au fameux : « Ils n'oseraient pas ! » en l'envoyant à la guillotine. Le discours est vraiment fort beau, plein d'élan et de vérité : c'est bien là Danton tel qu'on le conçoit, même sans les oripeaux de la légende.

Dans *Camille Desmoulins*, il revient au cousin de Fouquier-Tinville. Ses rares talents de journaliste lui rendent sympathique « cet accord singulier de poète et de Cordelier » :

Parfois, en fer de lance aiguisant ses chansons,
 Trempant de venin ses soupçons,
 Il enfonce les mots comme autant de poinçons.

Plus joliment *Lucile Desmoulins* nous dit l'amour de Camille et de Lucile, et nous raconte les promenades innocentes où elle « cherche la fleur qui se dérobe — sans crainte de froisser sa robe en organ-di ». Deux ans plus tard,

Pour suivre le jeune adoré,
 Elle alla, victime enfantine,
 Sous le fer de la guillotine...
 J'en ai pleuré !...

J'en pleure encor, mais, plus stoïque,
 Devant ce passé regretté,
 Je dis : « Que ton nom soit fêté,
 O République !

Et voilà ses larmes séchées ! C'est une sorte de

complainte, agréable malgré des négligences fâcheuses (1).

Nous trouvons plus loin une *Dernière Lettre*, que Camille écrit du fond de sa prison à sa femme bien-aimée. Il y déplore leur séparation et l'effondrement de son rêve politique. Le choix que des Essarts a fait pour cette pièce du beau mètre cher à Ronsard et à la Pléïade surprend un peu : il avait envie de prouver sa maîtrise, et d'ailleurs, il le manie avec tant de grâce qu'on oublie que Desmoulins n'avait rien qui évoquât la Pléïade et le Parnasse :

Lucile, ô ma femme-enfant,
Réchauffant
Sourire de ma jeunesse,
Faut-il, loin de ton amour,
Que le jour
Pour moi tristement renaisse ?

Dans le *Vieux Cordelier* il célèbre plus éloquemment encore Camille, « écœuré d'échafauds, saturé de victimes », osant le premier parler de clémence et offrant un hommage expiatoire aux Girondins (2). Le poète conclut :

Frère de ces héros, tu partageas leur sort,
Camille, et tu tombas comme eux avec la gloire
De mourir pour avoir voulu tuer la Mort.

* * *

Des Essarts paraît n'avoir pas compris que la Révolution procédait par bonds successifs, la minorité

(1) La sixième strophe par exemple, fort peu claire.

(2) Il n'a cependant jamais cessé de soutenir Danton, et partage même d'après Michelet, les responsabilités de son chef, de son Dieu. — C'est lui qui envoya Cloots à l'échafaud pour essayer de se sauver. Cf. Michelet, t. VI (xiv-5).

la plus violente devant logiquement triompher dans les assemblées sans qu'il fût possible au peuple, interdit par les violences, affolé par les privations et les excès de tout genre, privé de guides à force d'en avoir, ballotté par des influences contraires, de choisir la direction où il voulait aller et d'imposer sa volonté, si tant est qu'il en eût une.

Cependant le poète est troublé quand la Montagne n'a plus d'adversaires. Son éclectisme indulgent lui permet bien de changer de point de vue suivant les circonstances, et c'est parce qu'il est patriote qu'il s'émerveille de l'inflexible énergie déployée par le Comité de Salut public, et par les victoires qui repoussent l'ennemi loin des frontières, pendant que les révoltés à l'intérieur sont écrasés sans pitié. Il aimerait d'ailleurs, comme *Couthon*, mener au même échafaud tous les rois et leur clique d'aristocrates :

Ce jour-là seulement l'Europe aux fers brisés
Sera libre, et le monde heureux, et les baisers
Chastes, et la vertu sous ses voiles sacrée,
Et les cieus nous rendront la fugitive Astrée.

Cette Astrée personnifie la Justice, mais quel singulier langage et comme il surprend dans la bouche de *Couthon* ! Des Essarts poursuit sa chimère et ne se soucie pas de faire des portraits ressemblants.

Le Comité de Salut public caractérise tour à tour les rudes forgerons de la victoire qui sauva la France et la dernière strophe aussi caractérise l'auteur d'une façon qu'il n'a sans doute pas remarquée :

Et ces onze lutteurs, autocrates sincères,
Quand ils avaient tenu les tyrans mêmes sous
Leurs talons et broyé l'Europe dans leurs serres,
Allaient dîner à vingt-neuf sous !

Une telle frugalité lui semblait un renoncement sublime. C'était là une mortification à laquelle son ami Monselet et lui se seraient certainement résignés par patriotisme, mais non sans une peine cruelle !

La figure impassible de Saint-Just a grandement intéressé des Essarts : ce jeune homme est « beau comme Némésis, implacable comme elle » ; aucun sentiment ne paraît subsister en lui, excepté l'amour de la République :

D'où vient-il ? On eût dit, quand il parla soudain,
Sparte qui s'incarnait, ou, dans son fier dédain,
Une apparition funéraire de Rome (1).

C'est l'impassible justicier. Tel il entre dans Strasbourg qu'il va délivrer d'*Euloge Schneider*, ancien capucin, dont la férocité et la luxure terrifient la ville, depuis qu'il en est le tyran :

Il se rue à l'alcôve en quittant l'échafaud,
Et cherche une pâture à sa faim clandestine.

Enfin Saint-Just apparaît : froid comme l'acier de la guillotine, il condamne le monstre, le fait exposer sur l'échafaud pendant trois heures avant de l'envoyer à Paris — à la mort (2). La pièce est très belle d'un bout à l'autre.

L'ambition de Saint-Just est d'exiger partout le respect « des lois au front d'airain de l'antique Cité » (3). Il outrepassa son droit et les limites de la Cité quand, réclamant la mort du roi de France, il réclame en outre celle de tous les rois, car « leur mort est une dette et non une vengeance » (3).

(1) *Apparition de Saint-Just*.

(2) C'est le récit de Michelet, suivi pas à pas. Cf. t. VII (xv-1).

(3) *Apparition de Saint-Just*.

Cependant il est susceptible de générosité accidentelle, comme des Essarts nous le fait voir dans *le Marquis*, où le terrible proconsul autorise un aristocrate qui s'est distingué dans les batailles, à aller embrasser son vieux père.

Le poète nous montre encore *Saint-Just en mission*, rêvant la veille du passage de la Sambre où son intrépidité, après trois tentatives inutiles, finira par « courber à ses pieds la victoire ». Et ce rêve est

..... une églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères, dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre.

C'est en somme une variation d'*Anacharsis Cloots* et du *Testament de Condorcet*, et la seconde partie du poème (*Le Passage de la Sambre*) rappelle beaucoup la manière de Victor Hugo.

Enfin les *Dernières Pensées de Saint-Just* expriment le regret de laisser son œuvre à moitié faite, de n'avoir « pas assez lui pour éclairer le monde », et la consolante pensée que sa gloire se dressera sur son tombeau comme une statue d'un marbre aussi dur que fut son œuvre, statue devant laquelle s'inclineront la postérité et

L'histoire, qui se dit, ô jeune homme de Sparte,
Que toi seul aurais fait reculer Bonaparte !

Pour conjurer le spectre de la dictature, le poète s'était montré déjà capable de bien des concessions.

Ce n'est guère qu'à la vue de Robespierre et de Marat qu'il se révolte. La figure glaciale de Robespierre, l'affreux Marat (dont il a peu parlé) et les terroristes de second ordre, les Chabot, les Maillard,

les Henriot, lui font horreur. Il pense avec désespoir que, si l'on avait pu les écarter, la République ne serait plus une idole effrayante,

Mais une mère aimante, à ses enfants facile,
Une Cybèle ouvrant ses bras compatissants (1).

Robespierre a tué Danton, et « lâche, traître, et meurtrier », il a laissé tuer son vieux camarade Desmoulins (2). Thermidor sera le châtiment de tant de crimes ! Qu'il subisse d'abord un autre supplice car « le ridicule autant que le fer décapite » (3). Tout Paris s'est moqué de lui quand on l'a vu avec stupéfaction se faire « un rival du Messie, un Christ ayant Marat pour précurseur ». Des Essarts va donc le bafouer cruellement dans *Catherine Théot*. La pièce est très juste et une très bonne satire. Le poète, toujours si pitoyable aux vaincus, continue à l'invectiver quand il tombe, « fade et lugubre sycophante » (4), et que la Convention vocifère : « *A bas le tyran !* » Le plus grand crime de Robespierre, à ses yeux, est d'avoir songé moins à la grandeur de la Patrie, qu'à l'établissement de sa dictature. Quand il a versé le sang de tous ses rivaux, il agit par pur esprit de vengeance : il fut un bourreau. Aussi le poursuit-il encore quand on le hisse moribond sur l'échafaud.

Robespierre ! les morts se vengent aujourd'hui ;
Aux fosses de Monceaux tes victimes tressaillent ;

(1) *Le Vieux Cordelier*.

(2) *Le Baiser de Judas*, cf. Michelet, t. VII (xvi-4).

(3) *Catherine Théot*.

(4) 8 et 9 Thermidor.

L'image de Danton, dans un éclair a lui;
Camille et Lucile t'assaillent.

Et il le cloue au pilori de l'histoire :

Meurs donc ensanglanté ! Souviens-toi : tes vertus
Pèseront toujours moins que tes hontes célèbres,
Ton nom, ô trahisseur des amis abattus,
N'est point sorti des noms funèbres :

Malgré ces strophes vengeresses, par lesquelles il termine le long poème consacré aux journées des 8 et 9 *Thermidor*, il ne pourra refuser quelques larmes à Eléonore Duplay,

Une vierge au grand cœur, de Robespierre aimée (1).

La sauvagerie des hécatombes a soulevé en lui une indignation sincère, et cependant nous voyons le polémiste reparaitre dans *Nantes*. Nous pensions trouver là un terrible tableau des sauvageries de Carrier : — non. Il nous montre les Chouans jouant aux boules et visant les têtes de leurs prisonniers Bleus, enterrés jusqu'au cou, tandis que « les recteurs vont disant leur rosaire » et regardent, charmés, leurs braves paysans qui s'amuse (2); il s'écrie :

Ames de nos martyrs, quand serez-vous vengées !

Et, avec un soupir de soulagement, termine par ce vers :

C'est alors que Carrier fit son entrée à Nantes !

Pardonnons donc à Carrier « ses spasmes (3) » — les noyades et autres diaboliques inventions — ce ne fut qu'une juste réponse aux atrocités des Blancs. C'est

(1) *La Maison des Duplay*.

(2) Le thème est pris dans Michelet, t. VII (xvi-1).

(3) *Euloge Schneider*.

un bel exemple d'une adroite exploitation de l'histoire par le parti-pris politique. On pourrait en dire autant d'autres pièces comme *les Gaietés Lyonnaises*, *la Maison de Santerre*, *Jean Gueit*, *le Faubourg Antoine*.

Il avait été plus équitable dans *le Septembriseur*. Le poème, composé selon la formule, peint la joie de l'armée de Valmy, alors que l'armée prussienne « où Goethe ébloui, songe » opère sa pénible retraite. Un volontaire de 92, qui vient de rejoindre, s'empresse de raconter ses exploits à Paris en Septembre :

Camarades, voyez ce bras laborieux.

Il a plus abattu de nobles et de prêtres

Qu'il ne pousse en avril de feuilles à ces hêtres !

Et il leur dit les prisons forcées, la princesse de Lamballe dépecée, et les assassins payés par la Commune se vautrant dans le sang pendant quatre jours, mais un jeune sergent, hier ouvrier et demain général, un enfant du faubourg, lui impose silence, et fait chasser le misérable qui « ose marier le cyprès impudique du Septembriseur au pur laurier du vainqueur de l'Argonne », et prétendre « que le massacre est parent de la victoire ». L'idée est juste, nous montrant le pour et le contre, et la pièce serait bonne si elle était émouvante; mais elle n'émeut pas, parce que, visiblement le poète n'est pas ému. Il a fait une louable composition de rhétoricien, exprimant de saines pensées en vers d'une forme très soignée.

Le Cuisinier Méot nous semble bien supérieur et l'une des bonnes pièces du livre : petit tableau satirique bien dessiné et bien peint, qui nous montre

quelques Montagnards dinant chez Méot en aimable compagnie, entre deux fournées pour l'échafaud.

De même *Madame de Condorcet* (1) est une jolie vision de la blanche veuve au voile noir,

Portant dans ses longs yeux d'azur tendre baignés
L'ineffable douceur des êtres résignés.

* * *

Nous ne nous attarderons pas, dans ce trop long examen d'un recueil qui compte une centaine de pièces, sur la période qui suit Thermidor. Il semble que des Essarts aurait dû nous montrer comment ce peuple soulevé contre le despotisme a glissé sous le despotisme le plus dur sans doute, qui lui ait jamais été imposé. Peut-être que l'éclat de la période Napoléonienne l'éblouissait trop pour qu'il pût soupçonner tous les maux qui suivraient la chute du « géant de la gloire française ».

Après Thermidor, rien ne justifie plus le sang versé : les armées françaises sont partout victorieuses. Or, les Thermidoriens sont des traîtres et des lâches, qui, pour se faire pardonner leurs crimes, sévissent contre leurs anciens amis. Une telle bassesse remplit des Essarts de dégoût et d'indignation. C'est dans ces sentiments qu'il puisera l'inspiration de plusieurs pièces intéressantes comme *A quelques Thermidoriens, les Incroyables, Paris en 96*. Toutes contiennent les qualités et les défauts si souvent remarqués déjà et paraphrasent les mêmes idées — en assez petit nombre — sans leur ajouter les parures inattendues qui pourraient en renouveler l'aspect. Nous en dirons

(1) Cf. Michelet, tome III, p. 77 (v-4).

autant de la longue pièce sur *la Terreur Blanche*, et même des trois dernières du livre où il reprend le leit-motiv du bonheur assuré dans « la cité des Egaux du vieux *Gracchus Babeuf* », par la République « accomplissant « le grand rêve du platonicien » (1). Là, tout paysan naîtra patricien, le droit primera la force, et obéira au devoir. Dans *Réconciliation* les grands ancêtres, oubliant leurs luttes sanglantes, acclament « la Révolution chez eux tous incarnée », et leurs descendants se lient par « un pacte indéfini de sagesse et d'amour ».

La dernière pièce (2) nous décrit la réalisation du rêve qu'il s'obstine à croire possible. Deux siècles suffiront à l'assurer quand l'enseignement aura éclairé les esprits que d'imaginaires cloisons ne sépareront plus, et où régnera un ordre idéal avec la seule hiérarchie des Arts, des Vertus et des Talents (3). Le poème est une nouvelle et faible redite des rêveries humanitaires que nous avons rencontrées si souvent.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les pièces de fantaisie que l'on trouve parsemées ça et là, parmi les morceaux tragiques et les satires. Ce-

(1) 1993.

(2) *Ibid.*

(3) Michelet aurait voulu que la patrie instituât des fêtes pour adoucir la mélancolie de la vie. Comme lui, des Essarts conclurait volontiers au Banquet Universel, « c'est-à-dire au rapprochement définitif de tous les citoyens, de toutes les nations, dans l'intelligence de la justice et la communion de l'amour. Ce rêve splendide d'un poète est-il destiné à se transformer en réalité grandiose ? Pourquoi pas, si on laisse la France accomplir pacifiquement et progressivement son œuvre,..... sans expédient socialiste, sans utopie niveleuse... ».

Emmanuel des Essarts : *Michelet, Portraits de Maîtres*, p. 188-189.

pendant ces pièces sont celles que des Essarts réussit souvent le mieux. Il y en a de très agréables et fort joliment tournées, comme *les Regrets d'un Ci-devant*, une ballade charmante; *le Palais Royal* (1), petite peinture colorée de cet asile du plaisir, dédiée à Banville, et où il rivalise avec son maître pour l'habileté; *Madame Tallien*, un sonnet qu'Hérédia eût signé.

On est un peu surpris de trouver de telles pièces dans ce recueil. L'auteur a-t-il eu l'intention de mêler le comique et le tragique comme ils sont mêlés dans Shakespeare — et dans la vie ? Nous ne le croyons pas. L'essai de classement des poèmes les a laissés dans un désordre où nous n'avons pu découvrir d'intention suivie, sinon celle d'en placer les principales d'après la chronologie des événements (2).

* * *

Nous terminerons cette revue par l'examen des poèmes où des Essarts a chanté les exploits de l'armée républicaine, pour rester sous l'impression de quelques-unes des pièces épiques, où nous estimons qu'il a le mieux réussi. Cependant, là encore s'avère son impuissance à dominer des sujets qui l'écrasent : il essaie de faire bonne contenance, s'escrime et se fend à fond, sans nous toucher aussi souvent que nous le souhaiterions. Quelquefois, il semble près de défaillir, mais il se relève toujours bravement, au prix d'un pénible effort. Après un très beau vers, le souffle lui manque; la rime l'oblige à se servir d'ap-

(1) Cf. Michelet, tome V, p. 28-32 (IX-2).

(2) Par exemple, il est parlé de Desmoulins dans le premier, le second et le septième groupe; de Saint-Just dans le second, sixième et huitième groupe.

pellations bizarres, d'images déjà vues et revues, d'incidentes importunes qui rompent le charme.

Son patriotisme prompt à s'enflammer se donne libre cours dans ces pièces guerrières; le lion qu'il portait en lui sous une enveloppe débonnaire, était heureux de rugir (1). Le triomphe de la République qui, seule, avait osé jeter le gant à la face des rois, le remplissait d'allégresse. Nous l'avons entendu chanter Robespierre, Saint-Just et Couthon, la trinité sanglante de la Révolution : il chantera d'une voix plus ferme les victoires contre l'étranger, sans arrière-pensée, sans avoir à étouffer de fâcheux scrupules.

L'hymne *Aux Soldats de la République*, sans rien nous révéler de nouveau, est plein de chaleur et de bonnes strophes. *L'Armée de Mayence*, malgré quelques vers faibles qui nuisent à l'effet d'ensemble, peint avec vigueur Merlin entrant à la Convention, couvert de boue et de poudre, les habits déchirés par les balles, la barbe et les cheveux en désordre. *Pieds-Nus* est une courte variante des *Soldats de la République*. Enfin *la Fonte des Cloches* est un chant républicain d'une belle envolée. Un souffle chaud l'emporte et justifie le titre du groupe où l'auteur l'a rangé : *Foudres et Flammes*. C'est le développement d'une ligne de Michelet (2).

Ressuscitez pour entonner
L'hymne guerrier de l'homme libre,
Pour être le courroux qui vibre,
La vengeance prête à tonner.

(1) Voir page 88.

(2) « ...les cloches descendent de leurs tours, pour prendre une voix plus sonore et lancer le tonnerre ».

Tome VI, p. 353 (XIII-2).

Que votre grande voix proclame
L'essor du peuple souverain :
Aux bouches de bronze et d'airain.
Donnez le cœur, prêtez la flamme.

Toutes les strophes nous semblent bonnes et l'élan reste aussi fougueux jusqu'au dernier vers.

Une autre pièce, *Hoche et Marceau*, celle-là en alexandrins, est également réussie. Il aurait pu éviter deux ou trois défauts qui sautent aux yeux (1), mais l'ensemble reste beau, surtout quand on l'entend bien lire.

* * *

Le livre est en somme un recueil de poèmes très honorables. L'écrivain y est, comme partout, assez inégal, parce qu'il n'était pas assez sévère pour lui-même.

On est frappé, quand on constate combien l'idée des Fourieristes était juste, et quelle grande influence les écrivains peuvent prendre pour gouverner l'opinion d'un peuple idéaliste et épris d'éloquence.

Deux idées, génératrices à la fois de beaux sentiments et d'illusions dangereuses, semblent avoir dominé la vie française depuis la Révolution pendant laquelle elles sont nées : elles reviennent dans presque tous les poèmes de ce livre.

La première est la croyance que, pour les Français, les peuples sont des frères, et les tyrans des ennemis (2). Il n'est pas de Français qui n'ait, de-

(1) A cause de l'entorse donné à la phrase pour obtenir la rime, dans le vers deux fois répété : « O jumeaux dans la gloire et dans la mort pareilles ».

(2) Cf. Michelet, t. IV (VIII-1).

puis quatre-vingts ans, entendu commenter l'adage auquel Henri de Bornier donna sa forme définitive : « Tout homme a deux pays, le sien et puis la France » (1). Une telle idée, qui flatte l'amour-propre national et n'éveille que de généreuses pensées, trouvait dans l'âme française un terrain merveilleux. On avait assez fait la guerre : quel soulagement pour un peuple de n'avoir plus à s'en préoccuper, puisque tous les peuples aimaient la France ! Ne pourrait-on percevoir dans cette idée la cause originelle, peut-être, du manque de préparation militaire où les guerres de 1870 et de 1914 ont surpris la France ?

La seconde est née du culte que les mêmes hommes et leurs descendants ont voué à « la grande populace et la sainte canaille » (2). Ils n'ont cessé d'obéir, comme notre poète, au conseil avisé d'Anacharsis Cloots : *Suivons, et de près, la sainte sans-culotterie !* (3) Où mène-t-elle fatalement une nation ? — A la ruine. Desmoulins, qui avait glorifié la Terreur dans *le Vieux Cordelier* du 5 décembre 1793, monte à l'échafaud, victime de la Terreur, le 5 avril suivant, à « trente-trois ans ; l'âge du sans-culotte Jésus » (4). *Suivant, et de près*, Michelet, le génial historien qu'il tient pour un prophète, des Essarts a étendu ses sympathies, comme avait fait Desmoulins, toujours plus loin, dans la direction où Saint-Just,

(1) *La Fille de Roland*, acte III, sc. 2.

(2) Barbier : *La Curée (Iambes et Poèmes)*.

(3) Michelet, tome VII, p. 231 (xviii-3).

(4) *Ibid.*, p. 192 (xvii-6).

un de ses héros, montrait l'aboutissement logique et désirable de la Révolution : la curée (1).

Si nous ne nous trompons, beaucoup d'écrivains, éblouis par les mêmes mirages, ont manqué de clairvoyance et d'esprit pratique : ils se sont montrés de funestes bergers ! Et l'on est surpris de constater que le même évangile trouve encore des apôtres parmi des hommes intelligents et instruits (2).

(1) Marat voulait attendre, pour la sonner, que les citoyens fussent devenus plus vertueux, sinon la Terreur aurait commencé plus tôt.

Cf. Michelet, tome IV, p. 218 (VII-7).

(2) Les années devaient assagir le poète. En 1897, il citait cette opinion du duc d'Aumale : « Il n'y a rien que je ne préfère à cette démocratie envieuse, haineuse, complice de tous les despotismes, qui n'a rien d'autre à reprocher à l'Empire que de ne pas assez écraser ses ennemis et de laisser debout quelques têtes de pavots, pour qui l'égalité n'est que l'abaissement de tous ».

Et des Essarts ajoutait : « Ce tableau n'est certes pas changé : cette fausse démocratie existe encore, et ce ne sont plus les Napoléons qui l'enrégimentent, mais de prétendus radicaux, avant-coureurs du despotisme collectiviste ».

Emmanuel des Essarts : *Les Ecrits politiques du duc d'Aumale*, *Revue bleue*, 29 mai 1897.

CHAPITRE V

Poèmes détachés.

Nous devons à la gracieuse complaisance de Madame des Essarts la connaissance d'un certain nombre de poèmes, publiés dans des journaux et des revues, ou restés inédits. Il n'est guère possible d'en dresser une liste complète, ni de désigner les périodiques où ils ont paru, — feuilles de province pour la plupart, — car Emmanuel des Essarts s'est le plus souvent contenté d'en détacher ses vers, sans donner d'indication qui permette de préciser le nom ni la date du journal.

Ces poèmes nous ont paru appartenir à deux groupes bien distincts : 1° les poésies sérieuses, ayant quelque importance littéraire, historique, philosophique ou sociale; 2° les fantaisies mondaines, les vers d'amour, les pièces de circonstance, où l'on trouve encore à glaner plus d'un joli détail.

* * *

Le sentiment qui domine chez le poète est toujours sa prédilection pour la beauté ordonnée, telle que l'a comprise la Grèce :

Toute Muse est païenne, et malgré nos martyres,
Malgré le ton chrétien qui prévaut sur nos lyres,

Dans les élans du cœur ou les brusques revers,
L'Hellade est toujours là qui plane sur nos vers (1).

Il chante *Diane Pensive*, (2) il évoque Hélène :

Jeune Hélène qu'Homère assimile aux déesses,
Fière Hélène qu'Eschyle égalait au lion (3).

Il va jusqu'à célébrer la beauté de *Méduse*, oubliant que sa chevelure était un nid de serpents, et son visage si horrible que ceux qui l'apercevaient étaient changés en pierre (4).

Son culte passionné de la Grèce lui inspira divers poèmes qui faisaient partie des *Elévations* (première édition), et qu'il a écartés dans l'édition définitive. Tel son poème à *Miss Ettie Y...*, hymne à la Beauté, d'une allure toute classique :

O Beauté que les dieux firent mystérieuse,
Toi qui daignes sourire en restant sérieuse,
Candeur étrange, sphynx inexplicable et doux,
Enigme aux cheveux blonds qui rayonnent sur nous,
Viens-tu, pour le bonheur terrestre des poètes,
Sœur des muets rayons et des splendeurs muettes,
Comme la froide lune et le froid diamant,
Nous emparadiser silencieusement ?

.....

Volontiers tu te tais, si tout chante en ton cœur,
Tu sembles assister aux merveilles d'un chœur,
Comme sur leurs autels les sévères Dianes;
Mais si notre entretien te prend dans ses lianes,
Tu parles, et l'on songe, en écoutant ta voix,
Au réveil des oiseaux dans le sommeil des bois.

Dans un sonnet d'une belle allure, *Réminiscence*, le poète cherche à démêler ses souvenirs d'une vie

(1) *A Louisa Siefert*, 31 juillet 1875.

(2) *La Vie littéraire*, 23 mars 1876.

(3) *Evocation*.

(4) *La Vie littéraire*, 23 mars 1876.

antérieure, aux temps où la Grèce était la reine du monde :

Héros, mortel ou Dieu, qu'étais-je ? Je l'ignore.
Hôte de l'univers fêté par l'air sonore,
Par l'onde souriante et le ciel indulgent,
Je vivais, et j'allais par les bois et les plaines
Libre et fier de sentir, entre mes mains hautaines,
La lyre aux cordes d'or, l'épée aux clous d'argent.

La Centauresse du sculpteur Courtet, lui inspire
un poème où palpite son propre rêve :

C'est l'incarnation plastique de mon culte,
Le symbole vivant d'un art libre et hautain,
C'est mon histoire, ami, que ton pur ciseau sculpte;
Ton groupe harmonieux figure mon destin.

Chercheur d'un idéal qui m'enchanté et m'abuse,
J'ai mon amante aussi, qui me tient captivé.
Ma Centauresse aux pieds de tempête est la Muse,
Et je suis le jeune homme à ses beaux bras rivé.

.....

Partout où fleurira le saint-laurier de Grèce,
Fidèle à mon espoir, dût-il être puni,
J'irai, Muse immortelle, auguste Centauresse,
Te suivre, s'il le faut, par delà l'Infini (1).

Bien que se proclamant « déiste et chrétien », il
honore les *Derniers Païens*, qui, dans leur lutte contre
la religion nouvelle, ont

D'un inutile et noble élan,
Prêté leur épaule vaillante,
Au vieil Olympe chancelant.

Les véritables barbares ne sont-ils pas les sectateurs du Christ, qui ont foulé aux pieds les restes de la civilisation grecque ? Le poète prodigue ses

(1) Juillet 1864.

louanges à ceux qui se sont sacrifiés pour défendre les autels de leurs dieux.

Quelques années plus tard (1876) Anatole France évoquera aussi dans *les Noces Corinthiennes* cette époque si intéressante par la beauté du paganisme expirant et la ferveur de la foi nouvelle :

Moi j'ai mis sur ton sein de pâles violettes,
Et je t'ai peinte, Hellas, alors qu'un Dieu jaloux,
Arrachant de ton front les saintes bandelettes,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux (1).

Dans *les Divins Exilés*, des Essarts montre, sur une île enchantée, Zeus supportant, dédaigneux et superbe, l'exil et l'abandon :

Il semble, sur le roc qu'il domine, sculpté
Comme un marbre sur une tombe.

Seule la lyre du vieil Homère, exilé sur une cime voisine, parvient à tirer de sa morne rêverie « la majestueuse victime », et lui donne quelques instants de joie.

Dans une ode plaintive sur *le Cygne*, le poète nous dépeint la nostalgie de l'époque païenne, qui consume « cet amant du Beau », devenu solitaire et muet dans le monde moderne auquel il est étranger.

Les Visions d'André Chénier réveillent dans l'âme de « ce dernier des païens », les souvenirs enchanteurs des temps antiques. Chénier laisse sa pensée s'envoler vers la Grèce, où il retrouve les divins exilés, qui le bénissent pour sa fidélité et lui content tout bas des fables d'autrefois. De jeunes Immor-

(1) La seconde partie de cette pièce est dédiée à Emmanuel des Essarts.

telles l'accueillent avec faveur et le mènent voir les chœurs de Nymphes danser dans les clairières.

Pallas Athéné, dont la statue immortelle est née du plus beau rêve de Phidias, a inspiré à des Essarts un assez long poème (1). Le sculpteur médite

..... par la douceur d'une nuit enchantée,
Où glisse sur la mer une lueur lactée.

Comme à Paris, les trois déesses lui apparaissent, mais il ne s'arrête ni au fier visage d'Héré ni au sourire d'Aphrodite. Pallas le conquiert par sa majestueuse attitude, par le pouvoir mystérieux de la beauté morale qui divinise la beauté de son corps. Fille du plus grand des dieux, et de Métis, la plus sage des déesses, elle offre un harmonieux assemblage de force et de prudence. Divinité tutélaire des Etats, gardienne des lois, protectrice de l'agriculture et des arts, c'est la guerrière victorieuse, la vierge inaccessible, sage et savante, la bienfaitrice qui donna aux hommes l'olivier, et, par un jugement des dieux, obtint la possession d'Athènes. La merveilleuse légende repassa sans cesse devant les yeux du génial sculpteur pendant qu'il créait sa « reine du Parthénon » d'or et d'ivoire. Et bientôt, triomphante sur la colline sacrée, l'image de Pallas connut les adorations de tout son peuple, de tous les peuples de la Grèce et de l'Univers. A l'occasion des Panathénées on lui chantait cette litanie :

Toi seule es la Raison, et c'est dans ta prunelle,
Que Zeus a reflété la Sagesse éternelle.

(1) Qui ne fait pas partie de la première édition des *Elévations*, mais qui semble à sa place ici. Pièce de concours, couronnée par l'Académie française en 1887.

Après tant de gloire, bien des siècles s'écouleront
oublieux d'Athéné. La statue de Phidias a disparu :
les Vandales ont détrôné la Déesse.

Obscurci par le Moyen-Age, l'idéal semble avoir
sombé, mais Athéné renaîtra :

Il nous faut la Pallas dont Rome a fait Minerve.
Au-dessous du vrai Dieu qu'embrasse l'Infini,
Il nous plaît de sentir l'Olympe rajeuni.

Dans une magistrale revue des siècles passés, l'auteur nous montre Athéné présidant aux grandes conquêtes de l'esprit humain. C'est elle l'inspiratrice de l'art français à ses belles époques; c'est elle qui, après la Renaissance, se fait une riche parure des vers de la Pléiade. Si fidèles qu'ils soient à leur foi, les humanistes du seizième siècle se tournent vers Athéné, reine de Beauté et de Sagesse. Au siècle suivant, elle s'empare de l'esprit français et le fait souverain du monde. On n'adore plus la déesse de l'Acropole; mais on vient puiser la sagesse dans les œuvres qu'elle a inspirées.

Peu à peu, cette gloire se ternit : la philosophie travaille à ruiner les religions et les trônes, toutes les passions brisent leurs chaînes, et la France est très près de sombrer dans les ténèbres et le sang. Après l'orage, le peuple reste en proie au doute, cherche une lueur qui puisse le guider, et se retourne souvent pour mesurer des yeux le chemin qu'il croit avoir parcouru. Des Essarts, comme Leconte de Lisle et Louis Ménard, pense qu'il faut revenir en arrière pour retrouver la voie perdue (1),

(1) « En général, tout ce qui constitue l'art, la morale et la science, était mort avec le Polythéisme. Tout a revécu à

Car le passé contient l'espoir de l'avenir (1).

Et le poète supplie la déesse d'éclairer les hommes :

Que l'antique raison et la vertu chrétienne,
Accomplissent en toi l'accord mélodieux !

Des Essarts, véritablement passionné par son sujet, réussit plusieurs fois à évoquer devant nous la statue de Phidias. Il atteint alors le but que se proposaient les Parnassiens : faire que la poésie contienne tous les arts, même les arts plastiques ; peindre et modeler avec des mots. La statue est là, bien réelle, et la théorie qui monte à l'Acropole prend la valeur d'un beau bas-relief.

Après la Grèce, c'est de l'Italie que le poète est le plus épris, de l'Italie

Mère des souvenirs et des apothéoses,
Dont les rêves sont pleins de héros et de dieux,
La couronne d'épine ensanglante les roses
Qui fleurissent encor sur ton front radieux (2).

Il souffre des misères et des humiliations qu'elle a subies sous le joug autrichien et voudrait la voir renaître.

Le Midi, où se sont réfugiées les anciennes déesses,

sa renaissance. C'est alors seulement que l'idée de la beauté reparait dans l'intelligence et l'idée du droit dans l'ordre politique ». Leconte de Lisle, *Poèmes et Poésies*. Dentu, 1855, Préface.

(1) Cf. Renan : *Prière sur l'Acropole*.

« Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares ».

Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, Paris, 1913, in-16, p. 83.

(2) *Hymne à l'Italie, l'Artiste*, 15 mai 1859.

où règnent encore l'amour et la Beauté, le charme toujours (1).

Dans *l'Aurore Boréale* (2), il exprime la tristesse du malheureux qui, pour satisfaire une vaine curiosité, a abandonné le beau ciel de Venise et s'est aventuré dans les régions froides et maudites du Nord. Si les pâles rayons d'un simulacre de soleil l'y éclairent encore un peu, ils n'ont plus la chaleur qui vivifie et ne font que rendre plus amers ses regrets. Tel l'homme qui a perdu son idéal : c'est en vain qu'il demande à la vie une exaltation passagère, un remède à sa détresse.

Mais des Essarts, lui, n'a jamais perdu son idéal. Il salue sans cesse en la Beauté *l'Inspiratrice*. Dans ses heures de doute, assez rares, il reconnaît que, s'il existe toujours des Béatrix et des Laures, elles ne trouvent plus de Dantes ni de Pétrarques.

Les chagrins ne l'ont pas épargné, et il en a gardé le souvenir amer. Dans *l'Eternelle Histoire*, sa douleur se hausse au ton de l'élégie :

Ici-bas, quand un rêve est beau,
Il faut qu'il meure, il faut qu'il meure.
— Meurs donc, inutile flambeau,
Malheur à ce rêve trop beau !
Mais qu'au moins sur son froid tombeau
La jeunesse se penche et pleure.
Ici-bas, quand un rêve est beau,
Il faut qu'il meure, il faut qu'il meure.

Pour dire sa peine, il trouve de jolies fables comme le *Retour de Cendrillon* (3). Devenue reine,

(1) *Le Pays du Soleil, Elévations*, (première édition).

(2) *Elévations*, première édition.

(3) *L'Artiste*, 20 mars 1859.

Cendrillon veut revoir la maison de son enfance, mais les oiseaux ne chantent plus. Tout est abandonné, désert, et elle regrette le temps où elle n'était riche que d'illusions.

Il a fui pour jamais, sans espoir qu'il renaisse,
Ce rêve d'idéal qui montait jusqu'à Dieu,
Car j'ai vu sur le seuil l'âme de ma jeunesse,
Qui pleurait en silence et me disait adieu.

Cette jolie note mélancolique est malheureusement assez rare chez le poète. On la retrouve dans le sonnet *Minturnes* (1) où il regrette « sa saison de lutte et de péril », et dans une pièce (2) où il nous montre deux papillons blancs dansant au-dessus du cercueil d'une jeune ballerine que Paris adorait (3) et qui venait de mourir après huit mois de souffrances affreuses. On sent dans ces poèmes l'émotion sincère.

Mais il ne peut errer longtemps parmi les cyprès : son optimisme souriant le ramène vers *l'Eden romantique*, sa patrie d'adoption.

Quelle joie de se retrouver dans l'atmosphère parisienne, parmi *les Compagnons de la lyre*. Les voici à table, « s'abreuvant de chansons » et célébrant en vers la gloire du Maître absent,

..... Hugo, qui met dans nos prunelles
Des rayons d'or pour tout notre repas,
Car nous aimons les choses éternelles.

Il reprend dans *les Compagnons d'Eros* (4) le thème romantique de l'amour source principale d'ins-

(1) *La Vie littéraire*, 2 août 1877.

(2) *Les Papillons de la Morte*, 1863.

(3) Emma Livry, dont la robe prit feu pendant qu'elle dansait.

(4) *Elévations*, première édition (version un peu raccourcie de *Cæcus Amor*, 1862).

piration poétique. Tout poème où manquent les accents d'une sainte passion, les larmes d'une vraie douleur, le fait penser à une *Plaine* (1) infertile, brûlée par les implacables rayons du soleil :

C'est la mort dans la vie et le néant dans l'être.
Quelle souffrance n'apparaît pas désirable, comparée à cette mort vivante ?

Parmi les pièces de caractère lyrique, mentionnons encore le sonnet dédié à *Arsène Houssaye* ; les stances à la gloire de la tragédienne Agar, « interprète du chœur parnassien », et *le Druide*, très long poème où il compare Victor de Laprade, révoqué par l'Empire, à un druide qui resta longtemps dans les forêts pour ne point se plier au joug de César et n'en sortit que pour jeter l'anathème au tyran de la Gaule. Cette pièce, où il y a de beaux vers, est curieuse en ce qu'elle exprime bien la haine de l'opposition républicaine qui s'exaspérait vers la fin du règne de Napoléon III.

Des Essarts ne pouvait manquer une si belle occasion de manifester une ferveur républicaine qu'accentueraient plus tard les *Poèmes de la Révolution*, lui donnant une attitude politique qui ne lui déplaisait pas.

Nous placerons ensemble, comme pièces d'inspiration historique, celles qui ont un rapport assez marqué avec des faits ou des personnages de l'histoire, sans nous faire d'illusion sur la valeur d'un classement qui n'a pour but que de mettre un peu d'ordre et de clarté dans ces poèmes très nombreux.

(1) *Ibid.*

Le Pont du Gard (1) l'a frappé par son aspect grandiose et il vante le sens artistique du peuple romain, qui a laissé dans le Midi de la France tant d'admirables monuments.

A propos du huitième centenaire de la première croisade (1895), il écrit un *Chant triomphal* à la gloire de Clermont-Ferrand.

La haine romantique du « tyran », capable d'ailleurs d'inspirer à un bourgeois débonnaire les propos les plus violents, lui a dicté une pièce assez brillante, *Milton* (2), venue de la même source que *le Druide*. Charles II et son frère, discutant une liste de puritains qu'on projette d'envoyer au supplice, s'arrêtent sur le nom exécré de Milton, poète aux visions sublimes, mais implacable ennemi de la royauté, qui a glorifié le meurtre de leur père :

Toujours seul dans la foule, il parle comme en rêve,
A des êtres qui sont Adam, Lucifer, Eve,
Dieu ! cet aveugle a vu Dieu ! semblable à l'Hébreu
De l'Horeb, il a bu la vision de Dieu,
Et ce nouveau Moïse est un second Homère.

Ils n'en concluent pas moins à la convenance de le faire pendre ! (3).

Nous retrouvons la même note dans *Luther à Erfurth* (4), où le poète nous dépeint le réformateur un

(1) *La Vie littéraire*, 19 septembre 1878.

(2) *Le Parnasse*, 15 novembre 1882.

(3) Des Essarts bien entendu, n'a garde d'expliquer la décision des princes par le rôle qu'avait joué Milton en justifiant et sanctifiant l'exécution, de Charles I, qu'il consacrait par les décrets du ciel après l'avoir autorisée par les lois de la terre. Le poète n'échappa au supplice que par miracle. Cf. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*. Hachette, 1863, in-8°, II-6.

(4) *Elévations*, première édition.

instant affaîssé sous le poids des haines qu'il a soulevées. Regrettant la paix du monastère, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à la lutte,

Quand soudain, réveillé par les cris de la foule,
Il sentit dans son sein gronder comme une houle,
Un flux intérieur de haine, et le proscrit
Se releva vainqueur, comme il était écrit.

Dans cette pièce, où il y a de bons vers, nous ne retrouvons absolument rien de la physionomie de Luther. Le titre même révèle une connaissance imparfaite de sa vie. C'est en 1507 que Luther se fit ordonner prêtre à Erfurth, pour accomplir son vœu téméraire, car « il n'avait » dit-il, « aucune foi ». Les remords et la terreur de la justice de Dieu le tenaient dans une perpétuelle angoisse. Vers 1511, il quitte Erfurth, et part pour Rome. Appelé à Wittenberg dès son retour, la pensée qui le dominera est désormais fixée : l'homme est une créature déchue dont le salut ne peut être qu'une grâce imméritée. Ce n'est qu'en 1516 qu'il songe à se révolter contre l'Eglise et commence à formuler sa doctrine.

Bien que le poète se tienne prudemment dans des généralités souvent éloquentes, rien des idées, des sentiments, des rêves ni des visions prophétiques qu'il prête à Luther ne semble correspondre au passé ni au caractère énergique et passionné du Réformateur, même si, pour plus de vraisemblance, il avait appelé sa pièce : *Luther à la Wartbourg* (1).

De belles strophes sur *les Funérailles de Mirabeau* (2) nous dépeignent la stupeur du peuple de

(1) Cf. Michelet : *les Mémoires de Luther*, Paris, 1894, in-8°.

(2) Septembre 1864.

Paris suivant en foule la dépouille du grand tribun.

Tout poète est aussi prophète. Des Essarts l'a été quand il a chanté *le Rire de Kléber* dans des stances toutes vibrantes de patriotique espoir, qu'on ne peut relire sans émotion maintenant que cet espoir est réalisé.

Dans ce silence qu'on redoute,
Songe-t-il au passé lointain ?
Non, mais à l'avenir sans doute,
Au jour marqué par le destin,
Où, pour répondre au bruit magique,
A l'appel du clairon fatal,
On verra le bronze tragique
Descendre de son piédestal,
Et — vision de délivrance —
Epandre et déchaîner dans l'air
Sur Strasbourg, repris par la France,
Le rire énorme de Kléber !

Les Clermontois se rappellent encore la belle *Ode* qui fut dite le 14 juin 1900, au pied de la statue de Desaix, à la fête du centenaire de Marengo.

Après Desaix, il a célébré aussi les hauts faits de *La Tour d'Auvergne*, premier grenadier de France.

En 1864, le soulèvement de la Pologne ayant réveillé son enthousiasme, il exalta l'héroïsme des *Légions Volontaires* et stigmatisa les trois loups, les trois vautours, les trois rois ardents à la curée de la Pologne.

La tyrannie sournoise d'Isabelle II lui a inspiré la pièce *Béjar*, romantique mélange de sang, de roses et d'amour. Loin d'être une de ses meilleures, elle le montre s'essayant à tous les genres.

En 1870, il resta dans Paris assiégé, et servit dans

la Garde Nationale. Trois pièces nous disent les sentiments qui l'agitèrent pendant ces mois d'angoisse. Dans une ode adressée *Aux Allemands*, il retourne contre eux le reproche d'avoir provoqué la guerre.

O France, qu'as-tu fait ? doux pays de lumière,
Terre élément à tous, à tous hospitalière,
Que nul ne suppliait en vain,
Toi que les nations voyaient passer en rêve
Offrant aux opprimés ou ton or ou ton glaive,
Avec un sourire divin.

La pièce *Aux Arbres* semble une réminiscence de *Macbeth*; il y adjure les forêts françaises de marcher contre les envahisseurs, ou, si elles ne peuvent s'arracher du sol, de s'enflammer pour être leur bûcher.

Le Jour des Morts de 1871 évoque successivement les victimes de la grande tuerie et l'image de la France en deuil, mais toujours énergique :

Mais mon front pur se voilera
Tant que l'on n'aura pas vengé notre martyr.
O Morts ! ma grande joie et mon divin sourire,
La revanche me les rendra !

Et il resta, en dépit des années et des désillusions, un patriote ardent : il n'a malheureusement pas vu le retour de fortune qu'il avait tant espéré. Toujours prêt à prendre parti pour les faibles et les opprimés contre les puissants qui abusent de leurs avantages, il défendit les Boërs contre les Anglais, et chanta le *Président Krüger* et *Villebois-Mareuil* (1).

Dans la chaleur de son enthousiasme, il voit déjà les Anglais renoncer à la lutte,

(1) *La Quinzaine*, 1^{er} janvier 1901.

Et là-bas se lever le jour expiatoire,
O Krüger, où ton peuple inscrira sa victoire
Entre Salamine et Valmy !

Puis c'est à Villebois-Mareuil qu'il consacre un
hymne plein de fierté et qui résonne comme un appel
de guerre;

Il te fallait ces monts plus ardues que des tours :
On résiste bien mieux à l'assaut des vautours
Dans le voisinage des aigles.

On voit clairement le libéral sincère que fut des Es-
sarts en rapprochant deux pièces qu'il écrivait à peu
près à la même date, l'une, *le Tsar au Carrousel*,
où il fait honneur à l'empereur d'avoir salué la sta-
tue de Gambetta, et une petite pièce où il persifle un
maire imbécile et sectaire qui a prétendu interdire le
port de la soutane sur le territoire de sa commune.
L'excellent homme admirait tout ce qui lui parais-
sait beau et bon, et condamnait tout ce qui lui sem-
blait vil, sans esprit de parti, sans arrière-pensée ni
calcul.

Encore que notre poète n'eût guère l'esprit philo-
sophique, il s'arrêta parfois, anxieux, devant les pro-
blèmes insolubles qui ont toujours tourmenté les
hommes.

Religieux par nature autant que par tradition,
respectueux des croyances généralement acceptées,
il n'en était pas moins troublé par le doute quand
ces questions s'imposaient à son esprit. En regardant
passer « les nuages voyageurs, émigrants de l'es-
pace » (1), il se demande d'où ils viennent, où ils

(1) *Les Cavaliers : Elevations*, première édition.

vont et ce que signifie leur incessant pèlerinage :

.....
 Peut-être, obéissant au rythme universel,
 Noté sur le ciel bleu comme sur un missel,
 Etes-vous les courriers d'un invisible maître;
 Et laissez-vous tomber les inspirations
 Dans l'âme de l'artiste aux sublimes démenes,
 Et, sur les fronts brûlants, les fécondes semences
 Dont l'avenir fera des révélations ?

L'insuffisance des religions révélées l'inquiète (1).
 Athènes avait dédié un autel « au Dieu inconnu »,
 Saint-Paul est venu annoncer ce dieu... mais nous
 avons toujours soif de certitude. Et il termine cette
 pièce angoissée par la prière :

Si tu daignes, Sauveur qui dans l'ombre te voiles,
 Prenant pitié des cœurs où t'attend un autel,
 Vers nos longues douleurs descendre des étoiles,
 O Rédempteur tardif, ô dernier-né du Ciel !

La même inspiration reparaitra dans *Pathmos* (2),
 « cette île des sanglots », qu'ils nous dépeint comme
 un spectre lugubre : sous un ciel plein de joie,

Jamais *l'Alléluia*, gaîté des cathédrales,
 Ne s'élance parmi les *Requiems* navrés !

trouvant, comme dans *les Cavaliers*, des vers sonores
 et de belles images, où l'on regrette des négligences
 qui étonnent et rompent trop souvent le charme :

Mais pendant que le Doute aux funèbres pâleurs,
 Agite dans nos cœurs le reflux des marées,
 Dieu prépare en secret pour nous des temps meilleurs.

(1) *Le Dieu Inconnu*.

(2) *Elévations*, première édition.

.....
 Le Vieux Christianisme, aux grandeurs solitaires,
 Ouvrira son enceinte à tout progrès sacré,
 Et Dieu soulèvera le voile des mystères.

Les rameaux de la croix, arbre transfiguré,
 Refleuriront; partout rayonnera l'hostie
 Sur le nouveau croyant, homme régénéré.

Le poète avait aussi publié, dans la première édition des *Elévations*, un poème sans titre (1) qui s'apparente aux deux précédents. Il y chante les pionniers du progrès, qui, pendant des siècles, à travers l'océan, sont intervenus dans l'éternel conflit du Bien et du Mal. Pour que l'humanité progresse, il ne faut pas qu'ils « cessent, ces voyages de l'Idée » qui va sonder les abîmes !

Toujours l'incertitude, « ce fardeau des songeurs », oppresse son âme. Dans *le Sphinx* (2) il cherche encore le dieu inconnu. De tous ceux qui ont tenté de soulever le voile, personne n'est revenu. Et il reste inquiet devant le spectacle splendide de l'Univers :

Tu nous donnes la foi sans nous ôter le doute,
 Nature que j'adore et que mon cœur redoute
 Comme un temple désert,
 Qui, d'un maître ignoré dressant l'apothéose,
 Me semble un Panthéon immense et grandiose,
 A tous les dieux ouvert !

Il a cru longtemps, — peut-être toujours — que le Rédempteur n'était autre que la Beauté, divinité suprême, éternelle, à laquelle il adresse ses adorations.

L'Olympienne est le symbole de l'idéal ancien. Si elle surgissait du fond des siècles, tous les hommes

(1) Comme l'Art l'océan a ses drames étranges.

(2) *Elévations*, première édition.

se prosterneraient à ses pieds. Pourtant les dieux sont morts.

Et ta religion, pâle Nazaréen,
Etend sur l'univers ses ailes de colombe.

Une nouvelle conception de l'amour est née avec le Christ et la femme idéale résulte de l'accord prestigieux de Marie et de Psyché. La pièce est vraiment jolie et il est regrettable qu'il l'ait supprimée dans l'édition définitive.

Comme tous les poètes, il se plaît à noter les contrastes : ainsi dans *Après le Bal* :

Mais le temps ironique est là qui nous poursuit,
Et nous cherchons encor la fête disparue,
Que la Réalité nous jette dans la rue,
Par le silence, par le froid, et par la nuit.

Un autre jour, il s'arrête devant de *Vieilles Maisons* dont il dépeint la laideur sordide; une belle fille apparaît sur le seuil, et tout se transforme.

..... de ce gouffre où la terreur fourmille
Jaillit comme une aurore une indolente fille
Oeil à l'affût, rire aux aguets, cœur en éveil.
Elle vient, et soudain, la morose tanière
Amoureuse rayonne, et surgit printanière,
Et cette ombre n'est plus que l'abri d'un soleil.

La beauté transfigure tout aux yeux d'un poète, mais la lumière ne va jamais sans ombres. La beauté même a ses dangers.

Et il nous décrit les rêves qui hantent l'esprit de la *Jeune Ouvrière*, les périls qui la menacent, le vice qui la guette :

C'est la fatalité des péchés et des crimes
Marquant dans leur berceau le front des nouveaux-nés.

Partout où la misère a creusé ses abîmes,
Car, ainsi que l'Enfer, la vie a ses damnés.

Il regarde avec inquiétude cette plaie de la société française, le célibat des *Vierges pauvres* (1), qui restent malgré leur mérite, abandonnées et solitaires (2), et les chante sur un mode attendri, plein de douceur et de lyrisme réaliste :

Toutes deux sont très pauvres. L'une,
Corps en fleurs et cœur en éveil,
Est une plébéienne brune,
Une brave enfant du soleil.

Vision de grâce robuste,
Elle porte d'un air aisé
La forte élégance d'un buste
Que l'art antique eût jaloué.

Comme on devine en cette femme,
Un sûr et charmant compagnon !
Son beau corps modèle son âme,
Elle est le rosier d'Avignon.

L'autre, fille de race ancienne,
Blonde orpheline d'un marquis,
Est la pure patricienne,
Type un peu frêle, mais exquis.

Grande comme un grand lys pudique,
Elle offre au regard enchanté
Le fier port de tête héraldique
Et la sainte simplicité.

Elle a d'Yseult et d'Yolande
Le front superbe où rien ne ment,

(1) Une autre version de ce poème, bien plus longue que celle que nous citons, a paru dans le *Parnasse contemporain* (1866) sous le titre *les Vierges*.

(2) Une femme poète d'Auvergne, Mademoiselle Amélie Murat, a écrit un très beau poème sur ce thème : *Le Sanglot d'Eve*. Garnier, 1923, in-8°.

Triste comme une fleur de lande,
Pâle — délicieusement.

Telles je vous vois, ô merveilles,
D'adorable ingénuité,
Si diverses, et si pareilles,
Sœurs de vertu, sœurs de beauté.

Toujours sœurs; car la destinée
Vous réserve pour dernier don
Une ressemblance obstinée
L'égalité dans l'abandon.

Renoncez aux bonheurs intimes,
Que la pauvreté vous défend;
Résignez-vous, nobles victimes,
O cœurs de mères sans enfant !

Et il peut leur arriver de pires malheurs, comme il
le montre dans *les Fiancées* :

Je sens une immense pitié,
Quand je songe à ces fiancées
Par un lâche oubli délaissées
Pour prix de leur sainte amitié.

Celui qui prenait la moitié
De leurs espérances bercées,
Fait un amas de fleurs froissées,
De leur bonheur sacrifié.

La constance de certaines âmes féminines a frappé le poète. Dans *le Souffre-Douleur*, il nous peint une pauvre fille amoureuse d'un gredin. Elle prodigue pour lui son cœur, son travail et sa peine : elle le suit jusqu'au seuil de la prison. Le poète admire cette fidélité qui résiste à toutes les déceptions.

Et comme pendant au *Souffre-Douleur*, il écrit la *Confession d'un Bohème*, qui se jauge et qui se juge,

et mourra sans avouer jamais qu'un pur amour a pourtant illuminé son cœur (1).

* * *

Nous réunirons maintenant les fantaisies mondaines, les petits poèmes galants, les pièces de circonstance, toute la menue monnaie dont le poète fut prodigue, et où l'on rencontre encore plus d'une jolie pièce de bon aloi et bien frappée.

Pour comprendre le sens de *Paris Nouveau*, il faut se reporter à la dernière moitié du dix-neuvième siècle. A peine pouvons-nous nous imaginer, aujourd'hui que nous en voyons les transformations accomplies, l'immense révolution produite par les découvertes scientifiques et leurs applications. Tous ceux dont elles troublaient les habitudes essayaient de s'y opposer et plaidaient le respect des coutumes et des vieilles traditions. Nicolas Flamel, vieillard que des Essarts ressuscite, devient leur porte-parole. Le poète en attend au contraire un renouveau, un avenir meilleur

Où, loin de dépérir, tout va se ranimer.

Il fait défiler devant nos yeux les monuments reconstruits ou restaurés, toutes les améliorations récentes; un progrès intellectuel doit suivre :

Avec les monuments s'élèvent les idées;
Le beau conduit au bien, le bien ramène au beau;
Et vers le droit sentier les masses sont guidées,
Quand pour les éclairer luit partout un flambeau.

(1) Nous signalons encore dans la bibliographie quelques autres pièces, parues dans des revues, qui nous ont semblé présenter un certain intérêt.

Divin flambeau de l'Art, dont l'éclat pacifique
 Illumine les cœurs sans les brûler jamais,
 Et semble nous montrer l'échelle séraphique
 Qui nous fait monter tous vers les plus hauts sommets.

C'est ce Paris moral qui, parmi ses merveilles,
 Offre au monde surpris, sous son aile abrité,
 Ses chercheurs, découvrant l'Idéal dans leurs veilles,
 Ses soldats grands et doux, ses sœurs de Charité.

Et, pour finir, des Essarts prophétise le rôle que
 jouera Paris dans le monde intellectuel :

Oui, c'est le rendez-vous des races voyageuses;
 Halte des nations qui, bien loin de rester
 Sous leurs frais orangers, dans leurs plaines neigeuses,
 Y viennent tour à tour s'instruire et méditer (1).

La Ballade du Quartier Latin est un hymne à la
 jeunesse triomphante. On doit tout lui pardonner,
 car elle porte en elle les futurs espoirs, la poésie, la
 vaillance, la gaieté, et l'amour.

Une autre ballade, *Du Bon Accord des Bons Poètes*,
 célèbre avec agrément la force et la solidité d'une
 élite rassemblée pour un repas fraternel.

Le Banquet du Souvenir débute par une métaphore
 — un peu usée — qui compare la vie à un banquet.
 Le poète évoque dans ce poème (lu à la fête de la St-
 Charlemagne du lycée de Sens) (2) des souvenirs de
 lycéen.

La Brasserie des Martyrs (3), morceau plein

(1) Cf. Banville, *Paris et le Nouveau Louvre*. Paris, 1857,
 in-12, p. 29.

Cette Jérusalem d'occident, cette ville
 Ou, comme en un Jourdain favorable et tranquille,
 Sous les rameaux fleuris
 De la Science, au cours de l'onde fraîche et pure,
 Se désaltérera l'humanité future,
 Ce sera toi, Paris !

(2) 1862.

(3) Signé *la Palferine*.

de verve et de malice, décrit les habitués du lieu, les diverses pléiades de poètes, fumeurs et buveurs. Tout le monde y a la langue acérée :

Là vit la tribu de l'absinthe,
Ardente, dès le saut du lit,
A tomber son prochain sans crainte.
A chaque coin l'on vous éreinte,
A chaque angle, on vous démolit.
Mais j'aurais moins peur seul au monde
Dans cet antre aux jungles pareil,
Que devant Olympe la blonde,
Dont les cheveux semblent de l'onde
Parfilée avec du soleil !

C'est le moment où il fréquente les salons parisiens, où il brille dans les *Rimes mondaines* (1), et dans les bouts rimés, très à la mode alors, et dont nous oserons donner cet échantillon :

Voyez le beau valseur qui garde son *gibus*,
Il brille, il est complet — tout comme l'*omnibus*,
Sa pose est gracieuse autant que *circonflexe*,
Le rythme malaisé de ce pas très *complexe*
Obéit à ses pieds sans crainte du *hasard*;
Il frétille, il sautille, ainsi que le *lézard*,
Sans que de son voisin il gêne la *rotule*,
Car jamais ses souliers ne sont un *ergastule*.

Quand il se promène au *Peyrou de Montpellier*, il demande pardon aux beaux arbres des affreux vêtements alors à la mode. Il raille, dans sa pièce *En Acier majeur* les amazones parisiennes dont la toilette mélange « l'écuyère et le gamin », robe couverte de garnitures métalliques, bottes à glands et cravache.

Notons, à propos d'événements survenant dans son

(1) *Pas de quatre*; Berger Païen, Bergère Watteau.

entourage l'agréable pièce où il sermonne plaisamment Mendès, incarcéré à Sainte-Pélagie, en 1861, pour l'inconvenance de son *Roman d'une Nuit* :

Si tu veux vivre sans émoi,
En bon ménage avec la loi,
Ami Catulle, amende-toi.

Convertissons-nous à ces phrases
Que drapent de pudiques gazes,
A ces puritaines emphases,
A ces vers discrets et décents,
Qui ne montrent rien aux passants... (1).

Citons encore une pièce où il claironne la fausse nouvelle : *Madame Olympe est au couvent* ! et une autre qui nous raconte un souper au pavillon d'*Armenonville* avec deux amis et cette Antoinette qu'il confond si souvent avec la Poésie :

Folle immortelle, elle était là,
En son plus récent falbala
Et dans nos verres
Versait de ces vieux vins gaulois
Qui grisaient si bien autrefois
Les bons trouvères.

Il décoche des ballades *Aux blasphémateurs de la Vigne* (2) et paraphrase en vers les menus des festins.

Ce sont là servitudes du métier de poète !

L'amour, on le pense bien, se rencontre à tout moment dans ces fêtes de jeunesse, mais on ne trouve jamais rien de choquant dans les effusions littéraires du Normalien émancipé.

Qu'il voie défiler un *Pensionnat*, qu'il se promène

(1) *Catulle Mendès en prison.*

(2) *La veillée d'Auvergne*, 1^{er} janvier 1909.

au Bois, ses yeux sont toujours charmés. Il suppose dans *Ma Sœur n'y est pas* que deux fillettes essaient vainement de lui barrer le chemin, pour l'empêcher de rejoindre leur sœur aînée qu'il aime. Il chante la *Première visite de l'Amour* (1) à la manière d'Anacréon, les joies du printemps (2), *Le Roi Candale* (3), (en terze rime), où le poète se complaît à nous dépeindre les charmes que Nyssia révèle à Gygès; *les Oiseaux de Mer*, qu'il charge de faire ses confidences au Sphynx dans un sonnet, dont les tercets nous décèlent que des torrents de lave incandescente peuvent bouillonner dans le cœur d'un Parnassien d'apparence bourgeoise et paisible :

Dites-lui bien qu'il est un rêveur idolâtre,
Qui dignement épris d'une autre Cléopâtre,
D'Antoine préféré convoite moins le sort

Que celui de l'esclave, amant d'un jour unique,
Qui put aspirer dans un éclair volcanique
La foudre de l'amour et celle de la mort !

Il nous dit encore l'extase des promenades à deux sous les *Lauriers-roses*, et consacre ballades ou sonnets à quelques préférées : à la *Belle Rieuse*, à la *Petite Fée*, à *Antoinette* (4), à la *Belle Visiteuse*, à la *Bonne Princesse*, à une cantatrice de talent, un pantoum à *Angélique-Marie*. Et la France ne lui suffit pas ! Nous trouvons encore une jeune Anglaise, une Créole, une Russe transplantée en Italie et douée d'un esprit tout parisien.

(1) *L'Artiste*, 12 juin 1859.

(2) *Printemps meilleur*, *Revue des Poètes*, juillet 1898.

(3) *L'Artiste*, 12 juin 1859.

(4) Ce sonnet a paru dans la *Revue française*, 1^{er} mars 1866, sous le titre *Diva*.

Elle a, comme une étrange et divine liqueur,
 Bu de ces trois soleils la merveilleuse flamme,
 Mais qui démêlera les replis de son cœur
 En nous initiant à cette fine trame ?
 Je sais plus d'un Œdipe, inutile vainqueur,
 Qui pénétra le sphynx, sans deviner la femme (1).

A la fois sentimental et sensuel, il chante encore
 l'amour et le printemps avec la même fougue dans
Ruit Venus.

Instant évocateur de l'amour, sois béni
 De chanter sur les flots, sous les bois, dans le nid
 Des modulations mystiques,
 De mouiller les regards, d'amollir les rigueurs,
 Et de fondre soupirs, extases et langueurs
 Dans un cantique des cantiques !

O nature nubile, ivre de volupté,
 C'est lui qui fait courir dans ton sein agité
 Cette fièvre passionnée !
 C'est l'âme universelle, aux désirs palpitants,
 Qui tressaille, bondit et court — c'est le printemps,
 C'est la jeunesse de l'année !

La pièce est fort jolie d'un bout à l'autre.

A *Celle qui trop loin* (2) il adresse un sonnet où
 il l'appelle à lui avec une regrettable abondance d'é-
 pithètes.

Placida (3) exprime la joie du poète persuadé que
 sa bien-aimée pense à lui. Le sonnet, sur deux rimes,
 est agréable.

Dans la *Chanson Catalane* la passion redevient
 brûlante, il rêve de mêler le sang de son cœur aux
 larmes de sa bien-aimée, pour obtenir un philtre di-
 vin.

(1) *Splendeurs Exotiques*.

(2) *Le Parnasse Contemporain*, 1866.

(3) *Ibid.*

Le sonnet *les Délivrés* (1) montre ceux que l'existence a séparés sur cette terre unis au ciel pour l'éternité.

Peu à peu les passions s'apaisent : les brouillards de la jeunesse s'élèvent et une lumière plus pure vient inonder son cœur. Revenu des amours vulgaires à l'amour véritable, le poète trouve la paix de l'âme dans l'adoration de la femme élue, qu'il entourera d'un culte presque religieux.

Avatars est une fantaisie qui rappelle un peu — de très loin — les exquises *Affinités Secrètes* d'*Emmaux et Camées*. Des Essarts nous décrit les métamorphoses subies par une âme qui monte vers la perfection divine. Un lapis-lazuli, arraché de quelque mont de Perse, devient le plus brillant joyau d'une église byzantine. L'âme de cette pierre merveilleuse revit dans le calice d'une fleur, puis elle revêt la forme d'un écureuil, d'un bengali et enfin d'une femme. Et dans l'âme de cette femme le poète retrouve la pureté de la pierre précieuse, le charme de la fleur, la légèreté de l'écureuil, et le chant de l'oiseau. La pièce de vingt quatrains d'octosyllabes est assez gracieuse au début, mais finit moins bien sur un ton banal de galanterie.

Dans *Galathée*, il fait une critique de l'éducation des jeunes filles, telle qu'on la comprenait autrefois, alors qu'on prétendait tailler une âme comme Le Nôtre taillait ses ifs. Les vers sont d'un tour assez particulier, mythologique et moderne à la fois.

Quand le rêveur te voit front décoré de lierres,
La peau de tigre au flanc et criant : Evohé !

(1) *Le Parnasse Contemporain*, 1866.

Tu restes taciturne au milieu des douairières,
Composant ton maintien comme une Arsinoé.

Esprit qu'on rend étroit, cœur qu'on fait insensible,
O vous, qui fleuririez dans un air indulgent,
Quand votre expansion sera-t-elle possible ?
Chère, quand prendrez-vous un vol intelligent ?

Dans toutes les pièces dont nous avons parlé, constatons à quel point il est insensible aux beautés de la nature. Il jette un coup d'œil autour de lui et cherche aussitôt quel rythme et quelles rimes conviendraient là.

S'il fait une excursion à *Saint-Martin de Broceça*, il ne regarde que la grâce de Madame Font de Bize; s'il nous montre un tableau de forêt, c'est pour nous y placer quelque souvenir d'amour; s'il fait une ascension dans les montagnes du pays basque, c'est pour admirer l'élégante vigueur d'une silhouette de jeune fille :

Dans le cadre ondoyant de la lumière chaude,
La feuille reluisait ainsi qu'une émeraude;
Les lézards nous frôlaient, avec les noirs grillons,
Et, pour nous annoncer le bal des papillons,
Les cigales faisaient résonner leurs voix grêles,
Les mousses frissonnaient du vol des sauterelles;
Mais ce que j'admiraïs le plus, c'était, enfant,
Votre audace mignonne et votre air triomphant,
Et votre pied mutin qui taquinait les pierres,
Quand, vaillante et rieuse, à travers les bruyères
Vous montiez en chantant vers le sommet vermeil,
Comme un oiseau qui cherche un baiser du soleil (1).

Il dédie à Mademoiselle Marie Deschamps une *Symphonie en bleu majeur* où la volonté d'imiter Gautier est manifeste, écrit pour une inconnue un

(1) *A une enfant*, le *Parnasse*, 15 mai 1878.

Sonnet en blond majeur, soupire en pensant aux *Tristesses du bonheur*, et dédie à Madame Antoinette Durand de Lagarrigue une pièce d'un sentiment plus vif et plus sincère : c'est comme une réminiscence de Ronsard.

Dès 1864 il aspire au bonheur durable que le mariage lui donnera.

La mère, la muse et la femme,
Sont les trois oiseaux bleus de l'âme,
Triple parfum et triple flamme.

L'une est l'ange de notre éveil,
L'autre nous fait aux dieux pareil,
La troisième est notre soleil.

Mais chacun rêve la chimère
D'unir dans sa vie éphémère
La muse, la femme et la mère.

Et peu à peu se précise dans son esprit la vision
du vrai bonheur :

Le vrai bonheur c'est d'être deux —
Seul — avec Elle ! — insoucieux
Chercheur d'idylle,
De fuir au loin dans un chemin
Tout ombre, grand comme la main,
Ou dans une île...

Et là, d'écouter tout le jour,
Sur des lèvres ivres d'amour,
Frémir une âme,
Et de sentir bien vaillamment
Appuyé sur son cœur aimant
Un bras de femme !

Le mariage réalisa d'abord tout son rêve, puis lui réserva la plus grande douleur de sa vie, dont le *Bouquet à la Morte* est un écho. Enfin une seconde

union ramena le bonheur et le calme à son foyer et lui fit connaître les joies et les tourments de la paternité.

Hier jé vis un papillon,
Après vingt roses respirées,
Fixer son vol de tourbillon
Sur deux corolles préférées.

Dans le vieux parc où Dona Sol
Passe plus pâle que les marbres,
J'ai vu de même un rossignol
Réserver son chant à deux arbres.

Ainsi mon regard triomphant
Mon regard et toute mon âme,
Vont de ma femme à mon enfant,
Et de mon enfant à ma femme (1).

Ainsi s'achève, sur une note à la Tennyson, la période fougueuse de sa vie.

Nous passerons maintenant en revue les poésies de circonstance qui nous paraissent les plus intéressantes, et qui peut-être — c'était son avis — sont une des meilleures parties de son œuvre.

Ses stances, *la France à Corneille*, fort belles, en dépit de quelques défauts, furent dites le 6 juin 1887 à la Comédie-française par Mademoiselle Dudley. La France se reconnaît dans ce fils à la grande âme et à l'esprit sublime, dont les héros font leur gloire de vaincre leurs passions et sont des modèles de noblesse, de courage et de bonté. Tant qu'on honorera ces vertus et le génie,

Les peuples, enchantés par nos voix éloquentes,
Admireront en chœur, devant le même autel,

(1) *Odelette*, le *Parnasse*, 15 février 1880.

Resplendissants de pourpre et couronnés d'acanthès
La France impérissable et Corneille immortel !

En 1894, Silvain disait les stances de des Essarts en l'honneur de Banville dont la ville de Moulins inaugurait le monument.

Pour l'une des soirées littéraires qu'il aimait à donner chez lui (1), et où des artistes amateurs jouèrent *la Souris* et *les Précieuses Ridicules*, il composera un fort joli prologue. Il y ressuscite « pour le théâtre universitaire », dont il est l'impresario, les souvenirs de *l'Illustre Théâtre*.

Le 6 avril 1900, il annonçait dans une charmante poésie, la représentation de *l'Anglais tel qu'on le parle* chez son collègue et ami Monsieur Desdevises du Désert, où il nommait plaisamment sa troupe « le troisième théâtre français ».

Quelques mois plus tard (2), dans une matinée de la Comédie-française au Trocadéro, M. Leitner récita un beau *Chant Séculaire* de notre poète à la gloire de Victor Hugo, hommage vraiment digne du maître auquel il l'offrait.

(1) 24 mars 1895.

(2) Le 13 septembre 1900.

Nous ne résistons pas au désir de faire connaître ces vers vraiment honorables, qui doivent être fort peu connus. Mis en valeur par une diction parfaite, ils obtinrent un succès très vif.

Le siècle avait trente ans, quand les *Feuilles d'Automne*
Et maint drame éclatant, par la foule applaudi,
Emplirent de clarté le monde qui s'étonne;
C'était le soleil de midi.

Puis ce fut la splendeur d'une vaste journée,
Les rayonnants chefs-d'œuvre où nous applaudissons,
Ciel de Juillet sur notre France illuminée
Hâtant les lyriques moissons.

L'astre passa les flots, mais il garda sa flamme !
Et toujours pur, toujours éblouissant et fier,

On trouve encore épars dans ses notes, un sonnet à Got, des vers à Théodore Aubanel, à Barbier (1) et à Gautier (2).

L'Ame Fraternelle, (stances qu'il écrivit pour *La Ligue des Enfants de France*), glorifie la charité, le dévouement et la fraternité.

Dans un autre poème (3), il félicite de leur geste généreux un groupe d'étudiants qui avaient fait une collecte au profit des malheureux.

D'aimables épithalames abondent. *La Bienvenue* (4) célèbre le mariage de Mistral avec Mademoi-

Aux *Contemplations* il fit brûler son âme...

C'était le soleil sur la mer.

Et ce fut dans l'exil et dans le sacrifice

Une ardeur de septembre aux hardis flamboiements,

Un soleil de courroux, de force et de justice,

La *Légende* et les *Châtiments*.

Enfin l'astre attiédi des suprêmes années,

Moins fervent et moins chaud, mais magnifique encor,

Peignait de ses rayons les montagnes baignées

Dans un couchant de pourpre et d'or.

Et l'on crut le soleil éteint. Il ressuscite

Devant nous pour toujours, superbe à l'Orient,

Triomphant de l'oubli, comme d'un guerrier Scythe

Triomphe un archer flamboyant.

Sous les regards du genre humain qui s'extasie,

Tu peuples de tes feux l'azur illimité,

Astre immortel d'amour, d'art et de poésie,

Hugo, soleil d'Eternité !

Quelques jours avant la cérémonie, Jules Claretie écrivait à des Essarts :

« Tes vers sont très beaux : soleil sur la mer — soleil du midi — superbe ! Je n'avais pas l'intention de faire lire des strophes à Victor Hugo. Hugo seul, c'est assez. Non. Car tu ajouteras ta note harmonieuse et enthousiaste à cette matinée. Je te promets de les faire lire ».

(1) Prononcées au banquet de la *Revue bleue*, juin 1905.

(2) *Vir*, dans le recueil, *Le Tombeau de Théophile Gautier*. Lemerre, 1873, in-4°.

(3) *La Patrie en vos cœurs...* *Revue de France*, janvier 1899.

(4) *Dijon*, 27 septembre 1876. Ces strophes ont été publiées dans la *Veillée d'Auvergne*, juillet 1909.

selle Louise Rivière. Le *Sonnet Epithalame* est l'évocation d'un chevalier partant à la recherche de « sa princesse lointaine », à qui l'unit à jamais l'amour, vainqueur du temps et de l'espace.

Il y a des vers pour baptêmes, premières communions, anniversaires ou fêtes (1). Chaque membre de la famille en reçoit sa part. A sa belle-mère il écrit :

Du meilleur des amours je vous dois la conquête,
Et mon cœur ému vous dira souvent
Que si je viens offrir des fleurs à votre fête,
Vous m'avez donné le bouquet vivant (2).

C'est un peu précieux peut-être, mais charmant.

Il écrit des vers partout, sur un éventail, sur une copie de version grecque, sur un faire-part, sur les marges d'un livre.

Il remercie de tout geste amical et toujours avec infiniment de grâce, comme dans ce sixain à Madame Desdevises du Désert qui lui avait donné des chrysanthèmes de son jardin :

Le chrysanthème est réputé
N'avoir aucune odeur qui traverse l'espace.
Ce renom n'est point mérité,
Car la fleur d'or unit, pour mon œil enchanté,
A l'arome de votre grâce
Le parfum de votre bonté.

On sourira peut-être de ce gaspillage d'esprit; mais ces paillettes jetées à profusion sur toutes choses, ne contribuent-elles pas à les embellir, à donner à la vie un charme et une douceur qu'elle n'aurait pas sans elles ?

(1) Pour le fils de Théodore Aubanel, il fait un *Noël*, à la manière provençale.

(2) 17 août 1878.

Il a vécu en poète, aimé en poète, pensé et parlé en vers, et rien ne démontre peut-être mieux que tous ces vers de circonstance quelle inépuisable source d'optimisme, de bienveillance, et de spirituelle gaieté s'épanchait de son cœur.

CHAPITRE VI

Essais dramatiques

Pour avoir écrit quelques pièces de circonstance et traduit en vers une tragédie de Sophocle, Emmanuel des Essarts n'eut jamais la prétention d'avoir fait du théâtre. Entraîné par l'exemple de Banville, dont les comédies avaient eu du succès, il saisit avec joie les occasions qui s'offrirent de produire ses vers sur la scène de l'Odéon et de la Comédie-française; mais il ne s'appliqua jamais à une œuvre dramatique originale de quelque importance.

Comme jeune professeur à Sens, en 1863, il écrit *le Retour du Fumiste* (1). Trente ans plus tard, il compose un à-propos pour l'anniversaire de Molière, *le Rire Français* (2). En 1900 l'Odéon joue de lui une comédie en un acte, *l'Illustre Théâtre*, à l'occasion du 278^e anniversaire de la naissance de Molière (3). La même année paraît son adaptation en vers d'*Œdipe à Colone* (4).

* * *

Dans le *Retour du Fumiste*, des Essarts s'est amusé à marquer le contraste entre un bon bourgeois, Bas-

(1) Tragi-comédie en un acte. Sens, in-8°, 27 p.

(2) Prononcé à la Comédie-française, le 15 janvier 1893.

(3) Moulins, in-8°, 21 p.

(4) Clermont-Ferrand, in-8°, 37 p.

ffen Bardinnet, propriétaire cossu et satisfait, et le fumiste Marmottini, qui court le monde après l'insaisissable fortune. Le fumiste Marmottini, c'est l'artiste; Bardinnet, au contraire, est l'homme que Banville définissait ainsi... « Est bourgeois quiconque n'a d'autre culte que celui de la pièce de cent sous, d'autre idéal que la conservation de sa peau... » (1). Le fumiste a confié son beau chapeau à Bardinnet, qui le lui gardera pendant son absence. Mais Bardinnet s'est attaché à ce chapeau d'un amour profond; il le considère maintenant comme son bien le plus précieux; il le soigne, l'embellit, le bichonne, l'entoure d'une sorte de culte.

Confident de mes deuils, compagnon de mes jeux,
Témoin de mes pensers rarement orageux,
Couvre-chef qui pour moi seul a l'éclat d'un astre (2).

Il est bien décidé à ne jamais le rendre, et se croit à l'abri de toute reprise quand reparaît subitement le légitime propriétaire du feutre gris.

Dans une passe d'armes plaisante, chacun fait valoir ses droits : Marmottini entend reprendre son bien, « trésor couvé par son amour ». Ce chapeau, c'est sa famille :

Mon aïeul le légua moribond à mon père;
Il est tout imprégné des larmes de ma mère (3).

Il le saisit et le pose par terre, tout en lançant des imprécations contre les bourgeois qui punissent les petits voleurs, et n'hésitent pas à s'approprier, quand il leur plaît, le bien d'autrui.

(1) *Commentaire, Odes funambulesques*. Charpentier, 1878, in-12, p. 180.

(2) Sc. 1.

(3) Sc. 2.

Bardinet, troublé par les justes reproches du fumiste, cherche à l'attendrir. Dans des vers qui ne manquent pas de souffle, il se lamente :

Je le voyais si gris, je le sentais si ferme,
 Sur ma tête, immobile et fixe comme un terme :

 C'était ma seule ivresse et mes seules délices

 J'ai tant rêvé de vieillir avec lui.

 Mais songer à le perdre ! ah ! mon âme ne peut
 Avoir un seul instant cette affreuse pensée (1).

Le brave Piémontais reste inflexible. Il doit prendre le « train de quatre heures » pour Aoste, où il compte épouser bientôt une séduisante écaillère.

Bardinet s'humilie encore, et se contentera de jouir du chapeau un jour par semaine, par exemple, le vendredi. Il offre au fumiste une table bien servie, une belle chambre, tout l'argent qu'il voudra, son amour, et même

Ma femme t'aimera ! Tiens ! Je vais être infâme,
 Mais tout pour cet élu de mon cœur. Prends ma femme,
 Prends mon bien si tu peux y trouver quelque appeau,
 Mais pour mes vendredis, laisse-moi mon chapeau (2).

Incorruptible, le fumiste saisit le trophée, le plante sur sa tête et s'éloigne en ricanant.

Bardinet est désespéré. Quel mode de suicide doit-il choisir ? Il se jettera dans le fleuve, après s'être assuré qu'un marinier le repêchera moyennant un bon pourboire.

A sa femme Zoé qui arrive et lui demande des

(1) Sc. 2.

(2) *Ibid.*

explications, il raconte la terrible aventure. Zoé, non moins éprise que son mari de ce chapeau « fait pour l'apothéose », saura le sauver comme Jeanne d'Arc sauva la France alors qu'elle semblait perdue ! Elle appelle le cadi, plaide brillamment sa cause et va le gagner, quand Bardinet dans sa joie s'écrie imprudemment,

J'aurais donc son chapeau !

L'âme du cadi est envahie par le doute : comment découvrir le légitime propriétaire ? Il aura recours au spiritisme. Le chapeau parle en effet et dit quel maître il veut suivre. Sur un ton dithyrambique, il exprime d'abord l'ennui que lui ont causé les soins trop assidus de Bardinet, l'horreur « d'être à tout moment du jour persécuté par une tendresse embêtante ».

Tout autre était sa joie quand il menait une vie vagabonde « sur le crâne inspiré d'un fumiste d'esprit ». Alors « vierge de brosse », il préférerait « le tapis résistant de la crasse », et surtout

.....

Pascal n'épargnait pas, lui qui savait mon goût,
Ces insectes qui font ma joie.

Ah ! je n'étais pas fait pour ce banal destin,
D'être le couvre-chef d'un soigneux Philistin.
La nature m'a fait artiste (1) !

La farce est gaie et vivement menée, et l'alexandrin classique y entrave à peine la spontanéité du dialogue vraiment comique, émaillé d'esprit de bon aloi. La caricature du bourgeois est amusante et juste,

(1) Sc. 6.

et le langage de Marmottini ne manque pas de couleur.

La déclaration chaleureuse du chapeau montre les préférences de l'auteur pour l'artiste, insouciant des conventions sociales, qu'il oppose avec adresse au bourgeois égoïste et vaniteux, chez qui l'honnêteté cède trop facilement à la passion, mais qui refuse de se l'avouer :

..... Je ne suis pas un fou,
Un sculpteur, un faiseur de vers, un anarchiste ! (1).

La pièce, qui n'a peut-être jamais été jouée, n'est pas sans mérite. C'est une bouffonnerie savoureuse et piquante : elle n'a pas d'autre prétention que de faire rire.

* * *

Le Rire français est l'hommage que viennent rendre à Molière le Pantagruel de Rabelais, la Lisette de Regnard et le Giboyer d'Emile Augier.

Emmanuel des Essarts a voulu caractériser dans cet à-propos le rire des trois écrivains. C'est le rire qui jaillit spontanément quand les ressorts secrets de l'âme humaine et de la vie nous sont montrés tout à coup, alors que nous passions sans les remarquer au milieu d'une foule où la méchanceté et la sottise abondent. L'art du poète comique est de faire en sorte que le rire domine toujours sans risquer d'être éteint par l'amertume ou l'indignation : il doit donc se maintenir au point de vue d'où les mobiles auxquels nous obéissons apparaissent si mesquins qu'on se hâte de rire comme Figaro, pour n'en pas pleurer.

(1) Sc. 1.

Rabelais a découvert tout le parti qu'il pouvait tirer du rire et s'en est servi pour lutter contre l'hypocrisie. « Le rire est le propre de l'homme », est une des idées maîtresses de Rabelais, qui a aimé la vie plus que jamais personne, — la vie de la chair et de l'esprit comme on pouvait l'aimer seulement à son époque, « dans la première et magnifique expansion de l'humanité débridée, qui veut tout à la fois... » (1).

Il ne juge en mal que les déformations imposées par la société à nos instincts, qui seraient toujours bons s'ils gardaient leur simplicité naturelle. Et c'est contre toutes les contraintes et les hypocrisies qu'il exerce sa verve. Quelle que fût sa soif de savoir et d'agir, il avait horreur des complications et des obscurités que les hommes de son temps s'acharnaient à accumuler sur leur route, comme pour la rendre plus dure. Son bon sens lui en révélait l'inanité, et il tenta d'ouvrir les yeux qui ne voulaient pas voir (2).

Molière est bien un petit-fils de Rabelais, essentiellement français comme le fut le curé de Meudon, d'un merveilleux bon sens, d'une finesse qui leur permit, à tous deux, de déjouer les pièges de leurs ennemis, en se servant du rire pour faire accepter les critiques les plus hardies.

Regnard, successeur immédiat de Molière (3), donne

(1) Lanson : *Histoire de la Littérature Française*, Paris, 1924, in-12, p. 255.

(2) Pantagruel s'adressant à Molière,

J'ai posé les premières pierres
Où tu dressas le monument.

Il a « brisé le lit de Procuste », pour que l'homme puisse s'y étendre tout à son aise, et vivre en paix, joie et santé.

(3) Il avait dix-huit ans quand Molière mourut.

à sa Lisette l'entraîne et la gaieté de Toinon, Nicole et Dorine, mais le rire est le seul but qu'il cherche, et, si ses comédies sont gaies et spirituelles, si son vers est une adroite imitation de celui de Molière, il ne prétend ni à la vérité ni même à la vraisemblance, et son titre principal à paraître ici sur la scène est qu'il a prodigieusement aimé à rire.

Les petits vers que des Essarts prête à Lisette, sont ce qui nous paraît le mieux dans l'à-propos et nous sont une surprise agréable après que Pantagruel a parlé :

J'étais la Marton, j'étais la Lisette
Qui faisait risette
Au public malin,
Tâchant d'égaliser les gaietés vivantes
Des braves servantes
Du grand Poquelin.

Tout le morceau a ce ton alerte.

Avec Augier le rire prend un accent plus sain, plus franc, et il est beaucoup moins fréquent. C'est que le dix-neuvième siècle a banni l'insouciance : d'innombrables soucis le harcèlent. Augier n'épargne pas les vices de son époque, — la soif d'argent, l'effronterie, le chantage, et le ridicule jeté sur tous les bons sentiments devenus des oripeaux démodés. Son talent d'observation procède bien de Molière, dont il a la droiture et le courage (1).

(1) Giboyer apporte son hommage après Lisette et parlant d'Augier lui dit :

Grâce à toi seul, Molière, exemple souverain,
Il prit le fouet sanglant avec des clous d'airain,
Et dans l'œuvre qu'il te dédie
Sur le vice odieux qui ronge la cité,
Fit ruisseler l'effroi du rire illimité
Comme l'onde sur l'incendie !

Cet à-propos est fort bien rimé, mais le choix des trois personnages n'est peut-être pas très heureux, et les éloges qu'ils offrent à Molière ont dû lui sembler un peu fades.

* * *

La comédie intitulée *l'Illustre Théâtre* a été très appréciée à son apparition; on peut citer entre autres ce jugement porté par Emile Faguet :

« L'Odéon, dit ce critique, a commémoré, l'anniversaire de Molière par une pièce très soignée, due à la plume experte de M. Emmanuel des Essarts et intitulée *l'Illustre Théâtre*. C'est l'histoire, parfaitement imaginaire, je crois, mais fondée sur une légende recueillie par Grimarest, d'un certain Pourceaugnac qui, à Limoges, aurait monté une cabale contre Molière, dont il fut grièvement puni par la suite, comme vous savez. La légende n'a aucune authenticité; mais elle ne laisse pas d'avoir un peu de vraisemblance. Molière ne pardonnait pas, on le sait, avec une extrême facilité. Tant y a que l'on pouvait tirer de là un poème agréable et que Monsieur des Essarts en est venu facilement à son honneur...

...Voilà qui est congrûment rimé et qui sent d'une lieue à la ronde son école parnassienne. On m'excusera sur mon âge d'en être charmé. Comme dit Chrysale :

Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours
Et je me ressouviens de mes jeunes amours » (1).

L'action a lieu en l'Hôtellerie du *Soleil d'Or* à Limoges, en 1658. Dans la première scène, le baron

(1) Emile Faguet : *Le Journal des Débats*, 22 janvier 1900. (Citation textuelle).

Léonard de Pourceaugnac, aussi sot que prétentieux, se vante auprès de l'aubergiste Trufaldin du mauvais tour qu'il vient de jouer à Molière et aux acteurs de sa troupe. Après les avoir flattés et choyés, il a sournoisement préparé la chute de leur pièce. C'est qu'il tremble de perdre l'amour de sa belle, une ancienne actrice, qui faisait partie à Bordeaux de la troupe de Molière : un séjour prolongé des comédiens pourrait rendre à son Estelle le goût du théâtre.

Pour sauver mon hymen, j'ai fait siffler Molière.

Devant cette vilénie, Trufaldin se révolte :

Et c'est ainsi qu'un sot peut traiter le génie (1) !

Béjart, Madeleine et Mademoiselle du Parc rentrent étonnés et désolés de leur insuccès. Ils s'inquiètent pour leur maître qu'ils sentent profondément blessé malgré la sérénité qu'il affecte :

Il ne sourcillait point, lorsque le spectateur
Fit partir les sifflets comme d'une volière (2).

Il est conscient de son génie, il sait qu'un jour on lui rendra justice en reconnaissant la sincérité de son œuvre et la droiture de ses intentions, car il a flétri les vices et les travers de son temps, en cherchant surtout à saisir les caractères permanents des faiblesses humaines.

Son maintien assuré disait : Je suis Molière !
Ses yeux calmes faisaient appel à l'avenir (3).

Molière apparaît et, pour la première fois, s'avoue découragé. Comment expliquer l'hostilité de ce public limousin dont ils espéraient l'accueil chaleureux

(1) Sc. 2.

(2) Sc. 3.

(3) *Ibid.*

que toutes les villes du Midi leur avaient fait jusque là ?

Et son cœur s'échauffe en se reportant vers sa ville natale, son cher Paris, où il comptait rentrer, où il rêvait de relever le théâtre antique, de

Restaurer l'art profond de Térence et de Plaute,

 et par ces vers aux cadences hardies,

 Persécuteurs des sots, punisseurs des pervers,
 De proclamer enfin, sans pose doctorale,
 La vérité virile et la saine morale (1).

Tous sont d'avis de quitter Limoges, où il n'y a rien qu'ils regrettent, où les jeunes comédiennes sont réduites à un seul galant, Pourceaugnac, du reste fort ennuyeux :

MADELEINE

Ici pas un bouquet !

DU PARC

Ici pas un bonbon !

MADELEINE

Pas un jeune seigneur roucoulant sous la fraise !
 Un sonnet dont on rit et dont on est fort aise (2) !

En ce Pourceaugnac personne n'a deviné le traître qui a monté la cabale, excepté Molière et son brave hôte Trufaldin, « le roi des marmitons », qui vient de dévoiler à la belle Estelle l'odieuse conduite de Pourceaugnac. Abandonné par elle, le voilà pris à son propre piège. Le mystère éclairci, les comédiens reprennent courage. Molière gravera pour toujours le nom de Trufaldin dans *l'Etourdi* qu'il va jouer à

(1) Sc. 4.

(2) *Ibid.*

Lyon. Quant à Pourceaugnac, il se jure bien de le punir comme il le mérite :

Je saurai te reprendre, ô traître, dans Paris
Et t'immortaliser par d'étranges postures (1) !

Cette petite comédie vivante et gaie a le ton qui convient. Il est toujours difficile de mettre Molière en scène et de l'y faire parler. Des Essarts, qui l'aimait fort, s'est acquitté très heureusement de son entreprise.

* * *

« J'appelle de tous mes vœux », écrivait Henri Dac dans l'*Univers* du 22 novembre 1897, « le poète qui voudra traduire en vers simples et fidèles, comme l'a fait Paul Lacroix pour *Œdipe-Roi*, la superbe tragédie d'*Œdipe à Colone*. Je lui prédis le plus grand succès... Il y aurait là pour lui un singulier honneur » (2).

Il y avait bien eu les adaptations très libres de Ducis (3) et de Marie-Joseph Chénier (4) et quelques traductions en vers (5) couronnées d'un maigre succès, de sorte qu'en novembre 1897, on récitait encore à l'Odéon une version en prose.

Vers 1900, peu après l'article de Dac, on s'intéresse de nouveau aux tragédies de Sophocle, car

(1) Sc. 6.

(2) Cité par Degron, L. : *Œdipe à Colone*, traduit du grec en vers français, Paris, 1898, in-12, p. V.

(3) *Œdipe à Colone*, tragédie remise en trois actes. Représentée pour la première fois en 1797, Paris, 1826, in-18.

(4) *Théâtre posthume*. Paris, 1818, in-8°.

(5) Richaud, L. : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle, traduite en vers français, Paris, 1857, in-12. — Mesnard, P. : *Œdipe à Colone*, tragédie traduite en vers. Paris, 1893, in-8°.

nous voyons apparaître coup sur coup plusieurs traductions en vers d'*Œdipe à Colone* (1). La tentative était hasardeuse !

Cette tragédie fut, il y a vingt-cinq siècles, une pièce d'actualité destinée à flatter l'orgueil patriotique des Athéniens. Les invraisemblances de la monstrueuse légende peuvent-elles être admises par le public habituel des théâtres d'aujourd'hui ? Est-il possible de nous donner une idée, même lointaine, du cadre merveilleux où se jouaient les tragédies grecques, sous le ciel bleu de l'Attique, près de la mer de Salamine, — des beaux costumes, de la musique, des chants et des évolutions du chœur et surtout du verbe splendide et retentissant du grand poète, qui montrait sur la scène les héros de la légende tels que l'imagination populaire se les figurait (2) ?

(1) Degron, Lucien, *ouv. cit.*

Martinon, Philippe : *Œdipe à Colone*, traduit en vers. Paris, 1899, in-16.

Des Essarts, Emmanuel : *Œdipe à Colone*, adaptation, *ouv. cit.*

Marc, Emile : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle traduite littéralement en vers français. Paris, 1901, in-12.

Legrand, Marc : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle traduite en vers français, avec une préface par Gustave Fougères. Paris, 1906, in-16.

Mireur, Docteur H. : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle, traduite et adaptée en cinq actes et en vers. Paris, 1905, in-16.

Gastambide, Jules : *Œdipe à Colone*, tragédie en trois actes et en vers, adaptée de Sophocle; représentée pour la première fois à Paris au théâtre de l'Œuvre avec musique de scène de M. Francis Thomé (7 juin 1904). Paris, 1905, in-16.

(2) Cf. J. Lemaître : *Impressions de Théâtre*, dixième série. Paris, 1898, in-18, p. 33.

Croiset : *Le Théâtre d'Euripide. Revue des Cours et Conférences*, 29 mars 1900.

Cependant des Essarts et d'autres poètes entreprirent d'adapter *OEdipe à Colone* à la scène française, et l'on pouvait prévoir que la tentative, estimable à coup sûr, était vouée à un échec certain, après que *les Erynnies* d'Eschyle (1), transposées par Leconte de Lisle en vers magnifiques, n'avaient pas obtenu l'accueil chaleureux qu'elles méritaient.

Des Essarts a partagé son drame en deux parties d'égale longueur, qu'il a divisées en scènes, d'après les changements de personnages.

La première suit pas à pas le texte (2), qui se termine par les strophes splendides que le chœur chante à la gloire d'Athènes. La seconde, qui commence à l'arrivée de Créon, finit quand OEdipe entre dans le bois où le dieu veut qu'il meure : tout le récit du messager rapportant ce qu'on sait de cette mort est supprimé. Des Essarts a eu peur sans doute qu'on lui reprochât un nouveau récit de Thérémène et n'a pas osé s'y aventurer. Il nous semble que le public sera déçu de ne pas suivre jusqu'à la fin le malheureux OEdipe, objet de sa pitié et de sa sympathie. On ne peut excuser la suppression par l'invraisemblance du récit. Dans le texte original il débute par ces mots : « Ici commence le merveilleux » (3), et se termine ainsi pour que personne n'en ignore : « S'il en est à qui je paraisse déraisonner, qu'ils me

(1) Pour cette œuvre, montée en 1873 avec le plus grand soin par l'Odéon, et jouée par des acteurs éminents, Massenet avait fait une introduction et des intermèdes qui d'ailleurs ne plurent pas au poète.

(2) Nous nous servons dans cette étude de la traduction d'Emile Personneaux : *Théâtre de Sophocle*. Nouvelle édition, Charpentier, s.-d., in-12.

(3) Personneaux, p. 429.

traitent de fou; je ne chercherai pas à les convaincre (1) ».

Dans sa traduction, Marc Legrand montre sur la scène la mort d'Œdipe, avec les ressources de toute la machinerie moderne : quand le rideau d'arbres s'ouvre, « le corps d'Œdipe semble se dissoudre dans une clarté blafarde que voile un nuage mouvant ». Une telle fin ne saurait être préférée au mystère qui laisse s'exercer l'imagination du spectateur.

Mais des Essarts et Legrand se rencontrent dans la suppression des plaintes des deux jeunes filles. Les Grecs aimaient à terminer leurs tragédies par des lamentations (2). Les modernes préfèrent laisser le spectateur sous le coup d'un étonnement angoissé.

La division choisie par des Essarts n'est point la seule possible. Degron propose cinq actes :

Acte I : Toute la première partie de des Essarts.

II : Tentative de Créon.

III : Retour d'Antigone et d'Ismène (deux scènes seulement).

IV : Tentative de Polynice — départ d'Œdipe.

V : Récit du messager — lamentations des jeunes filles.

Le déséquilibre est évident entre le premier acte et les quatre autres, comme aussi l'insuffisance du troisième acte.

Martinon essaie de remédier à ce déséquilibre en divisant de la façon suivante :

Acte I : Dialogue entre Œdipe et Antigone — le chœur interroge Œdipe.

(1) *Ibid.*, p. 431.

(2) Cf. *Les Perses*, *Antigone*, *les Suppliantes*.

II : Arrivée d'Ismène, de Thésée.

III : Tentative de Créon.

IV : Retour d'Antigone et d'Ismène — tentative de Polynice — départ d'Œdipe.

V : Récit de la mort d'Œdipe.

Cette division semble mieux se justifier, encore que les deux premiers actes soient illogiquement séparés et qu'il ne reste plus d'action pour le cinquième.

La tentative de Legrand est curieuse. A la façon d'un drame romantique, l'œuvre se divise en trois parties :

L'Hôte,

Le Rapt,

L'Imprécation et la Délivrance.

En somme, des Essarts, qui ne voulut point forcer la pièce ancienne à entrer dans un moule moderne, a trouvé sans doute la division la plus simple et la mieux équilibrée.

Il ne suit point Leconte de Lisle dans le culte des noms grecs (1). Ses personnages s'appellent simplement Œdipe, Polynice son fils, Antigone et Ismène ses filles, Thésée, roi d'Athènes, un habitant de Colone, le chœur. Remarquons tout de suite que le rôle d'Ismène sera un peu augmenté. Sophocle ne disposait que de trois acteurs. L'adaptateur moderne peut mettre en scène à la fois Thésée, Œdipe, Antigone et Ismène (2); celle-ci, prisonnière de Créon, réapparaîtra avec lui devant Œdipe et Antigone (3).

(1) Oidipous à Kolônos, Antigônè, Ismènè, Thèseus, Kréôn, Polyneikès.

(2) Première partie, Sc. 8.

(3) Seconde partie, Sc. 1.

Le décor est à peine indiqué, un sentier dans le bois de Colone.

Suivons maintenant les scènes de la pièce, en notant les changements apportés par des Essarts et la valeur poétique de la traduction.

La première partie comprend le moins de sacrifices et les plus excusables, car elle suit exactement le déroulement de l'action dans Sophocle.

Dès le début nous sommes pris de pitié pour ce vieillard courbé sous la douleur, mais resté digne et fier. Il plaint sa noble fille qu'il remercie de son inlassable dévouement et Antigone lui décrit avec grâce le riant pays qui les entoure.

De fréquents (1) rossignols y modulent leur chant.

O père ! arrête-toi sur ce rocher penchant;

Car la route est bien longue à la marche incessante (2).

Un habitant la renseigne sur le nom du village, Colone, séjour des divinités redoutables que semble défier Œdipe. Le vieillard fait appeler Thésée, car il a deviné que, d'après l'oracle d'Apollon, c'est là qu'il va mourir, et l'oracle d'Apollon a prédit que le pays où serait sa tombe l'emporterait sur ses rivaux.

La scène II nous donne un sommaire assez mince du dialogue entre Œdipe et le Colonniate, d'une sérénité si noble et si prenante dans l'original, qui nous fait sentir tout de suite comme « ces Grecs étaient grands... leur art était très simple au fond, ...très vaste et multiple et varié en ses moyens d'ex-

(1) L'épithète ne nous semble pas heureuse, et il était facile de n'y pas recourir.

(2) Première partie, Sc. 1.

pression », à ce point que Racine avouait qu'il était pauvre et borné auprès d'eux (1).

Le chœur (des vieillards coloniâtes) entre en scène et interroge les deux étrangers. Antigone l'implore pour son père et Œdipe invoque les Euménides, demande qu'on le tolère dans la glorieuse Athènes, si affreux que soient les crimes involontaires qu'il expie depuis si longtemps, mais la pitié du chœur est combattue par sa crainte des dieux. Malgré le souci de ne pas trop abandonner le texte (2), l'adaptation supprime une grande partie du dialogue et le disloque de telle façon que l'impression qu'il laisse est très affaiblie.

Le chœur exprime en entrant en scène sa surprise qu'un étranger ait osé se risquer dans un lieu qui le remplit d'horreur sacrée :

Près de ce bois muet nous passons en silence,
Lèvres closes, les yeux baissés,
Détournant nos regards, comprimant nos penses,
Et notre cœur bat et s'élance (3).

Les trois strophes dont deux aux rimes croisées ont bien le caractère parnassien et seraient même assez belles sans de curieuses négligences dans la forme. Qu'aurait dit Banville de ces rimes alternées différemment dans la première strophe et les deux dernières, et aussi des « yeux baissés » rimant avec « nos penses ? »

(1) Faguet : *Les Grands Maîtres du dix-septième siècle*, Paris, 1885, in-18, p. 65.

(2) Qui le conduit à accepter des vers comme ceux-ci :

Car l'aveugle vieillard d'Œdipe prosterné
N'est plus le corps brillant de jeunesse et de gloire
Mais l'ombre décevante et le sceptre illusoire.

(3) Première partie, Sc. 4.

Quand les vieillards obligent Œdipe à s'éloigner du bois sacré, Sophocle montre la touchante sollicitude d'Antigone qui guide son père vers la roche où il attendra le roi. Des Essarts a sacrifié ces charmants détails, — et c'est grand dommage, — comme il a aussi mutilé l'interrogatoire des vieillards, si poignant par leur insistance cruelle et par les aveux d'Œdipe.

On regrette encore la noble simplicité du texte, quand Antigone, les suppliant d'avoir pitié de leur détresse, essaie de les attendrir par des vers comme ceux-ci :

Et soyons, par égard pour l'enfant sans famille,
Vous comme mes parents, moi comme votre fille.

.....

Et par moi le malheur confié à l'équité
Un fugitif vaincu de la Fatalité (1) !

Ce n'est pas là le cri spontané d'une fille alarmée, ni le naturel, l'angoisse de sa prière, si émouvants dans Sophocle.

Plus fâcheux encore est l'appel d'Œdipe à l'hospitalité coutumière des Athéniens auxquels il apporte la victoire :

Ainsi vous laisseriez, à l'égal des fontaines,
S'écouler votre gloire et la gloire d'Athènes (2).

L'arrivée d'Ismène, heureusement, l'interrompt. Si nous mettons en regard deux courts passages d'un style familier, leur comparaison fera peut-être mieux sentir comment des Essarts conçoit son adaptation.

(1) Première partie, Sc. 5.

(2) *Ibid.*

ISMÈNE.

O de mes deux aimés renaissante douceur !
 Paternel entretien, parole fraternelle,
 Je vous retrouve, après ma tristesse éternelle.

OEDIPE.

Ma fille, embrasse-moi !

ISMÈNE.

Je vous revois tous deux ;

Mais quelle est ta misère et quel aspect hideux !
 Pour venir j'ai souffert des fatigues nombreuses
 Sous les midis brûlants et les nuits ténébreuses.
 Je viens enfin.

ANTIGONE.

Bonheur exquis de se revoir !

OEDIPE.

Mais où sont-ils, ces fils prompts à me décevoir,
 Qui devaient assumer la tâche de mes filles ?

ISMÈNE.

Où sont-ils ? La discorde envahit nos familles ;
 Elle a fui loin de nous la paix des jours anciens (1).

(1) Première partie, Sc. 6.

Cf. Personneaux, p. 375-376.

ISMÈNE.

Oh ! qu'il m'est doux de vous parler à tous deux à la fois, mon
 père et ma sœur ! Si j'ai eu de la peine à vous trouver, combien je
 souffre en vous revoyant !

OEDIPE.

O ma fille, est-ce toi ?

ISMÈNE.

O père infortuné !

OEDIPE.

Ma fille, te voilà donc !

ISMÈNE.

Ce n'est pas sans peine que je suis venue.

OEDIPE.

Embrasse-moi mon enfant.

ISMÈNE.

Je vous presse tous deux à la fois.

OEDIPE.

Ma fille ma sœur !

ISMÈNE.

Quelle existence déplorable !

OEDIPE.

Pour elle et pour moi.

Dans la version de des Essarts, la vie, le naturel, l'intensité des sentiments si émouvants chez Sophocle ont disparu pour faire place à un colloque désolant. Ismène s'écrie « paternel entretien, parole fraternelle », et ni Œdipe ni Antigone ne lui ont encore rien dit. *L'aspect hideux, les fatigues nombreuses et les nuits ténébreuses* ne peuvent guère s'appuyer que sur la consonne d'appui, et la rime parnassienne ne suffit pas à excuser de telles pauvretés, surtout quand le modèle était d'une simplicité si pure et si vraie.

Trop souvent on pourrait répéter l'expérience. Leconte de Lisle nous a prouvé que des vers français peuvent nous rendre la richesse et l'harmonie des vers grecs sans déformer les idées ni les sentiments. Ici l'on constate à chaque ligne que les entraves de la métrique ont guindé la forme et défiguré la pensée.

Ismène annonce à Œdipe la venue de Créon et de Polynice qui voudraient s'emparer de lui pour s'assurer la victoire. L'indignation d'Œdipe s'exhale en ces vers :

ISMÈNE.

Malheureuse également pour nous trois.

ŒDIPE

Ma fille, pourquoi es-tu venue ?

ISMÈNE.

Par sollicitude pour toi, mon père.

ŒDIPE.

Regrettais-tu mon absence ?

ISMÈNE.

Oui, et je venais t'apporter moi-même des nouvelles, accompagnée du seul serviteur qui me soit resté fidèle.

ŒDIPE.

Où sont tes frères, bien propres par leur âge à prendre cette peine ?

ISMÈNE.

Laisse-les où ils sont. Leur situation présente est cruelle.

Malheur à ces enfants dont l'oubli lâche et vil
Ne sut me retenir aux portes de l'exil (1) !

Sophocle expose en grands détails les griefs d'Œdipe et les desseins de Créon et de Polynice. Des Essarts les a réduits assez justement, il a laissé de côté les recommandations minutieuses du chœur, si dramatique dans Sophocle, où le vieillard avoue ses crimes et proclame son innocence : « Je l'ai frappé, je l'ai tué, j'en conviens; mais je suis innocent aux yeux de la loi, et c'est sans le savoir que j'en suis venu là (2) ». Il répétera les mêmes paroles devant le roi.

Pour remplacer tout ce qu'il supprime, des Essarts ramène le chœur en scène pour vanter la sécurité d'une vie obscure, préférable aux grandeurs de ce monde. Rien dans la forme du chant ne rajeunit le vieux thème.

La venue de Thésée amène une scène toute de grandeur et de générosité de la part des deux personnages; elle contient des vers bien frappés. Œdipe révèle au roi l'oracle : si Athènes accorde l'hospitalité à ses restes mortels, elle l'emportera sur Thèbes. « Mais Thèbes est notre alliée », objecte Thésée. Œdipe riposte que les alliances ne sont pas éternelles :

Que parfois, entre amis tout comme entre cités,
La brise est variable et les vents contractés (3).

Ce dernier vers n'est évidemment pas digne de louange, et il faut avouer que l'admirable chant lyrique,

(1) Première partie, Sc. 6.

(2) Pessonneaux, p. 387.

(3) Première partie, Sc. 8.

où Sophocle célèbre la splendeur et la gloire d'Athènes, n'a pas beaucoup mieux inspiré l'adaptateur.

En Parnassien, amoureux de la rime et des moules poétiques à forme fixe, des Essarts a traduit ce chœur dans une forme lyrique, deux strophes et deux antistrophes. Après les avoir lues, quand on se reporte à la traduction littérale de ce chant, qui devait soulever chez les spectateurs un enthousiasme indicible, on regrette de trouver la prose infiniment plus belle et plus poétique que des strophes comme celles-ci :

Le navire qui, sur la mer,
Aux souffles des vents et de l'air,
S'avance avec des bonds rapides,
Qui jette au rivage son nom
Et dit : « Je suis le compagnon
Des ondoyantes Néréides (1) ».

Les modifications de des Essarts sont bien plus sensibles, son initiative plus audacieuse dans la deuxième partie. Les héros antiques, vrais fils des grands discoureurs d'Homère, aiment les longues discussions et échangent de nombreuses invectives avant de passer aux actes. Le spectateur y gagnait une peinture plus complète des personnages, et suivait, aux prix de quelques longueurs, le développement de leur passion.

Des Essarts, en s'éloignant de l'original, cherche à concentrer l'action, et arrive à des raccourcis parfois téméraires.

La scène si intéressante où Créon essaie de persua-

(1) *Ibid.*, Sc. 9.

der à Œdipe de revenir à Thèbes, qui l'aime et le réclame, pour assurer son bonheur et le bonheur de sa fille, est à peu près réduite à deux tirades. Œdipe, indigné, démasque la perfidie de Créon et refuse de quitter Athènes. Sans plus discuter, Créon ordonne à son escorte de s'emparer d'Antigone. Il ne reste à peu près rien des protestations du chœur, dont les cris, dans la tragédie grecque, interrompent le sacrifice que Thésée est allé faire aux Euménides et le rappellent auprès de son hôte. On regrette la disparition de tout ce développement pathétique où l'on voit Athènes se dresser contre Thèbes, pour protéger l'hôte qu'elle vient d'accueillir, attitude élégante et de noble apparence d'où elle compte bien d'ailleurs tirer des avantages substantiels. Dans les vers de cette scène, excellente est la rime, « le mot fée, le mot magique (1) », qui vient spontanément au poète, le seul qu'on entend et qui fait paraître à nos yeux tout ce que veut montrer le poète. « Le *reste* ne sera plus qu'un travail de *goût* et de *coordination* (2) », ajoute Banville. Il exagérerait beaucoup pour les besoins de la cause parnassienne, et on le sent bien en lisant le *reste* de ces vers. Des Essarts avait certainement des dons de poète, il avait aussi du *goût* et pouvait *coordonner*. Ce serait donc, et nous inclinons à le penser, par l'insuffisance du travail qu'il aurait le plus souvent péché dans cette adaptation où, la trame et les idées lui étant fournies par son modèle, il avait tout le talent nécessaire pour nous donner une imitation parnassienne irréprochable.

(1) Banville : *Petit Traité...*, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 50.

Thésée rentre donc en scène, et promet à son hôte de le protéger :

OEdipe, ne crains rien; car le preneur est pris;
Et toi, Créon, objet de mon juste mépris,
Suis-moi jusqu'au chemin où de tes deux victimes
Mon aspect va calmer les effrois légitimes;
Mais pour ce coup d'audace impudemment tenté
J'admire ta folie et ta crédulité (1) !

Le souci du mouvement dramatique lui a conseillé trop de sacrifices. Une dernière fois, OEdipe rappelle devant tous ses crimes et ses malheurs, et réclame un jugement définitif qui l'absolve.

« ...à qui penses-tu faire injure en parlant de la sorte ? est-ce à moi, pauvre vieillard ou à toi, dont la bouche me reproche des meurtres, des mariages, des malheurs dont j'ai été la victime involontaire... (2) » En regard du texte grec c'est trop peu de dire, en une tirade rapide,

Les Dieux m'ont fait payer la dette héréditaire,
Pourquoi ? Je ne le sais et subis attristé
L'accablement divin de la Fatalité (3).

Est-ce bien là le caractère d'OEdipe à Colone ? Il ne subit plus maintenant la fatalité et veut qu'on lui rende justice. Il a médité sur ses maux, se relève et s'écrie : « Jamais je ne passerai pour coupable (4) ».

(1) Ces vers bien frappés nous paraissent justifier l'opinion que nous nous sommes permis d'avancer. Toute l'adaptation pouvait avoir cette tenue, et ce n'était pas trop exiger. Seconde partie, Sc. 2.

(2) Personneaux, p. 407.

(3) Seconde partie, Sc. 2.

(4) Personneaux, p. 408.

Sophocle nous montre OEdipe, soutenu par le chœur, le roi et le peuple d'Athènes, bravant Créon et ripostant à ses menaces par des menaces bientôt suivies d'effet. Le roi prend des dispositions pour que Créon ne puisse échapper. Des Essarts ne nous a donné de ce passage qu'une version très incomplète.

Le combat contre l'escorte de Créon est chanté par le chœur. Cet admirable passage (1) est traduit en strophes iambiques et antistrophes octosyllabiques, où ne se retrouvent ni la ferveur ni le pathétique du texte (2). Les jeunes filles reviennent au début de la dernière grande scène, celle de Polynice. Antigone intercède pour son frère :

Ce fils qui fut jadis une fleur de ta vie,
Ce fils tu l'engendras. Quoi qu'il fasse aujourd'hui
Contre toi, tu ne peux rien faire contre lui.
Car un père, tel est sa divine nature
Ne peut rendre le mal au fils qui le torture (3).

(1) *Pessonneaux*, p. 411.

« Que ne suis-je une colombe à l'essor rapide, pour m'élever au plus haut des nuages et contempler le spectacle lointain de ces combats ! O Jupiter, souverain des dieux, qui vois tout, et toi, son auguste fille, Pallas-Minerve couronnez d'un heureux succès la valeur des chefs de cette contrée, et mettez-les en possession de la proie qu'ils poursuivent. J'invoque aussi Apollon, l'heureux chasseur, et Diane, sa sœur, qui suit les cerfs à la robe tachetée et aux pieds agiles, pour qu'ils assistent tous deux cette ville et ses habitants.

Malheureux étranger, tu ne diras pas que mes prédictions sont vaines. J'aperçois les jeunes filles : les voici qui reviennent de ce côté ».

(2) On ne s'explique pas que des Essarts se soit contenté de ces vers, entre autres (seconde partie, Sc. 3) :

Et les victoires sont certaines
Des meilleurs cavaliers d'Athènes,
Lorsque Poséidon tient les rênes
De leur attelage excité !

L'artiste qui aurait à peindre un tel tableau serait terriblement embarrassé !

(3) Seconde partie, sc. 4.

Avec raison des Essarts a conservé le beau chœur qui précède l'entrée en scène de Polynice, mais il ne l'a pas rendu plus heureusement que le précédent (1).

OEdipe garde un sombre silence, Polynice paraît, et, encouragé par sa sœur, adresse ses supplications à son père : il lui expose qu'il veut reconquérir la couronne de Thèbes et le conjure de se joindre à son parti. Des Essarts n'a pas manqué d'énumérer avec force précisions les sept chefs que Polynice a lancés contre Thèbes. OEdipe reste inflexible et l'accable de malédictions. C'est ce fils scélérat qui, jadis, roi de Thèbes, l'a chassé de sa patrie et réduit à une affreuse misère. Les dieux le châtieront ! Qu'il marche contre le frère qui l'a détrôné ! Ses deux fils ingrats s'entretueront, si les Euménides l'exaucent !

Toute cette partie est assurément la meilleure de l'adaptation. Il y a là des vers pleins de souffle et qui montrent ce que le poète eût pu faire avec un travail plus suivi :

(1) Nous relevons dans la première strophe les trois derniers vers, assez bien venus, malgré trop d'épithètes :

La bonne et suprême berceuse,
C'est la mort, grande guérisseuse :
Le bonheur est dans le tombeau !

Dans l'antistrophe ces deux vers :

Et la jeunesse est folle et la maternité
Regorge de tueries, —

Et quatre vers meilleurs :

Et les amis s'en vont et l'homme reste seul
En face des murailles,
Enveloppé du sombre et lugubre linceul
Avant ses funérailles.

Dans l'épode, des vers fâcheux :

Sur lui, comme des flots constamment irrités,
En avalanches taciturnes
Se pressent les malheurs et les calamités,
Flux naturel, ondes nocturnes.

Non, tu n'es point mon fils; Comme un feu dans la nuit,
Un justicier céleste, un dieu vengeur te suit
Et c'est bien vainement que s'émeuvent tes armes.
Cesse donc de verser tes hypocrites larmes (1).

OEdipe est arrivé au terme de sa vie infortunée : il lèguera sa dépouille à Colone. Sa mort est annoncée par le tonnerre. Un chœur donne à Thésée le temps de venir. Le vieillard dit adieu à ses filles, et s'enfonce, avec le roi, dans le bois où le dieu a marqué la place de sa tombe. Le rideau tombe sur un vers de belle allure :

..... O mes filles, Adieu !

Et marchons fièrement vers la bonté d'un dieu (2) !

Nous avons déjà expliqué pourquoi des Essarts a supprimé le récit de la mort d'OEdipe.

Il semble avoir été constamment guidé par le désir de donner à l'action, souvent un peu lente, plus de rapidité et de vie et il y a réussi en quelque mesure. Nous voudrions trouver dans la beauté de la forme le principal mérite de cette adaptation, mais il est trop facile d'y relever des vers obscurs ou contournés : l'auteur, désireux de reproduire les images du texte, et visiblement entravé par des rimes toujours riches, se contente, plutôt que d'y renoncer, de phrases mal faites.

Il ne suffit pas que la rime soit riche et rare : si elle n'amène pas, au bout d'un vers bien tourné et clair, le mot juste auquel on s'attendait, elle produit l'effet désagréable d'un tour de force constamment répété. Dans cette traduction nous retrouvons

(1) Seconde partie, Sc. 6.

(2) *Ibid.*, Sc. 8.

trop rarement l'estimable poète dont nous avons reconnu le mérite dans d'autres ouvrages. Ajoutons, si cela peut être une circonstance atténuante, que son *Œdipe à Colone*, si médiocre qu'il soit, ne l'est pas plus que la plupart des versions en vers parues à la même époque.

CHAPITRE VIII.

Sa Technique.

Si des Essarts n'est pas un grand poète, on ne peut lui refuser d'avoir été un habile versificateur. Il a mis en œuvre toutes les ressources de la poésie telle que la comprenait Banville, — véritable exercice de virtuose dont le but est d'amener la rime, « le clou d'or de la poésie », sans trop s'inquiéter de ce que la propriété des termes, la clarté de l'idée ou même la correction du style en pourra souffrir. Il se permet rarement une licence poétique, mais trop souvent des inversions [et cependant il n'en faut jamais, disait Banville (1)], et des expressions à peu près incompréhensibles. Sa muse toute classique, ne songe pas à s'émanciper.

Des Essarts a manié avec assez de dextérité tous les rythmes autorisés par le nouveau « législateur du Parnasse », qui fut bien moins éloigné de Boileau qu'il ne se le figurait.

Si l'on examine d'un peu près les quarante et un morceaux des *Poésies parisiennes*, les vingt-six des *Elévations*, et les quatre-vingt-treize des *Poèmes de la Révolution*, on peut ramener à un très petit nombre de variétés les divers rythmes employés par le

(1) *Petit Traité de poésie française*, p. 64.

poète, et il semble difficile d'imaginer d'autres combinaisons de mètres et de rimes que celles qu'il a essayées.

L'alexandrin classique, à rimes plates, lui paraissait le seul qui convînt aux grands sujets. En effet cette forme ample et magnifique, qui se prête d'ailleurs à tous les genres, semble faite pour développer des idées élevées, décrire de grandes passions et peindre les grands tableaux de la nature.

Citons parmi plus de trente pièces écrites dans ce mètre : *Elle et Lui* des *Poésies parisiennes*, *Marie-Antoinette*, et le *Cri Suprême* des *Poèmes de la Révolution*.

Des Essarts reste presque toujours le bon écrivain qu'a façonné l'Ecole Normale : ses alexandrins, quand il le veut bien, coulent très fermes, et les nombreux apports romantiques qu'il s'efforce d'y introduire n'ont pas toujours l'air de venir de son fonds. Sa rime est riche, sans obéir toujours à l'inexorable règle de la consonne d'appui. Ce sont de braves vers, de bons légionnaires marchant au pas, bien alignés.

Le sonnet en alexandrins se rencontre douze fois dans ses trois recueils. Si notre poète n'y a pas mieux réussi, c'est que le sonnet demande une concentration de la pensée, une richesse d'images, une puissance de trait qui sont toutes qualités exceptionnelles. Des Essarts s'est rarement astreint à écrire un sonnet régulier (1).

Il a employé une fois dans le *Rêve de Platon*, des

(1) Dans les *Poèmes de la Révolution*, nous en trouvons quatre : *Karamsin*, *Cambon*, *Madame Tallien*, et les *Incroyables*.

Elévations, la strophe de huit alexandrins sur deux rimes; ce rythme un peu lourd et monotone, devient franchement désagréable quand les deux rimes choisies sonnent à peu près de même, sans qu'on y remarque la recherche d'un effet. On se croit revenu aux *laissez* monorimes qui charmaient, dit-on, la cour d'Aliénor d'Aquitaine, quand on lit :

Mais soudain le vieillard, devinant leur pensée :
 « Enfants, ne rêvez plus aux mondes oubliés;
 Dans son cercueil mouvant l'Atlantide est glacée :
 D'un coup d'aile quittez cette terre insensée
 Où par des nœuds d'airain les esprits sont liés.
 Ma grande vision ne s'est pas effacée;
 Faites-vous de vos cœurs d'extatiques trépieds :
 Le secret est là-haut et non pas à vos pieds.

La strophe de six alexandrins lui a servi plus souvent. Moins longue que la précédente, elle a plus de grâce, et se prête à tous les sujets. Nous citerons celle-ci, choisie dans la « poésie parisienne » où il pleure sur une actrice disparue, *Mademoiselle Fernand* :

Laisse-nous te pleurer, ô toi, qui la première,
 Nous fis comprendre un soir cette divinité
 Du front plein de rayons, des yeux pleins de lumière
 Et du corps ondulant sur un rythme enchanté;
 Toi qui dors aujourd'hui dans un froid cimetière,
 Et qui n'es plus qu'un nom par deux voix répété.

Une strophe plus musicale encore est celle de six vers : deux alexandrins à rimes plates, un vers de huit pieds, deux autres alexandrins, et le sixième vers, de huit pieds, rimant avec le troisième. On n'en trouve pas moins de dix exemples dans les trois recueils, et parmi eux la belle pièce qui ouvre les *Poèmes de la Révolution* (1).

(1) 89-90-91.

Le sixain et le quintain peuvent aussi comporter cinq ou quatre alexandrins et un octosyllabe, et conviennent à merveille aux sentiments passionnés : la strophe finit comme par un coup de cymbale quand le dernier vers est bien frappé. Ainsi dans *Thermidor* (il s'agit de Robespierre que « le sang de Danton étouffe ») :

Il se tut : aux regards du lutteur haletant
Toujours ce sang fatal s'élargissait, montant
Jusqu'à ses pieds, comme une implacable marée,
Plus haut, puis tout autour de son corps pâle, autant
Qu'une grande mer empourprée.

Une pièce des *Poésies parisiennes*, *Après l'Amour*, en fournit encore un assez heureux exemple où l'octosyllabe revient à la fin de chaque strophe comme un refrain.

Mais le mètre préféré du poète, le mètre dix fois, vingt fois repris, c'est la strophe de quatre alexandrins à rimes croisées ou redoublées, rythme si commode que tous les poètes y ont eu recours, mais si banal que tout vrai poète hésite à l'employer.

Ce quatrain peut aussi commencer ou finir par un octosyllabe. Des Essarts n'a pas manqué d'user de ces variantes. Il ne se trouve qu'un exemple du premier type, *le Fort Jean* (1).

Au contraire, la strophe dont le dernier vers est octosyllabique se rencontre fréquemment. C'est sur ce rythme passionné qu'il chante *le Comité de Salut Public* (2) :

Indomptable ouvrier d'une tâche nocturne,
Le Comité géant que l'Epouvante élut

(1) *Poèmes de la Révolution*.

(2) *Ibid.*

Forge en son atelier terrible et taciturne
Les foudres de notre salut !

Le quatrain d'alexandrins et d'octosyllabes alternés s'apparente de très près à l'iambe, qui « en tant que rythme, n'a qu'un tort », dit Banville, « celui de pas exister (1) ». Ces deux formes ne diffèrent pas seulement dans la disposition typographique. Si nous lisons la pièce, d'ailleurs pénible, intitulée *Danton au Cimetière* (2), en *quatrains iambiques*, où chaque strophe enferme un sens complet, nous n'éprouverons certainement pas la même impression qu'en lisant le *poème iambique*, *Aux Grottes de Saint-Emilion* (3). Ici le sens s'arrête où il plaît au poète. *A quelques Thermidoriens* (4) est une des meilleures pièces que le poète ait écrites; mais nous ne l'égalons pas aux iambes de Barbier, coulées dans un métal plus dur et plus sonore.

Le quatrain composé de deux alexandrins et deux vers de six pieds ne se rencontre qu'une fois, dans *le Second Roman de Louvet* (5).

Les tercets (*terze rime*) à la façon des grands Italiens et des poètes français du XVI^e siècle, l'un des plus beaux rythmes qui soient (6), ont été maniés par des Essarts avec quelque succès, mais il n'atteint pas à la richesse ni à la vigueur qu'avant lui Théophile Gautier, et après lui divers poètes contemporains ont su leur donner. Les meilleurs tercets de des Essarts

(1) *Petit traité...*, p. 162.

(2) *Poèmes de la Révolution*.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Banville, *Petit Traité...*, p. 172.

seraient à notre avis ceux de l'*Inspiratrice* (1), dont nous avons cité quelques vers (page 72).

On peut varier le tercet en faisant alterner les vers de douze et de huit pieds, retombant ainsi dans une forme très voisine de celles dont nous avons déjà parlé. N'est-il pas d'ailleurs un peu puéril de vouloir établir des distinctions entre ces types qui se ressemblent comme des frères ? Des Essarts a même essayé les tercets monorimes dans *la Danse idéale* (2) :

O danse, ineffable mystère,
Secret d'initié que le rêveur doit taire
Devant le profane vulgaire.

Dans les monts andalous, comme aux champs du Tyrol,
Essor des corps, qui dans leur vol
Se détachent du corps en s'élevant du sol.

Mais c'est là, à notre avis, une bien fâcheuse déformation du « rythme admirable, attaché et serré comme une tresse d'or (3) », qu'est la terza rima, où l'agencement des rimes est d'un si merveilleux effet.

Nous n'avons rencontré jusqu'ici que deux sortes de vers : l'alexandrin et l'octosyllabe. C'est avec eux que des Essarts a fait les trois quarts de ses poèmes, — mais il a usé aussi de mètres différents. Nous trouvons deux pièces en quatrains de dix pieds : le rondeau redoublé *Frivolités* des *Poésies parisiennes*, dont les vers sont coupés au quatrième pied (4), et

(1) *Elévations*.

(2) *Poésies Parisiennes*. Cf. *La Porte* du même recueil, en terze rime monorimes de douze et de huit pieds.

(3) Banville : *Petit Traité...*, p. 174.

(4) Petit chapeau de velours azuline,
Bleu bavolet que double un blanc satin,
Pouff de rubans, où la rose s'incline,
Charme léger de ce beau front mutin !

la première partie du *Second Roman de Louvet*, dans les *Poèmes de la Révolution* (1), où la césure se trouve au cinquième.

La *Complainte d'un lutin familier* (2) danse sur un mètre allègre, une strophe de six vers où un décasyllabe est suivi de deux vers de cinq pieds.

Dans Versaille et dans les Trianons sombres
Où passent les ombres
Veuves du soleil,
Ma voix plébéienne et trop familière
Troublait la Vallière
Dans son doux sommeil.

L'effet ne manque pas de grâce ni d'élégance.

Dans ses ballades, des Essarts revient à l'octosyllabe, si charmant dans les petits poèmes et les sujets familiers. Il l'a employé plus rarement dans le sonnet : une fois dans les *Poésies parisiennes* (à *Christine*), et une fois dans les *Poèmes de la Révolution* (*Les Représentants aux armées*), sans succès bien notable dans l'un ni dans l'autre cas.

On ne trouve pas chez lui d'exemple de la grande strophe de douze octosyllabes (3) : quatre vers à rimes croisées et deux tercets de vers monorimes séparés par un vers qui rime avec le dernier vers de la pièce. Notre poète ne connaît que la strophe

(1)

Dans les derniers mois de Quatre-vingt-treize
L'auteur de *Faublas*, livre d'ægipan,
Où l'amour badin se prélassait à l'aise
Fut forcé de faire un second roman.

(2) *Poésies parisiennes*.

(3) Que Hugo a souvent et magnifiquement employée, dit Banville, mais qui peut se couper en deux strophes après le quatrième vers et par suite n'existe pas comme type particulier de strophe.

Petit Traité..., p. 160.

de dix vers, illustrée par Lefranc de Pompignan, et n'en use qu'une fois, dans la quatrième partie du poème 8 et 9 *Thermidor* des *Poèmes de la Révolution*. Le poète accuse Paris d'avoir trop souvent provoqué les maux de la France :

C'est toi, Sphinx oublié d'Oedipe,
Qui vas dispensant le succès,
Sans loi, sans règle, sans principe,
Mouvant à loisir les Français,
Tantôt arrachant la Bastille,
Tantôt plus lâche qu'une fille,
Et si variable en tes jeux
Qu'Antium t'eût voué son temple,
Grand corps que ma stupeur contemple
Sublime hier, demain fangeux.

La strophe de huit vers de huit pieds n'est pas sans vigueur et prend parfois l'allure galopante qui convient à la satire, comme dans la belle pièce intitulée *l'Argent* (1).

Sois riche, ami, tu seras libre :
Paie et la patrie est à toi !
Malheur au cœur du pauvre où vibre
Le cri navrant d'un mâle émoi.
Fi pour l'indigence bannie !
Vertu, travail, gloire et génie,
Arrière, ô grandeurs qu'on renie !
L'or est dieu quand l'argent est roi !

Dans les *Poésies parisiennes*, ses vers de huit pieds sont agiles et gracieux. Ainsi dans les triolets *la Fortune de Lazare*, où le poète compare la richesse des poètes à celle moins imaginaire des banquiers.

La strophe de huit octosyllabes peut se terminer

(1) *Poèmes de la Révolution*.

par un vers de quatre pieds; dans sa *Chanson de Janvier*, le poète en a tiré bon parti en concentrant dans le dernier vers tout le sens de la strophe (1).

Avec le sixain d'octosyllabes, il nous peint les *Enrôlements Volontaires* (2) de 1792. Si la pensée héroïque semble un peu à l'étroit dans ce cadre, les petits tableaux y prennent du relief et de la couleur :

Le père est plus beau qu'un émir !
 Frac bleu, gilet de casimir,
 Boucles d'argent sur bas de soie,
 Large cravate aux plis bouffants,
 Tricorne aux revers triomphants,
 Canne à pomme d'or qui tournoie !

La strophe de six vers peut varier son rythme en remplaçant le troisième et le sixième vers par un vers de quatre pieds. On obtient ainsi un rythme coupé qui rappelle les jeux où se plaisait Ronsard. *Le Rossignol à la Rose* des *Elévations* rend bien cet effet (3). *Les Soupers* des *Poésies parisiennes*, dans une note plus moderne, sont également assez bien réussis.

(1)

Hélas ! l'amour a ses supplices ;
 Il ne subjugue les héros
 Que pour leur donner des bourreaux
 Dans leurs divines séductrices.
 La lutte indigne les Nérons,
 Les chants irritent le vulgaire ;
 Partout le mépris ou la guerre !
 Nous souffrirons !

(2) *Poèmes de la Révolution.*

(3)

Ah ! quand midi verse ses fièvres
 Sur les champs pleins de tourbillons,
 Des papillons
 Respirant sur tes fraîches lèvres
 Dans leurs jeux les plus inconstants
 Tout un printemps.

Une variante de cette strophe est celle de *la Barque* (1) où sur six vers, cinq sont de huit pieds et le troisième de trois.

Cinq vers de huit pieds donnent une strophe qui convient assez bien à l'élégie.

Faux ange à l'auréole blonde,
Je croyais en ta loyauté :
Mais, aussi mobile que l'onde,
Tu n'avais donc que la beauté,
Faux ange à l'auréole blonde (2).

Il la varie en y introduisant un vers de cinq pieds. La pièce *aux Petits Poètes* (3) nous en donne un exemple qui ne paraît pas à recommander.

La strophe de quatre octosyllabes chante bien et se prête à tous les sujets, comme le quatrain d'alexandrins à rimes croisées. Le poète en a fait usage dans une quinzaine de pièces.

Il l'a modifiée, en raccourcissant à quatre pieds le dernier vers, dans *Lucile Desmoulins* (4), dont le charme, très réel, tient plutôt au sujet qu'à la forme elle-même.

Elle aimait.. L'amour est plus fort
Que les fusils et que les piques,
Plus fort que les cachots tragiques
Et que la mort...

En tercets monorimes de huit pieds, il a chanté *le Retour de Mignonnette* (5) et *l'Abbé Fauchet* (6). Ce simple rapprochement suffit à montrer que notre

(1) *Poèmes de la Révolution.*

(2) *Le Délaissé, Poésies parisiennes.*

(3) *Poésies parisiennes.*

(4) *Poèmes de la Révolution.*

(5) *Poésies parisiennes.*

(6) *Poèmes de la Révolution.*

poète n'attachait pas toujours assez d'importance au choix du rythme. Cette forme, fort agréable dans la première pièce, est d'une faiblesse évidente dans la satire contre Fauchet.

L'heptasyllabe se prête à tous les effets du vers de huit pieds, mais on le rencontre beaucoup plus rarement. Des Essarts l'a un peu négligé, quoique Victor Hugo eût montré l'excellent parti qu'on en peut tirer. Notre poète nous offre un exemple d'une pièce en strophes de cinq heptasyllabes. Son *Veuil-lot chez la Muse* (1) est amusant, mais prouve qu'il n'avait pas compris la valeur littéraire du puissant écrivain auquel Jules Lemaître a rendu l'hommage qui lui était dû.

La *Dernière Lettre de Camille à Lucile* (2) est écrite en sixains, dont les premier, troisième, quatrième et sixième vers ont sept pieds, et les deux autres trois. Elle contient de jolies strophes et aussi de regrettables négligences.

En strophes de quatre vers de sept pieds, il célèbre la gloire des critiques dans la *Chanson du Lundi* (3), qui rappelle beaucoup la *Réponse à M. Charles Nodier*, de Musset.

Le *Mariage d'Araminte* (4) est écrit en tercets de sept pieds à rimes entrecroisées, et les *Regrets d'un Ci-devant* (5) ont repris cette mesure avec un brio charmant.

Enfin le vers de six pieds apparaît dans une

(1) *Poésies parisiennes*.

(2) *Poèmes de la Révolution*.

(3) *Poésies parisiennes*.

(4) *Ibid.*

(5) *Poèmes de la Révolution*.

strophe de quatre vers, terminée par un vers de quatre pieds, pour célébrer *le Palais-Royal* (1), ce carnaval permanent du Paris révolutionnaire.

Ici tout est tumulte,
La chanson et l'insulte,
Les baisers et les jeux
Sont orageux.

Comme en une tourmente
La foule véhémence
Choque et brise en tout sens
Ses flots puissants.

Un critique de 1880 eût peut-être loué une telle variété de mètres et la superstition de la rime; nous nous permettrons de faire remarquer que des Essarts n'a guère employé, sauf de très rares exceptions, que l'alexandrin et l'octosyllabe. Sur les treize mètres déclarés légitimes par Banville, il a négligé les vers d'un, de deux, de trois, de neuf, de onze et de treize pieds, et n'a pas — ce qui est surprenant — écrit une seule pièce en vers libres. Les classiques l'approuveront; les modernes jugeront sa palette un peu pauvre et un peu terne.

La variété du rythme et le culte parnassien de la rime ont-ils l'importance qu'on leur attribuait il y a cinquante ans ? La poésie, qui s'adresse à ce qu'il y a de plus noble en nous, « doit toujours être noble... et achevée dans la forme,... charmer l'oreille et enchanter l'esprit... (2) ». Or elle ne contentera l'esprit que si le fond n'est pas inférieur à la forme, si les idées sont belles et traduites dans une langue

(1) *Poèmes de la Révolution.*

(2) Banville : *Petit Traité...*, p. 9.

claire et correcte, si l'imagination du poète sait nous rendre les choses visibles et vivantes,

Car tout parle dans l'Univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage (1),

et exciter en nous les émotions qu'il veut nous donner. Les Parnassiens, à quelques exceptions près, ont souvent négligé le fond pour trop s'attacher à la forme.

(1) La Fontaine : *Fables*, Livre XI. *Epilogue*.

CONCLUSION

En recueillant les théories que des Essarts a esquissées dans ses œuvres en prose, — livres de critique, articles de revues et conférences, — nous essaierons de dégager ses dogmes littéraires.

Il a été façonné par son entourage, où ne se trouvaient guère que des partisans enthousiastes de la révolution romantique. Dans le sillage des grands poètes qui illustrent le début du siècle, Gautier et Leconte de Lisle apparaissent encore comme d'admirables maîtres. Un groupe de jeunes se forma, qui marcha sur leurs traces et profita des rayons de leur gloire pour se concilier la bienveillance publique et se préparer un accueil favorable. Ce fut le groupe Parnassien, la nouvelle Pléiade.

Les premières œuvres de des Essarts sont simplement romantiques, comme il était naturel en un temps où la nouvelle école avait produit tant d'œuvres acclamées. Il se plaît à enjoliver la moindre aventure, en y ajoutant tous les ornements que lui fournit son imagination pour en faire un tableau séduisant ou dramatique, en répandant à pleines mains l'amour, les fleurs, les parfums et les larmes. Il n'en faut pas davantage à beaucoup de gens pour se croire poète. Son esprit reste toujours sain. Des Essarts n'a pas beaucoup d'invention : en certains points il se rapproche de *l'école intime*. La grâce de

ses poésies appartient bien au dix-neuvième siècle, et certains de ses petits tableaux sont, comme ceux d'Albert Méral, des visions justes et charmantes.

Le groupement de poètes qui se forme entre 1860 et 1866 a eu pour origines la sympathie mutuelle, et aussi une même prédilection pour la forme parfaite, qui va devenir, souvent au détriment de la pensée, le but que le poète ne doit pas perdre de vue un seul instant. La fantaisie supplée à l'imagination, comme chez Gautier, leur modèle qui, par la beauté souvent incomparable de la forme, donne l'illusion d'une richesse de sentiments et d'idées qu'il n'a pas toujours. Ce maître excelle surtout dans des pièces courtes qu'il sait faire exquises ou magnifiques, d'un sentiment délicat et d'une exécution parfaite. Ce sont des transpositions d'art, il évoque avec des mots, auxquels son merveilleux talent donne des tons et des valeurs, des personnages empruntés çà et là, des tableaux ou des paysages; il n'a pas assez d'inspiration ni de profondeur pour mener à bien une œuvre originale (1).

De Leconte de Lisle, plus cultivé et d'esprit plus puissant, on pourrait faire souvent la même critique. Il est sûr que les deux maîtres (2), satisfaits de l'encens que brûlaient à leurs autels de jeunes disciples enthousiastes, les regardaient avec une indulgente bienveillance. Banville se fit législateur du

(1) Cf. Faguet : *Dix-neuvième siècle : Etudes littéraires*.

(2) Nous ne parlons pas ici de Baudelaire, malgré l'influence certaine qu'il exerça sur tous ces poètes, Baudelaire, étrange mixture « d'idéalisme ardent et de fétide sensualité », devenu fou et près de sa fin.

Cf. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 1060.

nouveau Parnasse et formula, dans son charmant traité, les dogmes qu'il fallait aveuglément respecter pour être digne d'entrer dans le Cénacle. Il y fait preuve d'un rigorisme aussi étroit que celui de Boileau, et les lois qu'il promulgue, la plupart excellentes, sont d'une intransigeance amusante chez un novateur. A lui se rallient les fervents de la rime et du « style artiste », dont quelques-uns, comme Hérédia, sont arrivés à un rare degré de perfection dans l'exécution du *bijou littéraire*. Avec eux Coppée, Lahor, Mendès, Glatigny, Méral et Silvestre, furent des adeptes plus ou moins chauds de la doctrine pure. Sully Prudhomme, Mallarmé et Verlaine s'en écartèrent peu à peu.

Notre poète, sympathique aux chefs et camarade des principaux du groupe, s'enrôla sous la bannière parnassienne et fut accueilli avec chaleur, comme aimable compagnon et vrai lettré.

* * *

Suivons maintenant l'article où des Essarts plaide en faveur de *l'Ecole Parnassienne* plutôt qu'il n'en fait l'histoire (1).

Il cherche à justifier la formation du groupe par la nécessité de renouveler les doctrines poétiques fortement ébranlées par le romantisme. D'après lui, tant qu'une innovation est défendue par une élite, elle se maintient, mais dès que le vulgaire s'en empare, elle est à jamais perdue. Le romantisme a brillé dans toute sa splendeur, tant que ses prophètes ont été des hommes de génie. Les phares éteints ou s'éloi-

(1) *L'Ecole Parnassienne : son histoire et sa doctrine. Revue bleue*, 5 juillet 1902.

gnant, de mauvais poètes s'avisèrent de prendre les mêmes libertés et reléguèrent à l'arrière-plan le souci de la forme : avec eux la poésie était vite devenue « une prose assonancée ».

Il fallait réagir, dit des Essarts, contre ce laisser-aller. Où trouver des chefs pour mener le bon combat ? C'est alors que trois maîtres s'imposèrent à tous par leur supériorité : Baudelaire, Leconte de Lisle et Banville. Les jeunes se réunissaient d'abord à la *Revue fantaisiste*, plus tard chez Madame la marquise de Ricard. Dans de fréquents échanges d'idées, leurs aspirations s'étaient précisées, et ils avaient même essayé d'établir un programme, — bien vite abandonné, car chacun l'interpréta à sa façon.

Le mouvement d'ensemble se prépara à la *Revue fantaisiste* (15 février-15 novembre 1861), dont Mendès fut l'animateur. Deux ans après, la *Revue du progrès moral, littéraire, scientifique et artistique* (mars 1863-mars 1864) se proposa d'introduire, dans la poésie, la science et la politique où abondent des sujets entièrement neufs. L.-X. de Ricard, son directeur, obtenant peu de succès, fut amené à créer un nouveau journal l'*Art*, (2 novembre 1865-6 janvier 1866), édité chez Lemerre. Les anciens collaborateurs de la *Revue fantaisiste* vinrent se joindre aux compagnons de Ricard. On prétendait fonder une nouvelle doctrine sur des exemples tirés de Leconte de Lisle : intime mélange d'art et de science, idée forte et forme impeccable (1). On relève ces déclarations :

(1) Cf. Martino : *Parnasse et Symbolisme*, p. 68.

« Le poète idéal..... est un penseur sérieux, qui conçoit fortement, et qui entoure ses conceptions d'images hardies, et longuement ciselées ».

Et encore :

« La nouvelle génération poétique, bien convaincue que la rêverie et les négligences de forme sont les signes caractéristiques de l'enfance dans l'art, se distingue surtout par un culte sévère de cette forme tant dédaignée et par la précision mathématique de ses idées » (1).

On ne put continuer, faute d'argent, la publication de ce périodique hebdomadaire, et il fut décidé, pour le remplacer, de former peu à peu, par une série de volumes publiés à mesure qu'on en aurait réuni les éléments, un recueil de vers nouveaux. C'est alors qu'après diverses appellations (*Stylistes*, *Impassibles*, *Formistes* et autres), le nom de *Parnassiens* fut adopté.

En 1866, sur l'initiative d'Alphonse Lemerre, parut le *Parnasse contemporain*, recueil de vers nouveaux, production hebdomadaire. Sur sa couverture, un paysan bêche la terre avec *fac et spera* comme devise. Ce fut un grand succès. A côté d'auteurs déjà célèbres, Leconte de Lisle, Gautier, Baudelaire et Banville, on y trouvait des jeunes : Hérédia déjà connu, Ménard, Mendès, Coppée, Prudhomme, L. Dierx, Verlaine, Mallarmé, des Essarts et d'autres. Beaucoup d'entre eux devaient évoluer plus tard vers des genres différents. Les jeunes poètes, se proposaient de « restaurer la poésie traditionnelle », en « faisant des vers antiques sur des sujets nouveaux » ; de respecter la prosodie classique, en y

(1) Henry Winter, dans *l'Art*, 23 novembre 1865.

apportant de l'inédit dans la recherche de l'expression, dans l'exactitude du détail, dans une documentation bien comprise. C'est la perfection qu'il faut chercher, une perfection qui donne la même impression d'art qu'une belle statue.

On a reproché aux Parnassiens la monotonie; mais l'objection se réfute d'elle-même, nous dit des Essarts, par la diversité de l'inspiration, de la pensée et de l'expression. Et il ajoute : « cette diversité se révèle, non seulement entre les poètes du groupe, mais dans l'œuvre de chacun de ces poètes ».

Le volume qui aurait dû paraître en 1869, fut retardé de deux ans par la guerre. Le dernier publié est daté de 1876. Mais déjà le groupe s'est dissocié parce que sa doctrine était purement verbale et ne reposait sur rien de solide. Les poètes dont les anthologies de Lemerre ont réuni les écrits appartiennent à tous les genres; rien ne les unit plus que le souci de la forme.

Au Parnasse disparu survivent les Parnassiens. Ces poètes s'accordent dans l'hostilité qu'ils manifestent contre les mauvais auteurs et les utilitaires. Ils luttent contre les épanchements d'un lyrisme exagéré; ils désirent de l'originalité, mais qui n'aille pas jusqu'à l'extravagance.

Que surtout le poète ne laisse pas de prise à la mélancolie. Il peut être triste : la tristesse a existé dans tous les temps; on la voit, dans la plus haute antiquité, inspiratrice et féconde. La douleur vraie peut donner naissance à des chefs-d'œuvre, mais qu'on ne se laisse pas aller à une morne désespérance. Le poète romantique est envahi par une tristesse vague,

dont il ne précise pas la cause et ne peut trouver le remède. Le cherche-t-il, d'ailleurs, ce remède ? Ne se priverait-il pas d'une source de jouissance ? Se bercer dans la douleur, voilà le rêve (1). Le poète parnassien a la pudeur de ses sentiments : il ne veut pas donner son cœur en pâture à la foule indifférente et curieuse. Il « distille » sa douleur, et ce qu'il livre d'elle est épuré, transformé : le tourment qui le ronge, ses larmes et ses sanglots ne transparaîtront jamais dans ses vers que dans des éclairs fugitifs. Le calme n'est pas l'impassibilité : est-il besoin de cris et de lamentations pour peindre la douleur ? Des images sereines, des expressions nuancées, ne peuvent-elles exprimer des sentiments profonds et de grands désespoirs ?

Le rôle social et moral de la poésie, tel que le comprend le Parnasse, n'est pas nettement défini. Chacun l'interprète comme il l'entend. Quant à la poésie scientifique, sa définition est encore plus imprécise. C'est un domaine où tous ont le droit de parcourir et de vaine pâture. Des Essarts n'y mènera pas son petit troupeau. Ce sera toujours à la source grecque qu'il ira puiser de préférence, car « la Grèce tient son urne éternellement penchée sur le monde, son urne d'où ruissellent sans tarir les flots de rajeunissement et de renaissance » (2).

(1) Emmanuel des Essarts : *Essai sur la Mélancolie, Voyages de l'Esprit*.

(2) Emmanuel des Essarts : *Du rôle de la langue grecque dans les études modernes*. Discours prononcé au lycée de Sens, 9 août 1862.

* * *

Essayons de trouver dans ses livres de critique, *Les Voyages de l'Esprit* et les *Portraits de Maîtres*, à quelles idées principales l'écrivain a le plus constamment adhéré. Elles n'ont d'ailleurs rien qui lui appartienne en propre, et c'est ce manque d'originalité qui rend si difficile une détermination un peu précise de sa doctrine littéraire.

Parmi les auteurs grecs dont le prestige le hante, Théocrite vient en tête. Qu'on se garde d'accepter le jugement de Boileau qui le représente « comme un berger de cabinet, à la grâce cérémonieuse, à la naïveté solennelle et calculée (1) ». Le dix-huitième siècle soupçonne sa hardiesse et La Harpe lui reproche sa trivialité et sa monotonie. Or rien n'est plus varié, ni plus savant. Il peint ses bergers tels qu'ils étaient, et Galathée a pour sœurs les héroïnes de Musset, chez qui la passion et le langage ont pris des tons adoucis. Faut-il s'en féliciter ou le regretter ? Toujours est-il qu'à le bien juger, Théocrite est le premier et le plus grand des romantiques grecs.

Des Essarts aurait pu dire plus : le premier des Parnassiens. « Il fut doué de cette volonté qui fait les œuvres petites et parfaites, plutôt que de cette inspiration d'où naissent les œuvres larges et grandioses... Il est plus près de la réalité que de l'idéal,... le vrai, rehaussé par l'art, quoique à peu près séparé de l'idéal, peut devenir l'égal du Beau (2) ». C'est bien là l'essentiel du programme parnassien et la plupart de ses fidèles n'ont jamais essayé de l'élargir.

(1) *Voyages de l'Esprit*, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 35.

Comme Rossini, Lamartine et quelquefois George Sand appartiennent « à cette race élue des dieux » capable de composer sous l'influence de l'inspiration seule (1). Pourtant on ne peut refuser le génie à d'autres hommes qui tous, quels qu'ils soient, ne doivent pas à l'inspiration seule la production de leurs chefs-d'œuvre (2).

« Nos Dieux préférés sont également des immortels de naissance, mais qui ne se sont pas contentés des dons attachés à leur berceau... (3) ».

« L'Inspiration pure peut-être belle et surprenante comme la Grâce; la Volonté réduite à elle-même peut être belle et attachante comme l'Héroïsme... le travail et l'effort, prenant le dessus, imprimeraient à l'œuvre artistique ou littéraire un caractère tourmenté et pénible (4) ». Il faut qu'à l'inspiration s'ajoute la volonté pour obtenir une œuvre excellente. « Quoi de plus sublime que les scrupules de ces consciences d'artistes ? Vous admirez le génie qui s'ignore; laissez-moi préférer le génie qui se connaît, en se défiant pourtant de lui-même; laissez-moi mettre au-dessus de la sécurité littéraire et artistique ce que Platon, que vous ne vous attendiez pas à voir de mon parti, appelle avec enthousiasme *l'inquiète poursuite de la Beauté* (5) ».

Le voici revenu devant l'autel de la Beauté : il lui

(1) *La Volonté et l'Inspiration. Voyages de l'Esprit.*

(2) Il nomme Goethe, Chateaubriand, Ingres, Lamennais, Mérimée, Hugo, Alfred de Vigny, Heine, Gautier et Balzac.

(3) *Voyages de l'Esprit*, p. 7.

(4) *Ibid.*, p. 12.

(5) *Ibid.*, p. 13.

fait des libations et nous explique comment l'amour s'est transformé depuis vingt-cinq siècles (1).

Ce sont les Grecs qui les premiers comprirent l'amour comme un sentiment capable d'élever l'âme. Il n'avait été jusque là même en Judée, qu'une soumission et une domination.

« Dans le voyage de l'humanité vers un Chanaan qu'elle atteindra, la Judée marque seulement la première étape; la seconde est revendiquée par la Grèce comme plus glorieuse et plus féconde (2) », car « un certain idéal de la Passion, un idéal plus arrêté du Devoir s'étaient révélés à la Grèce (3) », et la femme devenait une compagne intelligente, capable, comme Aspasia, de discuter, de s'intéresser à l'Art. C'est l'époque où poètes et philosophes élèvent l'idéal de l'amour assez près de la conception moderne. Ce progrès se maintient seulement tant que dure la civilisation romaine : à la fin de l'Empire, « l'élite des poètes et des philosophes avait cessé de conserver les traditions du Devoir et de la Passion dans l'universelle contagion de la Débauche (4) ».

Des Essarts fait le même rêve que Platon : « l'amour ne rapprochant les corps que pour marier les âmes dans la recherche du Bien et la poursuite du Beau... (5) ».

C'est qu'il croit à la perfectibilité indéfinie de l'homme et s'écrie avec Théodore Aubanel (6) : « Que

(1) *L'Amour dans l'Antiquité, Voyages de l'Esprit.*

(2) *Ibid.*, p. 107-108.

(3) *Ibid.*, p. 113.

(4) *Ibid.*, p. 122.

(5) *Ibid.*, p. 124.

(6) Dans son Invocation à *la Vénus d'Arles*, (*Les Filles d'Avignon*), Paris, 1891, in-16.

tout ce qui est beau resplendisse, et que tout ce qui est laid se cache! » D'où son indifférence pour les études réalistes à la Balzac et son horreur pour les tendances pessimistes ou naturalistes de la génération suivante.

Quand il envisage le Beau, des Essarts est trop poète pour ne chercher son image que dans l'humanité. Lui-même se soucie surtout des hommes, mais il ne les peut séparer de la nature. Il nous dit dans son étude sur Chateaubriand que ce père du romantisme nous représente toujours « l'homme et la nature intimement unis, dans l'art de la Grèce, dans l'épopée de Dante et le drame de Shakespeare comme dans l'ode de Ronsard... (1) ».

Mais s'il approuve chaudement cette intime union, il ne semble pas avoir jamais essayé de la réaliser dans ses poèmes. Quand il indique le décor entourant ses personnages, ses descriptions manquent de précision, de caractère et de couleur. Les rapports, — analogies et contrastes — entre les hommes et les choses au milieu desquelles ils se meuvent sont à peine notés, et toujours avec une banalité qui révèle son incompréhension des spectacles de la nature, pour lui sans intérêt ni signification.

Le goût de la nature avait été ressuscité par Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, mais « l'interprétation, la description de la nature à la manière antique restait toute entière à ressaisir (2) ». Chateaubriand y réussit de façon magistrale et ramena

(1) *Portraits de Maîtres*, p. 19.

(2) *Ibid.*, p. 20.

en même temps « le sentiment chrétien dans notre littérature » : ce fut « une conquête et un agrandissement (1) ».

C'est lui encore qui renouvelle « la couleur antique » et fait renaître la Grèce : cette Grèce qui surgit « idéale et transfigurée dans le cœur de tous ceux qui l'aiment, puisque c'est à elle encore qu'on va demander des leçons de la Philosophie, de la Politique et de l'Esthétique éternelle (2) ».

Toutes les idées de des Essarts, même ses aspirations politiques, ont leur racine dans l'hellénisme. Aux yeux du *païen mystique*, « les Grecs ont trouvé dans leur polythéisme les deux formes de la loi, la justice et la beauté, qu'ils ont réalisées dans le cours de leur histoire par l'art et par la politique (3) ». Ce polythéisme est le symbole de l'ordre qui, dans la cité républicaine, préside au fonctionnement harmonieux de toutes les forces libres, comme Zeus préside aux délibérations des dieux. Des Essarts n'a cessé de rêver :

Une Grèce parisienne,
Dans nos brumes du Nord lumineuse et païenne,
La République athénienne (4).

Pourtant on peut lui appliquer ce qu'il dit de Banville : « ...Banville, comme les poètes de la Renais-

(1) *Ibid.*, p. 23.

(2) *L'Hercule grec*, p. 230.

(3) Ménard : *Du Polythéisme hellénique*. Paris, 1863, in-8°, p. II-III.

(4) Camille Desmoulins (*Poèmes de la Révolution*).

sance, comme Ronsard et Baïf, est un païen d'imagination et en même temps au fond de l'âme un fervent chrétien. Il cherche dans la mythologie impérissable, non point le culte de la conscience, mais une religion littéraire, religion de l'art et de la beauté, qui se perpétue dans l'œuvre des poètes, des peintres, des statuaires, en l'honneur de ces divinités sans autel (1) ».

Mais les élans de son âme vers les hautes régions de la philosophie ne durent jamais longtemps.

« La poursuite du Sublime ouvre des perspectives jusque sur l'Infini; la recherche du Beau nous ramène au Fini, mais en même temps à l'harmonie et à la Perfection (2) ».

Ce culte de la Beauté se perpétue de siècle en siècle. C'est la tradition qui nous l'impose : « le Romantisme, même dans ses affirmations les plus téméraires », ne l'a jamais renié (3). C'est au poète de conduire la foule au pied de ses autels, et de lui enseigner la vérité; mais « il est plus difficile qu'on ne croit d'être vrai en poésie, et on atteint plus aisément un idéal convenu que l'on ne trouve une expression nette et pittoresque de la réalité (4) ».

Le voilà encore retombant des hautes sphères pour revenir à son horizon artificiel coutumier, mais son ardeur n'est pas refroidie :

« Pour ma part, en vertu de mes prédilections

(1) *Théodore de Banville. Revue bleue*, 22 août 1903.

(2) *Voyages de l'Esprit*, p. 205.

(3) *Ibid.*, p. 44.

(4) *Ibid.*, p. 21.

personnelles comme de ma doctrine morale, je me déclare partisan de l'action et de l'enthousiasme, zélateur de l'harmonie grecque, de l'énergie stoïque, de la joie et de la vie renouvelées avec la Renaissance (1) ». (L'énergie stoïque semble en désaccord avec la joie de vivre, mais des Essarts ne s'en embarrasse pas).

* * *

Nous allons tenter de marquer, par quelques traits plus précis, ce que l'on peut démêler de ses idées philosophiques et littéraires, en notant ce qu'il admire ou blâme le plus chez les grands romantiques.

Il avait été fasciné par le génie de Chateaubriand qu'il regardait comme le père du romantisme. C'est avec passion qu'il l'étudiait, revenant à lui continuellement. Le principal reproche qu'il lui adresse est sa mélancolie, « la réflexion indécise qui *décolore l'action*... les tendances à la rêverie excessive, à la tristesse irréfléchie, à la souffrance mystique (2) ». On retrouve ces tendances, dit-il, chez tous les hommes de cette génération, — et il reconnaît que cependant la plupart d'entre eux ont fait preuve d'une rare énergie. — L'enthousiasme du beau, le zèle de l'art antique, l'association continuelle de la nature avec l'homme, l'art virgilien « d'animer et de passionner la nature », sont les vertus littéraires qu'il admire le plus chez le grandiose écrivain.

A Lamartine il refuse d'avoir pénétré l'esprit grec : le dix-huitième siècle avait eu trop de part à

(1) Chateaubriand, *Portraits de Maîtres*, p. 17.

(2) *Ibid.*

sa culture, et son instruction n'était ni étendue ni profonde. Pour le bien goûter, il faut « se maintenir en un certain état de grâce (1) ». Des Essarts entend par là que Lamartine a toujours considéré les choses du même point de vue, auquel on doit se placer aussi pour les voir comme lui. Mais il admire sans réserve la noblesse de son attitude quand il devint, pour quelques jours, le premier des Français : le poète devenu homme d'Etat avait déchiré les voiles de l'avenir : « Il n'y a eu qu'une politique prévoyante et sage dans notre siècle, celle de Chateaubriand contre les ultras, de Lamartine contre les bourgeois d'une oligarchie mesquine, de Victor Hugo contre le Césarisme démagogique. Pourquoi ? C'est que, selon la parole antique, les poètes sont des devins (2) ».

Plus aristocrate que Lamartine, — épris de distinction — Alfred de Vigny trouvera en des Essarts un critique qui le placera au premier rang des écrivains du siècle, mais seulement pour quelques pièces éparses dans son œuvre. Vigny non plus n'avait pas le tour d'esprit grec, (quoiqu'il eût traduit Homère entier d'après le texte, et revendiqué témérairement la qualification d'homériques pour ses *Poèmes antiques*) et la Grèce de Pindare, d'Orphée et d'Hésiode ne sera abordée en France, après le divin André, qu'à partir de Laprade (3). Vigny lui rappelle plutôt Racine, par le tour du style plein d'audaces calculées et voilées, par la composition parfaite de

(1) *Lamartine, Portraits de Maîtres*, p. 33.

(2) *Le Retour à Lamartine. Revue bleue*, 25 juin 1898.

(3) *Alfred de Vigny, Portraits de Maîtres*, p. 81. *Passim*.

ses sujets, par l'art discret qui se fait sentir en se dérobant. Ne doit-on pas regarder son pessimisme comme « une attitude ? » Il a traité la nature « de marâtre dédaigneuse, menacé la divinité de son froid silence ! » Des Essarts craint la contagion d'un tel détachement pour la jeunesse à laquelle il veut qu'on donne des leçons de confiance et d'action (1).

En revanche il prodigue sans réserve son admiration au « Protée lyrique de son temps (2) », à Victor Hugo qui « ne s'est détaché du chœur harmonieux des génies classiques que pour se rattacher à la troupe immortelle des génies sublimes et démesurés (3) ». S'il ose se permettre une respectueuse critique c'est que, dans les *Chansons des rues et des bois*, le dieu se soit abaissé à des sujets indignes de lui. D'autre part, Hugo lui semble un peu trop platonicien : « Quel est le but de l'art ? Le Beau, dit Platon dans ses théories : voyez le *Gorgias* et l'*Hippias*. Dans la pratique il dira le Vrai : voyez la *République*, où il soumet le poète à des exigences sociales et politiques, où il l'asservit à la nécessité d'un enseignement. Victor Hugo... voudrait concilier ces deux termes, enseignement et inspiration.. Que l'on mette l'art à la portée des masses, rien n'est plus juste, plus conforme aux lois de fraternité qui régissent la société moderne. Mais l'art, l'art militant, l'art vivant, doit-il uniquement se consacrer à cette éducation des masses par le Beau ? Nous ne pou-

(1) *Ibid.*, p. 103.

(2) *Voyages de l'Esprit*, p. 225.

(3) *Ibid.*, p. 201.

vons l'admettre... les vrais poètes nous proposent un généreux exemple en assumant une part des souffrances et des aspirations de leur temps. Mais nous croyons aussi que, moins estimables, ils pourraient n'être pas moins grands poètes s'ils écartaient ces préoccupations civiles et sociales. Quoiqu'en dise Victor Hugo, la *mission* de l'Art est avant tout d'*enchanter*; son véritable but est de calmer et de satisfaire la nostalgie du Beau qui s'irrite au fond de nos cœurs. C'est assez pour sa grandeur et sa perfection. Quand il prête au progrès la parure de la Forme, l'Art ne peut que s'agrandir et s'ennoblir; mais le Beau se suffit à lui-même, surtout lorsqu'il implique le Bien, comme il arrive presque toujours (1) ».

Musset, malgré la beauté de ses poèmes, vivra, selon lui, par ses comédies surtout, qui « marient une fantaisie éblouissante à une entraînante passion (2) ». A tort on a accusé Musset de se soucier assez peu du devoir civique. Or, des Essarts admire en l'auteur de *Lorenzaccio* un éloquent avocat de la justice, un ardent défenseur de la liberté. Il lui préfère bien entendu Lamartine et Hugo, toujours prêts à descendre dans l'arène, « mais tous les êtres n'ont pas l'aptitude tribunitienne et le tempérament de la bataille (3) ».

Sainte-Beuve, dont il a suivi les cours à l'Ecole Normale, l'a fortement déçu. Il blâme en lui le scep-

(1) *L'Esthétique de Victor Hugo. Voyages de l'Esprit*, p. 218 et suiv.

(2) *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, conférence prononcée à Clermont-Ferrand, 1889, in-8°, p. 14.

(3) *Ibid.*, p. 16.

tique dont le pyrrhonisme s'est étendu jusqu'aux idées (1), le politicien versatile qui change de camp au gré de ses intérêts, l'encyclopédiste en coquetterie avec les protestants, avec les jansénistes et les néo-catholiques, et surtout le courtisan du Second Empire. Mais il loue la bienfaisance de l'homme, sa générosité native, l'élégance avec laquelle il savait faire le bien, et il rend au prince des critiques modernes toute la justice qui lui est due. De son ancien professeur il fera plus tard ce superbe éloge : « Il n'enleva pas son public du premier assaut, mais parvint à le conquérir à force de qualités personnelles, par la conscience et la probité de son érudition, par la finesse et la largeur de son esprit, par son impartialité comme par sa tolérance. Tous ses jugements restaient équitables, et que de vues neuves et lumineuses, sans jamais viser au paradoxe ni même à l'effet ! (2) ».

* * *

Il a aussi étudié les grands Parnassiens.

C'est d'abord un hommage à Théophile Gautier, à l'ami, au maître, à l'inventeur du romantisme clas-

(1) Et il s'écrie sur un ton lyrique :

« Idées, divines Idées, vous êtes telles que Platon vous a vues, menant des chœurs éternels au-dessus des tumultes humains, vierges de nos ambitions et de nos passions, pures et sublimes. Seuls, en usurpant votre nom qu'ils profanent, seuls les hommes sont coupables. Idées, vous êtes éternellement innocentes ».

Sainte-Beuve, Portraits de Maîtres, p. 148.

(2) *Sainte-Beuve, professeur à l'Ecole Normale, Revue bleue, 24 septembre 1898.*

sique selon Chénier, au merveilleux peintre, graveur et ciseleur qui, dans ses œuvres d'art, d'où le sentiment n'est jamais absent, est « un des plus authentiques représentants de la tradition gallo-latine (1) ». S'il est vrai de dire — et nous le croyons — qu'on ne parle bien que de ce qu'on aime, des Essarts trouve en Théophile Gautier le poète rêvé, l'homme suivant son cœur, et la notice qu'il lui consacre n'est qu'un chant de gloire. Cette science des choses, cette expérience de la vie, cette richesse d'intelligence et de savoir se concentre dans le recueil *Emaux et Camées*, livre éblouissant et merveilleux devant lequel notre critique reste désarmé et en extase.

Procédant de Gautier et dominant le Parnasse vient ensuite Leconte de Lisle, dont la muse hautaine dédaigne le romantisme et sa sentimentalité morbide. L'impassibilité, le pessimisme, la science et le polythéisme de « ce maître absolu du rythme et de la rime, inventeur d'une langue poétique (2) », inspirent à son disciple une admiration qui n'est pas sans réserves. Leurs tempéraments et leurs esprits ne sont évidemment en parfaite harmonie que quand il s'agit de la Grèce. Leconte de Lisle, mieux que personne, a senti ce qu'est l'hellénisme : « la loi de l'équilibre présidant à la formation des dogmes, les forces divinisées, la beauté reine, une aristocratie héroïque planant sur les républiques humaines, au-dessus de ce chœur olympien et de son divin cho-

(1) *Portraits de Maîtres*, p. 208.

(2) *Leconte de Lisle. Voyages de l'Esprit*, p. 159.

règle, une main mystérieuse qui s'appesantit par intervalle et qu'Eschyle appelle la fatalité; enfin, dans le lointain, un jeune autel où Prométhée distingue la forme du dieu inconnu ! (1) ».

Des Essarts comprend et goûte beaucoup mieux Victor de Laprade qui, en plein romantisme, fit un hardi retour à la mythologie grecque, « éclairant avec l'idée chrétienne, avec la lampe de l'Eglise, les ombres de la légende antique (2) ». C'est celui de ses anciens dont il se rapproche le plus. Laprade est le *type du Poète*, « c'est-à-dire un enthousiaste prêchant d'exemple, un sublime témoin du Juste, un éloquent apôtre du Beau, une grande âme au service du grand Art (3) ». Et il ne faut pas se hâter d'accuser l'auteur des *Poèmes Civiques* d'être un réactionnaire : ... « qu'on se figure la République non pas comme la proie disputée par des politiciens faiseurs de programmes mensongers, mais comme la forme la plus large, la plus conciliante, la plus accessible à tous, comme le régime le plus lié à l'idée de patrie, comme le gouvernement le mieux fondé sur les principes de moralité et de vertu. Avec une telle république, l'œuvre du poète est en harmonie constante; elle y a sa place comme les odes de Pindare et les chœurs de Sophocle dans les cités antiques (4) ».

Des Essarts se montre plein d'enthousiasme pour José-Maria de Hérédia qui a atteint l'absolue perfec-

(1) *Ibid.*, p. 155.

(2) Biré : *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres*. Paris. 1886, in-16, p. 389.

(3) *Portraits de Maîtres*, p. 233.

(4) *Ibid.*, p. 229-230.

tion de la forme, une concentration de la pensée, une puissance dans le détail qu'on n'avait jamais obtenues.

Banville appartient, comme Gautier, à l'Ecole de l'Art pour l'Art, et demande à la Grèce des secrets de la beauté, de la force et de l'amour. Il a su « alier dans une exquise harmonie l'esprit moderne à l'esprit ancien... marier le jeune avenir avec les Muses, qui sont antiques et ne seront jamais vieilles (1) ».

Tels sont les poètes que des Essarts proclame les maîtres incontestés du Parnasse, mais il n'a pas apporté la même attention que la plupart d'entre eux à l'évocation *du passé vrai*. Il aime tant écrire que tous les sujets lui sont bons : « Faisons des vers pour rien, pour le plaisir... Chantons, contons comme Schéhérazade ! » (2).

Son principal souci, c'est le rythme et la rime. La pensée et la composition du sujet ne le préoccupent jamais beaucoup. Comme il a de l'esprit, c'est Banville qu'il suit le plus volontiers, plus facilement qu'il n'eût suivi par exemple Sully Prudhomme qui savait enfermer « dans des vases d'or pur, d'une perfection serrée et concise,... toutes les délicatesses, toutes les souffrances, toutes les fiertés, toutes les ambitions de l'âme moderne (3) ».

Notons enfin, non sans quelque étonnement, la sévérité de des Essarts envers Sully Prudhomme, auquel il attribue, à un degré bien moindre qu'à son ami

(1) *Théodore de Banville. Revue bleue*, 22 août 1903.

(2) Cf. Martino. *Parnasse et Symbolisme*, p. 27.

(3) Lemaître : *les Contemporains* (première série), Paris, 1886, in-18. p. 78.

Coppée, « le talent maître de lui-même, difficile à se contenter et respectueux de la loi classique de l'Art, qui consiste à savoir se juger et se restreindre » (1).

* * *

Dans cette recherche sommes-nous arrivée à déterminer les caractères essentiels d'une doctrine ? Nous ne nous faisons pas cette illusion. La doctrine de des Essarts et des autres Parnassiens n'a jamais eu de contours bien arrêtés.

Le Parnasse fut *un groupe de poètes* qui tentèrent de prolonger l'éclat du Romantisme dont ils avaient cru voir le déclin, — dès que la grande voix de Hugo ne leur parvint plus que de Guernesey — en lui infusant un sang plus jeune et en le ramenant vers la perfection classique, sans renoncer à aucune des libertés conquises de haute lutte. L'entreprise était généreuse et fut menée avec conviction et talent. Dans le groupe des premiers Parnassiens — les seuls légitimes, nous dit des Essarts (2) — qui se réunissaient à la *Revue fantaisiste*, dans le salon de Madame de Ricard, et ensuite chez Leconte de Lisle, tous étaient des hommes d'une réelle valeur. Quelques-uns en eurent beaucoup et devinrent célèbres. Chez les plus grands, toute trace de l'origine s'effaça très vite; chacun suivit sa tendance et se développa selon sa nature.

C'est dans ceux du second rang, dont le mérite est loin d'être méprisable, qu'on remarque le mieux

(1) Emmanuel des Essarts : *les Solitudes*, *Revue de l'Instruction Publique*, 18 août 1870.

(2) Cf. *L'Ecole Parnassienne, son histoire et sa doctrine*.

des analogies qui révèlent leur fraternité. Des Es-sarts est de ceux-ci : il avait d'incontestables dons de poète. S'il n'est pas parvenu à plus de perfection, c'est qu'il avait reçu du ciel une trop heureuse nature et que la vie lui a été trop facile et trop douce. Il n'a jamais souffert et, une fois sorti de l'Ecole, n'a plus travaillé avec l'énergie qui seule peut, à défaut de génie, faire éclore des œuvres vraiment belles. Souvent il y a de bons et même de beaux vers dans ses poésies, mais, plus encore que ne le dit Faguet en parlant de Vigny, il était inégal, avait de ces nonchallances qui tiennent au caractère, et laissait passer des platitudes, des images malencontreuses et des impropriétés qui déparent presque toutes ses œuvres. L'en-vie ne lui manque jamais de faire, sur un sujet quel-conque, de la rhétorique ou du lyrisme et il est rare qu'il se donne la peine de parfaire son esquisse, de la mener par de patients efforts au degré de beauté qu'il eût été capable d'atteindre pour le fond et pour la forme.

Malgré les restrictions trop fréquentes que nous nous sommes permises, son œuvre est d'un estimable poète. On y retrouve les qualités maîtresses de l'homme : esprit fin et cœur généreux.

29 mai 1928,

*Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
l'Assesseur,*

H. DELACROIX.

*Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,*
CHARLÉTY.

APPENDICE

La famille conserve environ deux cents lettres d'amis appartenant au monde des Lettres. Ce sont de hâtifs billets, des compliments pour un envoi de vers, des mots d'amitié, des fantaisies de lettrés. Quelques-unes nous semblent présenter plus d'intérêt, et méritent d'être citées ici.

Victor de Laprade, remerciant des Essarts pour les *Poésies parisiennes* qu'il venait de recevoir, lui écrivait le 16 novembre 1864 :

« A vous, cher Monsieur, je vous dis de toutes mes forces : En avant ! Ce volume là, écrit à vingt-trois ans, me semble un gage assuré de la vocation et du succès. Si je pouvais vous signaler aussi longuement que je le voudrais tous les morceaux qui m'ont charmé, je vous ferais aussi quelques chicanes sur votre philosophie, qui me semble parfois indécise, et sur l'éclat même de votre style si gracieux et de si bon aloi. Ce n'est pas un petit avantage pour un poète d'avoir subi la rude discipline universitaire ».

Le 4 août 1866, Victor Hugo écrit de Bruxelles :

« Voici les vacances. Je suis à Bruxelles jusqu'au 15 août. Si vous pouviez y venir un jour ou deux, nous causerions utilement peut-être. Votre couvert à ma table de famille serait mis soir et matin, tout

le temps de votre séjour. Vous êtes un peu un de mes fils, passez-moi cet orgueil.

Voyez, pesez, venez ».

Votre ami,

Victor Hugo.

Quelques-unes de ces lettres précisent avec bonheur l'impression que les œuvres du poète ont pu faire sur les contemporains.

Méry lui écrit, au moment de sa nomination à Avignon :

« Vos vers ont du soleil jusqu'à la rime, ils coulent dans l'azur, ils ont des mélodies d'archipel ionien et des ritournelles de Cimarosa. Ils donnent une fête à l'oreille et au cœur. J'ai trouvé le temps de vous lire : ou, pour mieux dire, une page m'a entraîné dans l'autre jusqu'à la fin de votre ravissant concert. Vous voilà passé maître, cher ami ».

Anatole France apprécie ainsi son discours d'ouverture sur *les Prédécesseurs de Milton*.

« J'ai lu, j'ai relu ton beau discours... Ce que tu écris est plein d'une noble volupté, est animé par cette Vénus sans laquelle rien ne rit, rien n'est aimable. Le portrait de Spenser est d'une vénusté digne de Spenser. Qu'un poète dont la bouche est si heureusement arrondie se soit fait le héraut de ma gloire, ce m'est une heureuse destinée. Je commence à penser du bien de moi, tant ta parole est persuasive ».

1875.

Jacques Madeleine lui disait :

« Il faut que je vous remercie des odes incluses dans votre lettre. Ce sont de beaux vers hautement lyriques. Ce que j'admire surtout en eux, c'est que, si moderne que soit le sujet, en passant par vous, cela s'empreint tellement d'hellénisme et prend une si ferme tenue élégante et noble (il me semble que je l'ai déjà constaté dans les *Poèmes de la Révolution*) que c'est tout de suite du plus pur classique ».

Stéphane Mallarmé, son ancien camarade, porte ce jugement sur les *Poèmes de la Révolution* :

« Tu y es beaucoup dans ces pages, expansion, générosité, sûreté de vision et le vieil enthousiasme puissamment manié ».

1^{er} septembre 1879.

Eugène Manuel l'assure de son admiration.

« Car on sait déjà, et l'on saura de plus en plus, que vous avez fait d'admirables vers, que vous en faites encore — témoin ceux que vous m'envoyez — et que votre œuvre est considérable ».

10 janvier 1900.

Sully Prudhomme lui écrit à propos de *Pallas Athéné* :

« Mon Cher Ami,

Votre très remarquable poème, qui avait été réservé par la Commission, l'a été également par l'Académie, dans sa séance de jeudi dernier, après la lecture que lui en a faite Coppée. Je ne sais quel en sera le sort définitif, car il y a un autre poème qui est très en faveur et fort bon aussi. Le Concours

a été beaucoup meilleur que nous n'avions osé l'espérer. Nous avons réservé quatre poèmes dont il nous reste deux à lire à l'Académie mardi prochain.

Bien à vous de tout cœur ».

Sully PRUDHOMME.

Deux lettres témoignent de l'affection d'Anatole France pour son ancien frère d'armes.

« On a lu chez moi et autour de moi ton article sur *les Noces Corinthiennes* et ton étude sur George Sand avec tant d'agrément qu'on ne parle plus que de toi depuis huit jours. Ce que tu as mis dans le *Journal de l'Instruction Publique* à toute la poésie de l'amitié et toute la sagacité d'une critique experte. Ces paroles là me consolent de tout, me soutiennent et me charment. Ton étude sur Madame Sand est une étude sur la morale dans l'amour. Tu as vu ton sujet de haut. Il faut en effet que la littérature s'étende sur tout. Pour parler de tel poète il faut toucher à la physiologie et cela me ramène à l'endroit de ta lettre où tu dis que le commerce des savants a élargi tout-à-coup ton sens des choses ».

Anatole FRANCE.

« Lemerre fait un almanach, une sorte d'almanach des Muses. Il y met des poèmes inédits et des poèmes imprimés. Il a dû te demander — ou il te demandera bientôt des vers. Il veut, paraît-il, pour ces almanachs, des mois, des saisons et des heures. Marque lui ce que tu as chanté au cours de la grande Isis. Sois toujours semblable à toi-même : heureux et sage

et cher à ton ami », Anatole FRANCE.

Emile Blémont le félicite de son poème à la gloire de Victor Hugo :

« Avec quelle joie fraternelle et quelle cordiale admiration j'ai lu votre beau *Chant séculaire* que je n'ai pu malheureusement applaudir à Paris où il a été acclamé par un public enthousiaste, dans cette immense salle populaire du Trocadéro. Votre évocation est superbe en sa sérénité triomphale ».

25 juillet 1900.

Frédéric Masson résumait toute l'esthétique de des Essarts quand il lui écrivait :

« Votre sympathie, Monsieur, m'est infiniment précieuse et elle me vaut aujourd'hui un grand plaisir de lettré et de patriote. Votre *Ode à Desaix* est une belle œuvre, digne de vous; c'est le mieux dire : digne d'un homme qui fut du temps où l'on savait faire des vers et où on y mettait de la pensée. Il paraît que cela n'est plus de mode : au moins permettez que j'applaudisse à la mode de jadis, qui sera la mode de demain et de toujours, et que j'adresse à l'auteur et à l'homme l'expression de ma vive sympathie et de mes sentiments d'admiration ».

17 août 1900.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres d'Emmanuel des Essarts.

I. — POESIE.

A. — VOLUMES.

- Poésies parisiennes*. Poulet-Malassis, 1862, in-16.
Les Elévations. Librairie du *Petit Journal*, 1864, in-18.
Les Elévations. Edition définitive, Lemerre, 1874, in-18.
Poèmes de la Révolution (1789-1796). Charpentier, 1879, in-18.

B. — BROCHURES.

- Paris Nouveau*. Paris, 1857, in-18.
Le Banquet du Souvenir, pièce lue au banquet de la Saint-Charlemagne le 28 janvier 1862. Sens, 1862, in-8°.
Coecus Amor. Versailles, 1862, in-16.
Le Retour du Fumiste, tragi-comédie. Sens, 1863, in-8°.
Pallas-Athéné. Clermont-Ferrand, 1887, in-8°.
L'Illustre Théâtre, comédie en un acte. Moulins, 1900, in-8°.
Strophes dites à Volvic à l'occasion du centenaire de La Tour d'Auvergne, le 24 juin 1900 : *Ode* prononcée à Clermont à la fête du centenaire de Desaix, le 1^{er} juillet 1900. Clermont-Ferrand, 1900, in-8°.
Œdipe à Colone, adaptation. Clermont-Ferrand, 1900, in-8°.

C. — POÈMES PARUS DANS DES REVUES.

L'Artiste.

- Le Retour de Cendrillon*, 20 mars 1859 : *Hymne à l'Italie*, 15 mai 1859 : *Première visite de l'Amour*, 12 juin 1859 : *Le Roi Candaule*, *Ibid*.

Le Parnasse.

- L'Orage*, 15 janvier 1878 : *A une enfant*, 15 mai 1878 : *Don Quichotte*, 15 septembre 1878 : *Royat*, 15 octobre 1878 : *Giboulées*, 15 septembre 1879 : *Odelette*, 15 fé-

vrier 1880 : *Une page de roman comique*, 15 juillet
 1880 : *Au Souvenir de Jacques Girard*, 15 août 1880 :
la Fête des Fleurs, 15 mars 1881 : *Milton*, 15 novembre
 1882.

La Quinzaine.

Le Président Krüger, Villebois-Mareuil, 1^{er} janvier 1901.
Revue Française.

Diva, 1^{er} mars 1866.

Nostalgies, 1^{er} août 1866.

Revue de France.

La patrie en vos cœurs..., janvier 1899.

Revue des Poètes.

Printemps meilleur, juillet 1898.

Nuance, octobre 1898.

Pures amours, janvier 1899.

Revue des Races latines.

Béata, *Sous les grands marronniers*, *les Rois Mages*, 30
 avril 1859 : *Apparition*, *Chant d'Adieu*, 29 février 1860.

La Veillée d'Auvergne.

Aux Blasphémateurs de la Vigne, 1^{er} janvier 1909;

La Bienvenue, juillet 1909.

La Vie littéraire.

Méduse, *Diane pensive*, 23 mars 1876 : *Minturnes*, 2 août
 1877 : *le Pont du Gard*, 19 septembre 1878 : *Hellé-
 nisme*, 26 septembre 1878.

II. — PROSE.

A. — TRAVAUX D'ÉRUDITION.

Du type d'Hercule dans la littérature grecque, depuis les
 origines jusqu'au siècle des Antonins. Thèse pour le
 doctorat ès lettres. Paris, 1871, in-8°. Cette étude a paru
 aussi sous le titre de : *L'Hercule Grec. Idem.*

*De Veterum poetarum tum Graeciae, tum Romae apud Mil-
 tonem imitatione. Thesim facultati litterarum Pari-
 siensi proponebat Em. des Essarts.* Paris, 1871, in-8°.

Eloge de la Folie. Traduction et annotation d'Erasmus.
 Paris, 1877, in-8°.

B. — CRITIQUE.

Les Voyages de l'Esprit. Paris, 1869, in-8°.

Portraits de Maîtres. Paris, 1888, in-16.

Chateaubriand, dans *l'Histoire de la langue et de la littérature françaises des origines à 1900*, publiée sous la direction de Petit de Julleville. Colin, 1899, in-8°, t. VII.
Poètes contemporains : le Félibre Félix Gras. Clermont-Ferrand, 1901, in-8°.

C. — ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX.

L'Artiste.

François Villon, 1^{er} novembre 1859.

Galerie du XIX^e siècle : Théodore de Banville, 15 février 1860.

Poètes Contemporains de l'Allemagne, 15 juin 1860.

Le Musée de Perpignan, 1^{er} décembre 1860.

L'Esprit de Méry, 15 janvier 1864.

L'Antiquité retrouvée, 1^{er} octobre 1865.

Etudes littéraires : la France en 1801, 1^{er} novembre 1865.

Réflexions sur les Chansons des rues et des bois, 15 décembre 1865. Cet article se retrouve dans *les Voyages de l'Esprit*.

Le Courrier de France.

Les morts d'Hier : G. Sand, 12 juin 1876.

L'Evénement.

Le Retour à George Sand, novembre 1897.

Journal Officiel.

L'Amitié sous la Révolution, 9 janvier 1871.

La Nouvelle Revue.

L'Œuvre posthume de Michelet (se retrouve dans *les Portraits de Maîtres*), 1^{er} novembre 1880.

Edgar Quinet : l'Homme et l'Œuvre (se retrouve dans *les Portraits de Maîtres*), 15 mai 1883.

Désiré Nisard, 15 avril 1888.

Variations sur les Contes de Perrault, 15 janvier 1905.

Le Penseur.

Un Critique féminin : Madame Vigie-Lecoq, octobre 1902.

La Presse.

Les Novateurs de l'Antiquité, Théocrite, 7 juillet 1863.

Térence, 20 juillet 1863.

Ces deux articles se retrouvent dans *les Voyages de l'Esprit*.

La Quinzaine.

Un universitaire libéral : Dubois, 16 janvier 1901.

Les Deux romantismes, 16 mai 1902.

La République française.

Le Romantisme classique, 14 avril 1891.

Revue Bleue.

Poètes français contemporains : Louisa Siefert, 3 septembre 1881.

Poètes contemporains : M. Eugène Manuel, 3 décembre 1881.

Victor de Laprade (1812-1883), 22 décembre 1883.

Laprade et Leconte de Lisle, 19 décembre 1896.

Les Ecrits Politiques du Duc d'Aumale, 29 mai 1897.

Un poète de l'indépendance grecque : Pierre Lebrun, 11 septembre 1897.

Le Retour à Lamartine, 25 juin 1898.

Sainte-Beuve, professeur à l'Ecole Normale (1859-1861), 24 septembre 1898.

Poètes contemporains : Armand Silvestre, 2 mars 1901.

Les Romantiques oubliés : Alexandre Soumet, 7 septembre 1901.

L'Ecole Parnassienne : son histoire et sa doctrine, 5 juillet 1902.

Le Retour à Musset, 30 août 1902.

Théodore de Banville, 22 août 1903.

Emile Gebhart, 25 juin 1904.

Deux Romantiques oubliés : Jules Lefèvre Deumier, Evariste Boulay Paty, 15 juillet 1905.

Les Théories littéraires de Benjamin Constant, 18 août 1906.

Les Théories de Joseph Joubert, 20 juillet 1907.

Revue des Cours et Conférences.

L'Ecole romantique : Emile Deschamps, 10 juin 1897.

Le Lendemain de 1830, 12 juin 1902.

Théophile Gautier, 28 mai 1903.

Les Poètes romantiques : Antony Deschamps, Auguste Barbier, 26 mai 1904.

Chateaubriand, 10 juin 1909.

La Jeunesse de Chateaubriand, 24 juin 1909.

Chateaubriand, 13 janvier 1910.

Revue de France.

Un Grand Lettré : Agénor Bardoux, octobre 1898.

Souvenirs littéraires : Stéphane Mallarmé, 15 juillet 1899.

Revue de l'Instruction publique.

Les Solitudes, par M. Sully Prudhomme, 18 août 1870.

Revue de Paris.

Théodore Aubanel, l'homme et l'œuvre. 1^{er} août 1895.

Revue des Poètes.

Les Conférences poétiques de Maurice Bouchor, juillet 1899.

Revue des Races latines.

Poètes modernes de la France : Jules Lefèvre Deumier, 30 décembre 1859.

La Vie littéraire.

Les Romanciers contemporains : Alphonse Daudet, 1^{er} février 1877.

Les Poètes contemporains : Albert Mérat, 7 juin 1877.

Les Poètes contemporains, 28 juin 1877.

Les Romanciers contemporains : Alphonse Daudet, 6 décembre 1877.

Les Romanciers contemporains : George Sand, 20 décembre 1877.

Les Poètes contemporains : André Lefèvre, 9 mai 1878.

D. — DISCOURS ET CONFÉRENCES.

Du rôle de la langue grecque dans les études modernes, discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Sens. Sens, 1862, in-8°.

Du sentiment de l'admiration, discours prononcé à la distribution des prix du lycée impérial d'Avignon. Avignon, 1865, in-4°.

Le Théâtre de Marivaux, conférence publique faite à Moulins. Paris, 1866, in-8°. (Reproduite dans la *Revue française*, 1^{er} mai 1866).

Les Origines de la poésie lyrique en France au XVI^e siècle, discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres. Dijon, 1872, in-8°.

Les Prédécesseurs de Milton, discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres. Clermont-Ferrand, 1874, in-16.

Du Génie de Chateaubriand, discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres. Clermont-Ferrand, 1876, in-16, (reproduit dans la *Vie littéraire*, 20 juillet 1876).

Du patriotisme littéraire, discours prononcé à la séance de rentrée des Facultés et de l'Ecole de Médecine. Clermont-Ferrand, 1876, in-8°, (reproduit dans la *Vie littéraire*, 11 janvier 1877).

Réflexions sur les Contes de Perrault, conférence publique faite à Riom (*Revue bleue*, 22 septembre 1877).

Le Théâtre d'Alfred de Musset, conférence prononcée à la Faculté des lettres. Clermont-Ferrand, 1889, in-8°. (Reproduite dans la *Revue d'Auvergne*, juin 1889).

E. — PRÉFACES.

CHALMETON, Louis : *Pensée et Sourires, poésies*. Paris, 1875, in-12.

BESSON, Martial : *Anthologie Scolaire des Poètes français du XIX^e siècle*. Paris, 1891, in-16.

LANGLAIS, Jacques : *Alfred de Vigny, critique de Corneille, d'après des documents inédits*. Clermont-Ferrand, 1895, in-8°.

FERTIAULT, Madame Julie : *Une relique de famille*. Paris, 1899, in-18.

MARGERIE, Jean : *Fleurs pâles, poésies*. Tulle, 1900, in-18.

LEFEBVRE, Albert : *Au fil de la vie, 1904-1906; poésies*, Paris, 1906, in-18.

MILLET, Stanislas et J. JOLY : *Raoul Racinet, greffier de paix à Criquebot l'Esneval*. Versailles, 1907, in-16.

TRIMOULIER, A : *Un Missionnaire de 93, Marc-Antoine Baudot*. Paris, 1908, in-8°.

Ouvrages consultés.

I. MANUELS BIBLIOGRAPHIQUES.

LANSON : *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*. Paris, 1921, in-8°.

THIEME : *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906*. Paris, 1907, in-8°.

II. ANTHOLOGIES.

Anthologie des écrivains français du XIX^e siècle, poésie. Larousse, 1923, 2 vol., in-8°.

Anthologie des écrivains français contemporains, poésie. Larousse, 1923, in-8°.

Anthologie des Poètes français (XIX^e siècle). Lemerre, 1905, in-16.

Anthologie des Poètes français contemporains (1866-1906). Delagrave, 1906-1907, 3 vol., in-18.

CRÉPET : *Les poètes français*. Paris, 1861, in-8°, t. IV.

Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux. Lemerre, 1866, 1869, 1876, 3 vol., in-8°.

III. CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- ANCELOT, Madame : *Les Salons de Paris, foyers éteints*. Paris, 1858, in-18.
Un Salon de Paris (1824-1864). Paris, 1866, in-8°.
- BERSAUCOURT, Albert de : *Au temps des Parnassiens; Nina de Villard et ses amis*. Paris, s. d., in-16.
- BIRÉ, Edmond : *Victor Laprade, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1886, in-16.
- BRUNETIÈRE : *Evolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle*. Hachette, 1894, 2 vol., in-16.
- BUFFENOIR, Hippolyte : *Hommes et demeures célèbres, de Chateaubriand à Renan*. Paris, 1914, in-16.
- CASSAGNE : *La Théorie de l'Art pour l'Art...* Hachette, 1906, in-8°.
- CHARPENTIER, John : *Théodore de Banville, l'homme et son œuvre*. Paris, 1925, in-16.
- CLOUARD, H. : *La poésie française moderne des romantiques à nos jours*. Paris, 1924, in-8°.
- CONDAMIN : *La Vie et les Œuvres de V. de Laprade*. Lyon, 1886, in-8°.
- DAUDET, A. : *Trente Ans de Paris*. Paris, 1888, in-8°.
- ESTÈVE : *Leconte de Lisle, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1922, in-8°.
- FAGUET : *Dix-neuvième siècle : Etudes littéraires*. Paris, 1896, in-18.
Les Grands Maîtres du dix-septième siècle, études littéraires et dramatiques. Paris, 1885, in-18.
Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle, 2^e série. Paris, 1898, in-12.
- GAUTIER : *Histoire du Romantisme, suivie de notices romantiques et d'une étude sur la poésie française, 1830-1868*. Charpentier, 1874, in-18.
- IBROVAC, Miodrag : *José-Maria de Hérédia*. Paris, 1923, in-8°.
- KRAMER, C. : *André Chénier et la poésie parnassienne : Leconte de Lisle*. Champion, 1925, in-8°.
- LALOU, René : *Histoire de la littérature française contemporaine (1870 à nos jours)*. Paris, 1924, in-12.
- LANSON : *Histoire de la littérature française*. Paris, 1924, in-12.

- LEMAITRE : *Les Contemporains, études et portraits littéraires*, 1^{re} série, 1886, 2^e et 6^e séries, 1896. Paris, in-18.
Impressions de théâtre, 10^e série. Paris, 1898, in-18.
- LEVALLOIS, Jules : *Milieu de Siècle : Mémoires d'un Critique*. Paris, 1896, in-18.
- MARTINO, P. : *Parnasse et Symbolisme*. Paris, 1925, in-16.
- MENDÈS, C. : *La légende du Parnasse contemporain*. Bruxelles, 1884, in-12.
Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900. Fasquelle, 1903, in-8°.
- NEEDHAM : *Le Développement de l'Esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX^e siècle*. Champion, 1926, in-8°.
- RACOT : *Portraits d'Aujourd'hui*. Paris, 1887, in-18.
- SAINTE-BEUVE : *Nouveaux Lundis*. Paris, 1868, in-18, t. X.
- TAINE : *Histoire de la littérature anglaise*. Hachette, 1863, in-8°, t. II.

IV. OUVRAGES VARIES.

- AUBANEL : *Les Filles d'Avignon*. Paris, 1891, in-16.
- AUTEURS DIVERS : *Le Tombeau de Théophile Gautier*. Lemerre, 1873, in-4°.
- AJALBERT : *L'Auvergne*. Paris, s. d., in-4°.
- BANVILLE : *Paris et le Nouveau Louvre, ode*. Paris, 1857, in-12.
Petit traité de poésie française. Paris, 1922, in-18.
Poésies complètes. Charpentier, 1878-1879, 3 vol. in-12.
- BARBIER : *Iambes et Poèmes*. Lemerre, 1898, in-12.
- BAUDELAIRE : *Les Fleurs du Mal*. Lévy, 1868, in-18.
- BORNIER, Henri de : *La Fille de Roland*. Paris, 1875, in-8°.
- CHÉNIER, André : *Choix de Poésies*. Hachette, 1888, in-16.
- CHÉNIER, Marie-Joseph : *Théâtre posthume*. Paris, 1818, in-8°.
- CLARETIE J. : *Almanach de la Révolution pour 1870*. Paris, 1869, in-24.
- COPPÉE : *Poésies*. Lemerre, 1885, 2 vol., in-8°.
- DAUDET ET ARÈNE : *Le Parnassiculet contemporain*. Paris, 1872, in-12.
- DEGRON, Lucien : *Œdipe à Colone*, traduit du grec en vers français. Paris, 1898, in-12.

DES ESSARTS, Alfred : *Les Célébrités françaises*. Paris, 1862, gr. in-8°.

Les Chants de la Jeunesse, suivis du *Livre des Pleurs*. Paris, 1846, in-18.

La Comédie du Monde. Paris, 1851, in-8°.

Influence de la Civilisation chrétienne en Orient. Académie française, concours de poésie. Paris, 1841, in-8°.

La ligue des Amants, comédie en un acte, en vers. Paris, 1849, gr. in-8°.

Le Monument de Molière. Académie française, concours de poésie, Paris, 1843, in-8°.

La Noix dorée, comédie-vaudeville en un acte par MM. Alfred des Essarts et Lucien Duval. Paris, 1853, in-18.

Les Poésies parisiennes d'Emmanuel des Essarts. Paris, février 1862, in-16.

Les Restes de Saint-Augustin rapportés à Hippone. Académie française, concours de poésie. Paris, 1856, in-8°.

DES ESSARTS, Anna : *le Baptême*, dans les *Grâces Chrétiennes*. Paris, 1842, 2 vol. in-16.

DUCIS, Jean-François : *Œdipe à Colone*, tragédie remise en trois actes. Paris, 1826, in-18.

FRANCE, Anatole : *Poésies*. Lemerre, 1896, in-16.

GASTAMBIDE, Jules : *Œdipe à Colone*, tragédie en trois actes et en vers, adaptée de Sophocle. Paris, 1905, in-16.

GAUTIER : *Emaux et Camées*. Charpentier, 1895, in-12.

Mademoiselle de Maupin. Charpentier, 1877, in-18.

Poésies Complètes. Charpentier, 1875-1876, 2 vol. in-12.

GAXOTTE : *La Révolution française*. Fayard, s.-d., in-12.

GRAMMONT, Maurice : *Petit traité de versification française*. Colin, 1924, in-16.

HÉRÉDIA : *Trophées*. Paris, 1893, in-8°.

HOUSSAYE, Arsène : *Mademoiselle Mariani, histoire parisienne*. Paris, 1859, in-18.

HUGO : *Les Orientales*, les *Feuilles d'Automne* (1880); les *Chants du Crépuscule*, les *Voix Intérieures*, les *Rayons et les Ombres* (1880); les *Contemplations* (1882); les *Châtiments* (1882); la *légende des Siècles* (1883). Hetzel et Quantin, in-8°.

- LAFONTAINE : *Fables*. Hachette, 1856, in-12.
- LAMARTINE : *Œuvres poétiques*. Hachette, 3 vol., in-18.
- LAPRADE, V. de : *Œuvres poétiques*. Lemerre, 1886-1889, 6 vol. in-16.
- LAUVISSE : *Histoire de France Contemporaine*, depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919. Hachette, 1921, 2 vol., in-4°.
- LECONTE DE LISLE : *Poèmes antiques* (1872), *Poèmes barbares* (1878), *Poèmes tragiques* (1884), *Derniers poèmes* (1885). Lemerre, in-16.
Sophocle, traduction nouvelle. Paris, 1877, in-8°.
- LEGRAND, Marc : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle, traduite en vers français, avec une préface par Gustave Fougères. Paris, 1906, in-16.
- MALLARMÉ : *Poésies*. Paris, 1913, in-16.
- MARC, Emile : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle traduite littéralement en vers français, Paris, 1901, in-12.
- MATHIEZ : *la Révolution française*. Colin, 1925, 3 vol., in-16.
- MARTINON, Philippe : *Œdipe à Colone*, traduit en vers. Paris, 1899, in-16.
- MÉNARD, Louis : *Du Polythéisme hellénique*. Paris, 1863, in-8°.
Rêveries d'un Païen Mystique. Paris, 1911, in-16.
- MESNARD, P. : *Œdipe à Colone*, tragédie traduite en vers. Paris, 1893, in-8°.
- MICHELET : *Histoire de la Révolution française*, édition définitive, Flammarion, 1897-1898, 7 vol., in-8°.
Mémoires de Luther. Flammarion, 1894, in-8°.
- MIREUR, Docteur H. : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle traduite et adaptée en cinq actes et en vers. Paris, 1905, in-16.
- MONSELET : *Poésies complètes*. Paris, 1889, in-18.
- MOREAU, Hégisippe : *Poésies (Œuvres complètes)*. Lemerre, 1890, in-16, t. 2.
- MURAT, Amélie : *Le Sanglot d'Eve, poèmes*. Garnier, 1923, in-8°.
- MUSSET : *Premières Poésies, Poésies Nouvelles*. Garnier, 1908, in-18.
- PESSONNEAUX : *Théâtre de Sophocle*, nouvelle édition. Charpentier, s. d., in-12.

- QUINET : *la Révolution*, précédée de la critique de la Révolution. Paris, s. d., 3 vol. in-16.
- RENAN : *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. Paris, 1913, in-16.
- RICHAUD, L. : *Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle, traduite en vers français. Paris, 1857, in-12.
- SEIGNOBOS : *La Période Contemporaine depuis 1789*. Colin. 1905, in-12.
- SULLY PRUDHOMME : *Poésies* (1865-1878). Lemerre, 3 vol., in-16.
- TAINE : *Les Origines de la France contemporaine. La Révolution*. Hachette, 1921, 6 vol., in-8°.
- VERLAINE : *Choix de Poésies*. Charpentier, 1921, in-16.
Mémoires d'un Veuf (Œuvres Complètes). Vanier, 1900, in-16, t. IV.
- VIGNY, Alfred de : *Poèmes*, avec notes et éclaircissements de M. Fernand Baldensperger. Conard, 1914, in-8°.

V. PERIODIQUES ET QUOTIDIENS.

- Annuaire* de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole Normale supérieure, 1910. *Alfred-Emmanuel Langlois des Essarts*, discours prononcé sur sa tombe par M. Desdevises du Désert.
- L'Art*, 23 novembre 1865. Henry Winter, *Critique*.
- L'Auvergne littéraire, artistique, et félibréenne*, octobre 1927. G. Desdevises du Désert, *Le Mouvement littéraire contemporaine en Auvergne*.
- Bulletin Mensuel de l'Académie de Clermont*, 1^{er} juin 1893. *Alfred des Essarts*.
- Le Correspondant*, 10 novembre 1872. Jules Levallois, *les Poètes nouveaux*.
- Le Courrier Musical*, 15 mai 1901. F. Baldensperger, *César Franck, l'Artiste et son Œuvre*.
- Le Journal des Débats*, 22 janvier 1900. Faguet, *la Semaine dramatique*.
- Le Moniteur du Puy-de-Dôme*, 23 juin 1884. Jean Prouvaire, *Au Cours de Monsieur des Essarts*.
- Le Petit Temps*, 13 et 17 novembre, 3 et 6 décembre 1898.
- L. X. de Ricard, *Petits Mémoires d'un Parnassien. Les Soirées Parnassiennes*, 2, 4, 5 juillet 1899. *Anatole France*, 2, 9 septembre 1900.

Revue des Cours et Conférences.

G. Desdevises du Désert, *le Ministère Girondin*. 17 mars 1898.

Croiset, *le Théâtre d'Euripide*, 29 mars 1900.

Revue fantaisiste, 15 février-15 novembre 1861.

Revue du progrès moral, littéraire, scientifique et artistique, mars 1863-mars 1864.

INDEX ALPHABETIQUE DES NOMS PROPRES

- About, 23, n.
 Agar, 126.
 Aicard, 54, n.
 Ajalbert, 38, n.
 Anacréon, 141.
 Ancelot (Mme), 21, 22.
 Antoine (Marc), 141.
 Arnauld d'Andilly (Mme), 13.
 Arren, 33.
 Aspasie, 99, 202.
 Aubanel (Théodore), 27, 148,
 149, n., 202.
 Audollent, 34.
 Augier (Emile), 155, 157.
 Aumale (duc d'), 116, n.
 Babeuf, 89, 111.
 Baïf, 205.
 Baldensperger (F.), 12, 62, n.,
 69, n.
 Balzac, 201, n., 203.
 Banville (Théodore de), 5 n.,
 7, 30, 42, 51 n., 53, 57, 72,
 81, 88, 112, 138, n., 147,
 151, 152, 167, 173, 179, 183,
 184, n., 185, n., 190, 194,
 196, 197, 204, 205, n., 213.
 Barbaroux, 94.
 Barbier, 82, 115, n., 148, 183.
 Bardoux (Agénor), 8, 34, 36.
 Barère, 100.
 Baudelaire, 48, 62, n., 69, n.,
 194, n., 196, 197.
 Bazire, 30, n.
 Béranger, 43, 82.
 Berger, 23, n.
 Bergerat, 30, n.
 Bernardin de Saint-Pierre,
 203.
 Bersaucourt (Albert de), 30,
 n.
 Biré, 212, n.
 Blanc (Louis), 31, n., 83.
 Blémont (Emile), 221.
 Boileau, 195, 200.
 Bonaparte, 106.
 Bornier (Henri de), 7, 42, 115.
 Bouquey (Mme), 99, n.
 Bourget, 34.
 Boyer (Philoxène), 53.
 Brissot, 95.
 Brutus, 99.
 Buzot, 96, 98, 99.
 Byron, 78.
 Cabet, 43.
 Cambon, 180 n.
 Candeille (Julie), 95.
 Caro, 20, 23 n.
 Carrier, 108.
 Caton, 99.
 Cazalis (Jean Lahor), 18, 29,
 n., 30, n., 42, 59, n., 195.
 César, 126.
 Chabot, 106.
 Chalmeton, 39, n.
 Chambord (Comte de), 33.
 Charles I, 127, n.
 Charles II, 127.
 Charpentier (John), 30 n.
 Chassang, 19, n., 23, n.
 Chateaubriand, 22, 66, 201, n.,
 203, 206, 207.
 Chénier (André), 78, 120, 207,
 211.
 Chénier (Marie-Joseph), 161.
 Cheppe (Albert de), 18.

- Chotard, 36.
 Cladel (Léon), 30, n.
 Claretie (Jules), 31, n., 148, n.
 Cléopâtre, 81, 141.
 Cloots (Anacharsis), 97, 103, n., 106, 115.
 Collot (Amédée), 18, 32.
 Combes Louis), 31, n.
 Condamin, 28, n.
 Condorcet, 97, 98, 106.
 Condorcet (Mme de), 110.
 Coppée (François), 29, n., 30, 195, 197, 214, 219.
 Coquelin, 30, n.
 Corday (Charlotte), 25, 39.
 Corneille, 28, 146.
 Courtet, 119.
 Couthon, 104, 113.
 Croiset, 162, n.
 Cros, 30, n.
- Dac (Henri), 161.
 Damien, 33.
 Dante, 28, 124, 203.
 Danton, 35, n., 87, 88, n., 100, 101, 102, 107, 108, 183.
 Daudet, 22, 30 n., 38.
 Dauzat, 11.
 Degas, 30, n.
 Degron, 161, n., 162, n., 164.
 Demosthène, 99.
 Desaix, 8, 129, 221.
 Desbouts (Marcelin), 30, n.
 Deschamps (les deux), 42.
 Deschamps (Mlle Marie), 144.
 Desdevises du Désert (Georges), 9, n., 13, 34, 38, 95, 96, n., 147.
 Desdevises du Désert (Mme), 149.
 Desmoulins (Camille), 90, 100, 102, 103, 107, 108, 112, n., 115, 189, 204, n.
 Desmoulins (Lucile), 102, 108, 188, 189.
 Dierx (Léon), 29, n., 197.
 Dorison (L.), 75.
 Ducis, 161.
 Dudley (Mlle), 146.
- Dufraisse (Marc), 31, n.
 Dumas (Alex), 15, 76.
 Dumouriez, 100.
 Durand de Lagarrigue (Mme), 145.
 Duplay (Eléonore), 108.
 Dupont (Pierre), 82.
 Duval (Lucien), 15, n.
- Egger, 19.
 Ehrhard (A.), 13, 34.
 Enfantin (le Père), 42.
 Eschyle, 28, 118, 163, 212.
 Essarts (Alfred des), 5, 14, 15, n., 17, 21, 39, 41, 93.
 Essarts (Alice des), 13, 34, 117.
 Essarts (Anna des), 16.
 Estève (E.), 29 n.
- Faguet (E.), 83, 84, n., 158, 167, n., 194, n., 215.
 Fauchet (l'abbé), 97, 188, 189.
 Fernand (Mlle), 59, 181.
 Ferrières-le-Vayer, 14, n.
 Flamel (Nicolas), 137.
 Font de Bize (Mme), 144.
 Foucher (Paul), 14 n.
 Fouquier-Tinville, 102.
 Fourier, 42, 43, 44.
 Franck (César), 69.
 Franklin, 95.
 France (Anatole), 29, n., 30, n., 31, n., 34, 66, 120, 218, 220.
- Gambetta, 131.
 Gandilhon Gens d'Armes, 11.
 Gasquet (Hortense), 34, n.
 Gastambide, 162.
 Gautier (Théophile), 14, 16, 20, 42, 43, 51, 53, 62, 144, 148, 183, 193, 194, 197, 201, n., 210, 211, 213.
 Gavarni, 51.
 Gaxotte (P.), 83, n.
 Gebhart, 31.

- Giacomelli, 13, 27, n., 31, n., 34.
 Glatigny, 30, n., 195.
 Goethe, 78, 109, 201, n.
 Goncourt (Edmond de), 30, n.
 Got, 148.
 Goudeau, 30, n.
 Gracchus, 99.
 Grangeneuve, 99.
 Gras (Félix), 26, n., 27, 28, n.
 Guadet, 98.
 Gueit (Jean), 109.

 Hallberg (E.), 32.
 Heine, 201.
 Henriot, 107.
 Herbault, 32, 34.
 Hérédia (José-Marie de), 7, 24, 29, n., 42, 112, 195, 197, 212.
 Hervilly (d'), 29, n., 30, n.
 Hésiode, 207.
 Hoche, 114.
 Homère, 120, 127, 172.
 Horace, 38, 65.
 Houssaye (Arsène), 15, 42, 48, 126.
 Hugo (Victor), 7, 14, 16, 22, 23, 29, n., 32, 42, 43, 46, 73, 76, 82, 98, 106, 125, 147, 148, n., 185, n., 189, 201, n., 207, 208, 209, 214, 217, 218, 221.
 Huvelin, 23, n.
 Hypathie, 57.

 Ibrovac, 23, n., 24.
 Ingres, 201, n.
 Isabelle II, 129.

 Jacquinet, 19, n.
 Janet, 23, n.
 Janin (J.), 16, 42, 54.
 Joly (Henri), 32.
 Jubinal (A.), 14, n.
 Juillerat (Paul), 55, n.
 Juvénal, 55.

 Karamsin, 180, n.
 Karr (Alphonse), 15.
 Kléber, 129.
 Krüger (le Président), 130.

 Lacenaire, 78, n.
 Lachaud, 22.
 Lacroix (O.), 22.
 Lacroix (P.), 161.
 Lafayette, 91.
 Lafenestre (G.), 24, 29, n., 30, n.
 Lafont (Ch.), 21.
 La Fontaine, 191, n.
 Lagarde (Antoine), 34, n.
 Lagarde (Léonce), 34, n.
 La Harpe, 200.
 Lamartine, 76, 82, 83, 85, 201, 206, 207, 209.
 Lamballe (princesse de), 109.
 Lammenais, 201, n.
 Lancy (de), 21.
 Lanjuinais, 35, n.
 Lanson, 156, n., 194, n.
 Laprade (Victor de), 7, 28, 34, 68, 69, 74, 82, 126, 207, 212, 217.
 La Tour d'Auvergne, 8, 129.
 Laya (Léon), 14, n.
 Leconte de Lisle, 7, 29, n., 122, 123, n., 163, 165, 170, 193, 194, 196, 197, 211, 214.
 Lefèvre-Deumier (Jules), 19, n.
 Lefranc de Pompignan, 186.
 Legrand (Marc), 162, n., 164, 165.
 Leitner, 147.
 Lemaitre (Jules), 162, n., 189, 213, n.
 Lemerre, 29, 196, 197, 198, 220.
 Lenient (Charles), 18.
 Lenôtre, 143.
 Lepelletier, 30 n.
 Levallois (Jules), 25, 39, 40, n.
 Leroux (Pierre), 76.
 Liard (Louis), 36.

- Livry (Emma), 125, n.
 Lockroy, 30 n., 34.
 Louis-Philippe, 17.
 Louvet, 98, 183, 185.
 Lucas (Charles), 18.
 Lucrèce, 65.
 Luther, 127, 128.
 Lux (Adam), 25, n.

 Madeleine (Jacques), 219.
 Maillard, 106.
 Mallarmé (Stéphane), 25, 29,
 n., 30, n., 195, 197, 219.
 Manet, 30 n.
 Manuel (Eugène), 219.
 Maquet, 15.
 Marat, 91, 100, 106, 107, 116,
 n.
 Marc (Emile), 162, n.
 Marc (Gabriel), 29, n., 34.
 Marceau, 114.
 Marie-Antoinette, 91, 92, 93,
 180.
 Martino, 43, n., 196, n., 213,
 n.
 Martinon, 162, n., 164.
 Massenet, 163, n.
 Masson (Frédéric), 221.
 Maury (Lucien), 11.
 Ménard (Louis), 122, 197,
 204, n.
 Mendès (Catulle), 7, 29, n.,
 30, n., 42, 54, n., 57, n., 140,
 195, 196, 197.
 Méot, 109, 110.
 Mérat (Albert), 29, n., 30, n.,
 194, 195.
 Merlin de Thionville, 113.
 Méry, 42, 82, 218.
 Mérimée, 22, 201, n.
 Mesnard, 161, n.
 Michel de Bourges, 86.
 Michelet, 16, 31, n., 83, 89,
 91, 93, 94, 95, n., 96, n.,
 101, 103, n., 105, n., 107,
 n., 108, n., 110 à 116, 128,
 n.
 Milton, 28, 127, 218.
 Mirabeau, 91, 128.
 Mireur (H.), 162, n.

 Mistral, 27, 28, 148.
 Moïse, 127.
 Molière, 151, 155 à 161.
 Monselet (Charles), 53, 59,
 105.
 Montaigne, 70.
 Moreau (H.), 78.
 Murat (Amélie), 135, n.
 Musset (Alfred de), 14, 42, 43,
 44, 47, 52, 60, 189, 200, 209.

 Napoléon III, 126.
 Needham (H. A.), 76, n., 82,
 n.
 Nerval (Gérard de), 15.
 Nisard (Désiré), 18, 23, n.
 Nodier (Charles), 189.
 Nolhac (Pierre de), 10, 13.

 Ollé-Laprune, 23, n.
 Orléans (duc d'), 93.
 Ourliac, 15.

 Pelletan, 31, n.
 Periclès, 99.
 Personneaux (E.), 163, n.,
 169, n., 171, n., 174, n.,
 175, n.
 Pétion, 98.
 Petit de Julleville, 32, 36.
 Pétrarque, 26, 124.
 Phidias, 121, 123.
 Pindare, 207, 212.
 Pingaud, 33.
 Platon, 66, 67, 68, 71, 180,
 201, 202, 208, 210, n.
 Plaute, 160.
 Plessis (Frédéric), 34.
 Plutarque, 97.
 Porchat, 21.
 Praxitèle, 51.
 Prévost-Paradol, 23, n.
 Proudhon, 44.
 Prouvaire (J.), 39, n.
 Pythagore, 69.

 Quinet, 16, 83.

- Rabelais, 155, 156.
 Racine, 167, 207.
 Racot (A.), 30, n.
 Regnard (J.), 155, 156.
 Renan (E.), 123, n.
 Renaud (A.), 29, n., 30, n.
 Renduel (P.), 54.
 Ricard Louis-Xavier), 22, n.,
 29, n., 31, n., 196.
 Ricard (Mme de), 29, 196,
 214.
 Richaud, 161, n.
 Richepin, 30, n.
 Rivière (Mlle Louise), 149.
 Robespierre, 87, 91, 100, 106-
 108, 113, 182.
 Rochefort, 30, n.
 Roche-Guyon (duchesse de),
 34.
 Rollinat (Maurice), 30, n.
 Robert (Auguste), 14, n.
 Roland (Mme), 96, 99.
 Ronsard, 103, 145, 187, 203,
 205.
 Rossini, 201.
 Rousseau (J.-J.), 94, 203.
 Royannez (A.), 31, n.
 Royer-Collard (Paul), 18.

 Sainte-Beuve, 16, 19, 22, 43,
 62, 64, n., 76, 209, 210, n.
 Saint-Just, 105, 106, 112, n.,
 113, 115.
 Saint-Paul, 132.
 Saint-Simon, 44.
 Sand (George), 16, 43, 52,
 201, 220.
 Santerre, 109.
 Sarcey, 23, n.
 Schneider (E.), 105, 108, n.
 Sénèque, 70.
 Shakespeare, 112, 203.
 Siefert (Louise), 34, 118, n.
 Silvain, 147.
 Silvestre (Armand), 29, n.,
 30, n., 195.
 Solms (princesse de), 41, n.,
 58.

 Sophocle, 28, 161 à 175, 212.
 Spartacus, 70.
 Spenser, 218.
 Spuller (E.), 31, n.
 Stendhal, 22.
 Sully Prudhomme, 24, 29, n.,
 30, n., 195, 197, 213, 219,
 220.

 Taine (H.), 83, 127, n.
 Tallien (Mme), 112, 180, n.
 Tennyson, 146.
 Térése, 160.
 Terrisse (Marie-Blanche-An-
 na), 16.
 Thémistocle, 95.
 Théocrite, 200.
 Théot (Catherine), 107.
 Théroigne de Méricourt, 91.
 Theuriet (André), 29, n.
 Thierry (E.), 14, n.
 Thiers, 32.
 Thomé, 162.

 Ulbach (Louis), 31, n.

 Vacquerie (A.), 42, 69.
 Valade (Léon), 29, n., 30, n.
 Vallière (Mlle de la), 185.
 Vercingétorix, 8.
 Vergniaud, 95, 99.
 Vérien, 18.
 Verlaine, 29, n., 30, n., 195,
 197.
 Veuillot (Louis), 54, 55, 189.
 Vigny (Alfred de), 22, 62, n.,
 75, 76, 201, n., 207, 215.
 Villard (Nina de), 30, n.
 Villebois-Mareuil, 130, 131.
 Villiers de l'Isle-Adam, 30, n.
 Virgile, 54.

 Watteau, 25, 55, 56, 58, 60.
 Weiss, 23, n.
 Winter, 197, n.

 Zeller, 23, n.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE PREMIER. — Sa Famille. Son Milieu. Sa Vie.	14
CHAPITRE II. — <i>Poésies parisiennes</i>	41
CHAPITRE III. — <i>Les Elévations</i>	62
CHAPITRE IV. — <i>Poèmes de la Révolution</i>	82
CHAPITRE V. — Poèmes détachés	117
CHAPITRE VI. — Essais dramatiques	151
CHAPITRE VII. — Sa Technique	179
CONCLUSION	193
APPENDICE	217
BIBLIOGRAPHIE	223
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES	235

